

Ralph LINTON (1845)

**LE FONDEMENT
CULTUREL
DE LA PERSONNALITÉ**

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Courriel: jmt_sociologue@videotron.ca
Site web: <http://pages.infinit.net/sociojmt>

Dans le cadre de la collection: "Les classiques des sciences sociales"
Site web: http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: <http://bibliotheque.uqac.quebec.ca/index.htm>

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, professeur de sociologie à partir de :

Ralph Linton (1945),

Le fondement culturel de la personnalité

Collection “Sciences de l’éducation”, no 11. Traduction de l’ouvrage anglais “The Cultural Background of Personality.”. Paris : Bordas, 1977, 138 pages.

Traduit de l’Anglais par Andrée Lyotard.
Préface de Jean-Claude Filloux

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times, 12 points.

Pour les citations : Times 10 points.

Pour les notes de bas de page : Times, 10 points.

Table des matières

PRÉFACE, par J.-C. FILLOUX

BIOGRAPHIE DE RALPH LINTON

BIBLIOGRAPHIE DES TRAVAUX DE RALPH LINTON

Introduction

Chapitre I. - Individu, culture et société

I) DIFFICULTÉS DE MÉTHODE

II) ANALYSE CONCEPTUELLE

1. L'individu et ses besoins

- a) Difficulté de classer les besoins
- b) Besoin de réponse affective
- c) Besoin de sécurité
- d) Besoin de nouveauté
- e) Rôle des besoins dans le comportement

2. L'environnement social

- a) Sociétés humaines et sociétés animales
- b) Caractères fondamentaux des sociétés humaines.

Universalité

Durée

Autonomie fonctionnelle

Différenciation interne

3. La culture

Rôles de la culture

4. Individu et société

Chapitre II. - Le concept de culture

- I) DÉLIMITATION PRÉLIMINAIRE DU CONCEPT DE CULTURE
- II) DÉFINITION DE LA CULTURE
 - a) Apprentissage
 - b) Culture comme résultat
 - c) Participation
 - d) Transmission
- III) CULTURE EXPLICITE ET CULTURE IMPLICITE
- IV) CULTURE RÉELLE ET CULTURE CONSTRUITE
 - 1. Définition de la culture réelle
 - 2. Définition de la culture construite
 - 3. Fonctions de la culture construite dans la formation de la personnalité
 - a) Culture construite et expérience commune
 - b) Culture construite et personnalité individuelle.
- V) LES MODÈLES IDÉAUX

Chapitre III. - Structure sociale et participation à la culture

- I) ANALYSE DE LA STRUCTURE SOCIALE
 - 1. Les sociétés primaires
 - 2. Caractères généraux des sociétés primaires
 - 3. Les groupes élémentaires
 - a) Catégories âge-sexe
 - b) Groupes de spécialité
 - c) Famille
 - d) Groupes associatifs
 - e) Positions de prestige
- II) L'INDIVIDU DANS LA STRUCTURE SOCIALE
 - 1. Concepts de statut et de rôle
 - 2. Statut actuel et statut latent
 - 3. Ajustement des rôles

Chapitre IV. - La personnalité

I) DÉLIMITATION DU CONCEPT DE PERSONNALITÉ

II) LES SITUATIONS

1. Situation et besoins
2. Situation et environnement
3. La composante sociale

III) LES RÉPONSES

1. Classification
2. Les réponses établies sont les plus nombreuses et les plus fréquentes
3. Formation des réponses émergentes

- a) Rôle de l'imitation
- b) Rôle des essais et meurs
- c) Rôle des processus intellectuels
- d) Rôle des réponses habituelles généralisées

4. Formation des réponses établies

- a) Rôle de l'adaptation consciente
- b) Recherche de l'efficacité
- c) Intégration de la réponse aux automatismes antérieurs

5. Spécificité des réponses établies

- a) Définition
- b) Réponses spécifiques
- c) Réponses généralisées
- d) Les attitudes ; systèmes valeur-attitude

6. Mobilité des réponses en fonction de leur spécificité

IV) CONFRONTATION AVEC LE BEHAVIORISME ET LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS

V) CULTURE ET PERSONNALITÉ : PARALLÈLE FORMEL

Chapitre V. - Rôle de la culture dans la formation de la personnalité

- I) DIFFICULTÉS DE L'ANTHROPOLOGIE PSYCHOLOGIQUE
- II) PERSONNALITÉ DE BASE ET PERSONNALITÉ STATUTAIRE
- III) DIVERSITÉ DES PERSONNALITÉS DE BASE ET DES PERSONNALITÉS DE STATUT
 - 1. L'interprétation biologique
 - 2. Discussion de l'interprétation biologique ; question (1)
 - 3. Discussion de l'interprétation biologique ; question (2)
 - 4. La personnalité comme résultat de la culture
 - a) Les deux actions de la culture sur la personnalité
 - b) Élevage des enfants et personnalité
 - c) Modèles actuels et personnalité
- IV) VARIATIONS DE PERSONNALITÉ A L'INTÉRIEUR D'UNE CULTURE
- V) SIMILITUDES DES MARGES DE VARIATION ET DES TYPES DE PERSONNALITÉ D'UNE CULTURE À L'AUTRE

INDEX

L'objet de cet ouvrage est de déterminer les bases conceptuelles d'une collaboration organique entre la psychologie et l'anthropologie. On y trouve des pages devenues classiques sur les concepts de culture, de modèle, de rôle, de statut, de valeurs-attitudes, qui sont actuellement des outils précieux pour la recherche psycho-sociologique. L'auteur a tenté une systématisation théorique des processus de socialisation de la personnalité en essayant d'expliquer comment l'homme est à la fois le produit du milieu social, de la culture environnante et d'une progressive construction de soi.

Travail et Méthodes

Ce petit ouvrage très complet contient notamment des définitions utiles de la culture réelle et de la culture construite, du statut et du rôle, des structures sociales primaires. Nous relevons dans sa théorie de la personnalité plusieurs analyses transposables sur le plan opératoire des réponses émergentes et des réponses établies et de leur formation, de la personnalité de base et des personnalités statutaires. L'ouvrage est préfacé par J.-C. Filloux qui, après un historique de l'anthropologie, depuis Morgan et Frazer jusqu'aux écoles contemporaines, nous éclaire sur les points importants de la théorie lintonienne et la rattache à des sources ethnologiques et psychologiques.

C. A.

L'année psychologique

Ce livre marque une date dans le développement de l'anthropologie culturelle et dans le rapprochement des disciplines. Il a ouvert des voies de recherche et éclairci les conceptions. Dans cette mesure, il mérite de rester classique.

J.-D. REYNAUD

Sciences

PRÉFACE

RALPH LINTON ET L'ÉVOLUTION DE L'ANTHROPOLOGIE CULTURELLE

[Retour à la table des matières](#)

L'ouvrage de Ralph LINTON que nous présentons au public français, *The Cultural Background of Personality*, a été publié aux États-Unis en 1945. Son objet est de déterminer les bases conceptuelles d'une collaboration organique entre la psychologie et l'anthropologie. Première tentative de ce genre, il présente par là-même un intérêt considérable. Mais cet intérêt s'accroît encore si l'on admet qu'il apporte sa contribution à l'édification d'une théorie unitaire des sciences de l'homme, dont la nécessité est toujours plus impérieuse.

En lui-même, cet ouvrage témoigne du caractère fondamentalement pragmatique des sciences sociales aux États-Unis. LINTON pense que les sciences humaines, y compris l'ethnologie, peuvent jouer un rôle pratique dans l'organisation de la vie sociale et donner aux hommes de nouvelles prises sur l'histoire. Comme les autres « social-scientists », psychologues ou sociologues, il a le sentiment de la responsabilité sociale du savant ès sciences humaines, du fait qu'on attend de lui la constitution d'une technique des relations humaines, dans le cadre du système démocratique américain, dont la légitimité n'est d'ailleurs à aucun moment mise en question.

Dès 1935, LINTON disait déjà dans *The Study of Man*¹, que l'entreprise spécifique des sciences de l'homme est « de découvrir les limites dans lesquelles les hommes peuvent être conditionnés, et quels schémas de vie sociale semblent imposer le

¹ Trad. fr. De l'homme, Éditions de Minuit, 1968.

moins de contrainte à l'individu » ; une telle entreprise, ajoutait-il, est indispensable au « réformiste ». L'anthropologue, aussi bien que le psychologue et le sociologue, doivent aider à améliorer les structures de l'autorité, l'organisation de la production économique, et plus généralement le fonctionnement des institutions. Bien qu'a priori différente des autres sciences de l'homme, parce qu'elle étudie les civilisations primitives, l'ethnologie peut faire profiter le politique de ses résultats, fournir des renseignements de la plus vaste portée, concernant de grandes questions comme l'intégration de cultures différentes dans un système économique et politique mondial, etc... ; elle peut également mettre ses méthodes d'enquête au service de l'analyse « objective » de la civilisation américaine elle-même. On ne s'étonnera pas si, depuis 1941, les spécialistes américains de l'anthropologie appliquée se soient groupés en une société qui publie sa revue *Applied Anthropology*, si chaque année les administrations américaines font davantage appel à des anthropologues, non seulement pour faciliter leur politique ou leur propagande dans leurs territoires d'outre-mer, mais encore pour l'établissement et la conduite de leurs programmes métropolitains. Appartenant à la même école et ayant la même optique que LINTON, Clyde KLUCKHOHN écrit en 1949 tout un livre, *Mirror for Man*¹ pour persuader l'Américain moyen de l'utilité de l'anthropologie pour la solution des problèmes qu'il rencontre chaque jour. Il s'agit presque d'un nouveau scientisme, d'une nouvelle foi, qui s'exprime très bien dans la formule qui clôt *The Cultural Background of Personality* : « Les pionniers ne peuvent que pousser plus avant, soutenus par la conviction que quelque part sur ce vaste territoire se dissimule le savoir qui armera l'homme pour sa victoire la plus grande : la conquête de lui-même. » Pareillement, LINTON écrivait en 1935 : « L'intelligence de ces réalités ouvrira la possibilité de leur contrôle et, pour la première fois depuis des millions d'années qu'elle existe, l'humanité sera en mesure de déterminer son avenir délibérément et intelligemment. » La pratique sociale à laquelle nous convie par essence la science de l'homme, anthropologie y comprise, en vient à avoir des résonances étrangement humanistes...

Mais cet esprit pragmatiste est remarquable, non seulement dans le cadre de la finalité propre des recherches, mais aussi au sein de la recherche scientifique elle-même. Les concepts théoriques utilisés par le chercheur doivent avant tout être *efficaces*, c'est-à-dire être le mieux adaptés possible au progrès de la recherche. De ce souci dominant d'efficacité heuristique l'ouvrage de LINTON est également un exemple typique. Chaque fois qu'une conception de l'homme bloque la recherche, il convient de la rejeter ; au contraire, toute conception permettant l'approfondissement de l'expérience et la découverte de faits nouveaux doit être adoptée. Aussi le reproche de stérilité est le plus grave qu'un « social-scientist » puisse faire à une conception théorique.

D'où le rôle, si surprenant pour nous, qui est attribué aux concepts et surtout aux définitions. La seule utilité du concept est de favoriser la solution d'un problème : il est bon s'il la favorise, mauvais s'il ne la favorise pas. Alors qu'un esprit européen se demanderait plutôt : « que puis-je faire avec ce concept ? », le chercheur américain se pose la question suivante : « quel concept me faut-il pour résoudre tel problème

¹ Tr. fr. Initiation à l'anthropologie, 1965, Dessart.

concret ? ». Autrement dit, les concepts n'ont vraiment qu'une valeur opératoire : et c'est pourquoi ils doivent être parfaitement définis. Le travail consistant à donner une définition exacte d'un terme est généralement préliminaire à toute étude. Ainsi, ALLPORT, dans son ouvrage célèbre sur la personnalité (*Personality*, 1937), critique une bonne douzaine de définitions de la personne, avant de proposer et de commenter terme à terme la sienne propre : aussi bien la justifiera-t-il uniquement en disant qu'elle permet mieux que les autres de classer et d'interpréter les faits, les data. Lors d'une discussion organisée en 1949 sous les auspices du Vicking Fund, une polémique fort amusante mit aux prises David BIDNEY, un anthropologue lui aussi, et LINTON, au sujet de ce même concept de personnalité. BIDNEY critiquait comme « idéaliste » la définition lintonienne, et proposait une définition psychosociologique de son cru : « La valeur d'une définition, répondait LINTON, est toujours relative à un point de vue déterminé ; on peut définir une bombe en fonction du dommage qu'elle peut causer, ou de sa charge d'explosif : cela dépend de ce que l'on veut faire. »

Il en résulte que, si l'on veut se débrouiller dans le fil des simplifications que peut prendre un même terme chez un auteur ou chez un autre, il suffit de savoir quel est le but visé par celui qui l'emploie. Ainsi, le livre de LINTON mettant systématiquement l'accent sur l'individu concret et sur sa conduite, sur le côté individuel des comportements sociaux, sa définition de la « culture » sera faite en fonction de cette optique, elle sera faite en terme de conduites individuelles.

Il faut ajouter enfin, si l'on veut caractériser les tendances actuelles des « sciences de la politique » aux États-Unis, qu'on assiste à une disparition graduelle des barrières qui ont existé primitivement, et qui existent souvent encore, entre les diverses sciences de l'homme. La naissance de la psychologie sociale et de la sociologie psychologique a obéi également à un mobile pragmatiste : s'il s'avère que l'individu intègre au fur et à mesure de la formation de sa personnalité des normes, des modèles, des attitudes préexistantes dans le milieu ; s'il s'avère que les faits sociaux prennent nécessairement racine dans des comportements individuels, il est vain de réserver l'étude des conduites individuelles au psychologue, l'étude des groupes sociaux aux sociologues. L'efficacité de la recherche est au prix d'une collaboration ; à tout le moins, les diverses optiques doivent-elles se combiner, chaque science doit-elle « s'ouvrir » aux autres, en se refusant à l'annexion, plus dangereuse encore que la solitude. Cela ne va certes pas sans embarras : en particulier, le psychologue, le sociologue, l'ethnologue et l'économiste ne parlent pas toujours la même langue, et s'ils utilisent parfois les mêmes concepts, ce n'est pas toujours dans un même sens. D'où méprises et, ce qui est plus grave, difficultés pour aborder avec les armes adéquates tout le *no man's land* qui existe entre les limites des différentes disciplines. Si l'intégration des sciences humaines se révèle difficile, c'est en fait moins à cause d'une sorte d'instinct du territoire qui (à l'inverse de ce qui se passe fréquemment en Europe) n'obsède guère le chercheur américain, qu'en raison de la nécessité d'élaborer des conceptions théoriques permettant à l'intégration de se réaliser pratiquement. On mesure donc l'importance de la tentative de LINTON, qui est jusqu'à présent la plus consciente qui ait été effectuée par un « social-scientist » pour renouveler l'appareil conceptuel permettant de décrire et d'interpréter les interactions entre l'individuel et

le social, dans le cadre des rapports entre culture et personnalité. A la base de cette tentative, on pourrait découvrir une véritable aventure personnelle : en rencontrant Abraham KARDINER, psychanalyste, l'anthropologue LINTON dut trouver une armature conceptuelle lui permettant d'interpréter psychologiquement son propre savoir d'ethnologue. Et c'est ainsi qu'est né *The Cultural Background of Personality*.

Mais on aurait tort de rapporter simplement au pragmatisme américain l'importance prise par les disciplines qui intègrent la sociologie, l'ethnologie et la sociologie. En effet - et l'essai même de LINTON témoigne en ce sens - il s'agit en général plus d'une psychologisation des sciences sociales, que de l'inverse. Tout se passe comme si on avait été, aux États-Unis, plus sensible qu'ailleurs aux travaux de TARDE, par exemple, qui ont eu très peu de résonance en France, mais qui dans le fond sont à l'origine de la micro-sociologie du style MORENO. A ce besoin de « psychologiser » les problèmes sociaux, plusieurs causes peuvent être trouvées. D'abord, les Américains se sont très vite trouvés concrètement en face de problèmes posés par la présence de minorités raciales ayant une culture particulière (Indiens par exemple), ou d'immigrants apportant avec eux leurs propres coutumes : comment réaliser pratiquement l'adaptation d'individus, déjà enculturés, à de nouvelles formes culturelles ? Pour étudier cette adaptation, cette « acculturation » il faut se placer à la fois du point de vue de la culture nouvelle et du point de vue de l'individualité psychologique. C'est pourquoi on ne sera point surpris de la fréquence avec laquelle reviennent, chez LINTON, des exemples tirés de l'immigration. D'autre part - et c'est la seconde cause - **il est certain qu'il faut relier cette « psychologisation » de la sociologie à la persistance des prémisses libéralistes qui n'ont jamais été sérieusement entamées par le marxisme aux États-Unis. Non seulement la praxis marxiste, mais aussi l'optique méthodologique propre au marxisme, sont totalement ignorées** : nous aurons l'occasion de nous en apercevoir à propos de la notion de « classe ». On peut se demander si, malgré les professions de foi « relativistes », malgré l'idée souvent répétée qu'aucun système n'a de valeur absolue, les sciences de l'homme américaines ne sont pas étroitement déterminées par des institutions qu'on se préoccupe davantage de « réformer » que de transformer. Le psychologisme des « social-scientists » exprimerait alors la situation culturelle propre à leur milieu politique et économique, ce qui remettrait alors en question le positivisme dont ils se prévalent.

Qu'il nous suffise pour l'instant de signaler que LINTON représente bien une tendance empiriste, pragmatiste et psychologiste typique des sciences humaines aux États-Unis. Mais n'oublions pas qu'il est anthropologue. En abordant le problème de l'intégration des optiques différentes sur l'homme, il se place du point de vue d'un ethnologue qui se veut sensible aux comportements individuels qui sous-entendent les institutions : il se présente alors comme un théoricien de *l'anthropologie psychologique*.

*
**

Les termes « anthropologie », « ethnologie », « anthropologie culturelle », « anthropologie sociale », etc.... étant souvent pris l'un pour l'autre, et étant d'ailleurs souvent réellement synonymes, il serait impossible de situer l'effort de LINTON sans indiquer au moins schématiquement quelles sont les grandes avenues et les grandes perspectives des sciences dites « anthropologiques ».

Il convient d'abord d'éliminer des recherches sociologiques l'anthropologie *physique*, qui étudie les caractères morphologiques des divers types raciaux, et qui, partant, n'appartient pas aux « sciences morales », mais à la biologie. Au sens large, l'anthropologie est la science de l'homme et de ses œuvres - *Man and his Works*, tel est le titre d'un important ouvrage de M.J. HERSKOVITS -, la science des *civilisations*.

Bien qu'abordant à l'heure actuelle, surtout aux États-Unis, les sociétés modernes, l'anthropologie étudie pourtant d'une façon privilégiée les sociétés primitives. Et ici encore, il conviendrait d'éliminer une discipline voisine, et qui a de nombreux points communs avec elle : l'archéologie. Si cette dernière se préoccupe bien en effet de faits de civilisation, c'est en quelque sorte pour eux-mêmes, et abstraction faite des structures sociales, des tous culturels dont ils font partie. Or, même s'il lui arrive de recourir à l'histoire de sociétés qu'il étudie, l'ethnologue n'éprouve qu'un intérêt très indirect pour les objets ou les oeuvres d'art, vestiges du passé des peuples.

On pourrait alors, en suivant un article de Georges BALANDIER ¹ distinguer une sorte de gradation entre l'objet de l'ethnographie, de l'ethnologie et de l'anthropologie proprement dite. L'ethnographie est la démarche initiale qui consiste à observer et analyser « sur le terrain » les mœurs et les institutions d'un peuple. Le *Manuel d'Ethnographie* de Marcel GRIAULE (1957) est un excellent résumé des méthodes maintenant utilisées dans ce travail fondamental. *L'ethnologie* implique un effort de synthèse, et consiste donc en une *reprise* systématique des données obtenues, soit pour reconstruire les structures institutionnelles de la société, soit pour retrouver l'histoire de son évolution culturelle, soit encore pour comparer diverses sociétés et diverses cultures en ajustant des connaissances relatives à des groupes voisins. Quant à *l'anthropologie* au sens strict, elle se présente comme une interprétation théorique des faits de culture, elle tend à transcender la diversité et à rechercher des propriétés générales caractérisant toute vie en groupe.

Mais BALANDIER reconnaît lui-même que le mot « anthropologie » recouvre la plupart du temps ces trois « moments » de la recherche. Aussi est-il préférable de dire qu'une fois le travail proprement ethnographique effectué (lui seul apporte les *data*

¹ G. BALANDIER, L'expérience de l'ethnologue et le problème de l'explication, Cahiers Internationaux de Sociologie, juillet-décembre 1956. Cf. aussi, sur les problèmes de définition : LEVI-STRAUSS, Anthropologie structurale, 1958, chap. XVII ; sur l'évolution de l'anthropologie : Paul MERCIER, Histoire de l'anthropologie, 1966, P. U. F.

indispensables), l'« anthropologie » ou l'« ethnologie » rassemble toutes les, démarches *interprétatives* qui transforment les données brutes en matériel scientifique et en conceptions théoriques. Et c'est précisément en fonction du style de cette interprétation, elle-même dépendante de l'optique et des desseins du chercheur, que se sont distinguées et que se distinguent à l'heure actuelle les diverses écoles.

Les premiers ethnologues (MORGAN, FRAZER, TYLOR, RIVERS) se préoccupaient moins de la structure des institutions des peuplades primitives, ou du fonctionnement de leurs cultures, que de retrouver à travers elles un schéma des origines et de l'évolution des civilisations. Leurs conceptions étaient dominées par la notion d'un progrès, d'un développement continu de la barbarie à la civilisation. Ainsi MORGAN distinguait-il dans son *Ancient Society* (1877) trois périodes principales dans le développement socio-culturel de l'homme : la Sauvagerie, la Barbarie et la Civilisation. La méthode d'investigation que ces ethnologues élaborèrent était étroitement axée sur ce propos, de reconstruire le cours hypothétique d'une telle évolution ; les documents ethnographiques qu'ils utilisaient étaient uniquement des récits de voyageurs. Certes, des divergences théoriques opposent les « évolutionnistes » et les « diffusionnistes » de cette époque : les uns s'attachant davantage au développement unilinéaire d'une peuplade, les autres davantage aux contacts historiques qui permirent la « diffusion » d'un élément culturel d'un groupe à l'autre au cours de l'histoire. Mais le procédé fondamental de ce qui pendant longtemps s'identifia à la démarche ethnologique, est de recourir à une reconstruction historique hypothétique pour expliquer les caractéristiques culturelles et raciales des peuples par leur mouvement, leur mélange, ou la diffusion de leur culture.

L'anthropologie moderne s'est constituée en réaction contre ces reconstitutions arbitraires. Abandonnant les sables mouvants de l'« historicisme », RADCLIFFE-BROWN et MALINOWSKI veulent étudier les sociétés élémentaires comme des tous actuels où il est nécessaire de saisir les relations entre les parties et l'ensemble.

RADCLIFFE-BROWN se distingue cependant de MALINOWSKI en deux points. D'abord, il s'intéresse davantage aux structures sociales, entendues comme systèmes d'institutions, qu'aux cultures, entendues comme ensembles de coutumes, modes de vie, etc... Ensuite, il récuse le point de vue psychologique dont au contraire MALINOWSKI fait grand usage pour ce dernier, on ne comprendrait rien aux institutions elles-mêmes, si on ne les référait aux besoins humains qu'elles contribuent à satisfaire plus ou moins directement. C'est pourquoi le « fonctionnalisme » de MALINOWSKI va plus dans le sens des perspectives américaines que celui de RADCLIFFE-BROWN. Si tous deux parlent des faits sociaux en termes de « fonctions » MALINOWSKI accueille d'avance les recherches psychologiques (aussi bien est-il le premier à avoir posé le problème de l'universalité du complexe d'Oedipe), alors que RADCLIFFE-BROWN fait de l'ethnologie une science nettement en dehors de la psychologie et de l'histoire. Les travaux de RADCLIFFE-BROWN¹ ont été à l'origine de l'école anglaise d'anthropologie sociale, dont E. EVANS-PRITCHARD est actuellement un des plus typiques représentants. « Étude des sociétés plus que des

¹ RADCLIFFE-BROWN, *The Social Organisation of Australian Tribes* (1931).

cultures », cette branche de l'ethnologie, écrit ce dernier dans sa *Social Anthropology* (1951), « étudie le comportement social dans ses formes institutionnalisées, comme la famille, l'organisation politique, les règles juridiques, etc.... et les relations entre de telles institutions ». De leur côté, les travaux de MALINOWSKI¹ sont à l'origine de *l'anthropologie culturelle* américaine, qui prétend réintroduire directement l'humain dans le social, traiter psychologiquement les faits culturels plus encore que les faits structuraux, et enfin réintroduire le cas échéant des schémas historiques d'une manière il est vrai moins ambitieuse que les historicistes du siècle passé.

Les premiers représentants de l'école américaine d'anthropologie culturelle sont F. BOAS, SAPIR, WISSLER, KROEBER, LOWIE et GODENWEISER². Se rattachant d'ailleurs autant à Marcel MAUSS qu'au fonctionnalisme, ils s'accordent sur les raisons suivantes d'intégrer le point de vue psychologique en ethnologie. D'abord, la culture est le fondement des structures sociales elles-mêmes ; toute institution se traduit en dernière analyse par un système de comportements s'imposant aux individus, comportements qu'il leur faut *apprendre*. Si la culture est l'élément appris du comportement humain, il suit évidemment qu'on ne peut faire abstraction de l'individu qui apprend. Ensuite, toute forme d'action, toute croyance, toute institution a un *sens* : la culture a une signification pour ceux qui vivent en conformité avec elle. Un objet ne figure dans la vie d'un peuple que s'il est reconnu comme tel : c'est seulement après avoir pris une signification qu'un objet prend vie aux yeux de la culture. Ce qui est vécu et agi par les hommes est essentiel dans l'explication même des faits culturels, qu'on se place, comme BOAS, d'un point de vue plus analytique et historisant, ou, comme MAUSS et KROEBER, d'un point de vue plus fonctionnaliste et synthétique. Nécessité donc d'une approche « compréhensive », en considérant la culture elle-même comme l'aspect humain du social. Enfin, il serait impossible d'expliquer la relative stabilité culturelle d'un peuple sans faire intervenir les processus d'enculturation individuelle, c'est-à-dire les mécanismes de socialisation. « L'enculturation de l'individu dans les premières années de sa vie, écrit HERSKOVITS, est le principal mécanisme de la stabilité culturelle. » En même temps, les changements culturels proviennent de la manière dont les individus infléchissent les modèles culturels, ou contribuent à en créer de nouveaux.

Aussi, la définition de la « culture » évolue chez les « culturalistes » d'une conception objectiviste (la culture comme chose en soi) à une conception de plus en plus subjectiviste (la culture en tant que vécue par les individus).

Toutefois, les travaux des auteurs précités n'utilisent pas encore d'une manière systématique l'outil d'analyse que pourrait leur offrir la psychologie scientifique. Ils se contentent d'utiliser les catégories générales de la psychologie académique et

¹ MALINOWSKI, *La vie sexuelle des sauvages du nord-ouest de la Mélanésie*, 1929 (trad. fr. 1930) ; *La sexualité et sa répression dans les sociétés primitives* (trad. fr. Payot, 1933) ; *Trois essais sur la vie sociale des primitifs* (tr. fr. Payot, 1967) ; *Une théorie scientifique de la culture* (tr. fr. Maspero, 1967).

² Leurs travaux principaux se situent entre 1900 et 1940. Ceux de KROEBER et de BOAS sont les plus importants. On pourra lire en traduction, de SAPIR, *Anthropologie*, tome I : Culture et Personnalité, tome II : Culture, Éditions de Minuit, 1967.

parfois de la psychanalyse. Avec Margaret MEAD et Ruth BENEDICT, apparaît pour la première fois, aux alentours de 1930, l'école *d'anthropologie psychologique* à laquelle se rattache LINTON, qui axe ses recherches autant sur l'analyse de la culture que sur celle de la personnalité. Le couple conceptuel « culture-personnalité » devient le centre même de l'intérêt de l'ethnologue partant à la conquête scientifique d'une civilisation. Nous sommes aux antipodes de *l'anthropologie sociale* anglaise qui proclame encore avec PRITCHARD que « les tentatives pour construire l'ethnologie sur les fondations de la psychologie reviennent à construire une maison sur des sables mouvants ».

*

**

Margaret MEAD a profondément marqué le destin de l'anthropologie culturelle. Dès 1929, dans le fameux *Coming Age in Samoa*¹, elle cherchait à relier certaines caractéristiques psychologiques des individus aux conditions particulières de la culture : les institutions et les mœurs sont telles à Samoa que les jeunes gens et jeunes filles sont à l'abri des troubles qui accompagnent, dans la société américaine, la période d'adolescence ; ils n'ont aucun conflit à résoudre, et il s'agit d'une période sans histoires. Les derniers ouvrages strictement ethnographiques de M. MEAD datent de 1951.

Mais l'œuvre fondamentale des premiers travaux sur le thème culture-personnalité est probablement *Patterns of Culture*, de Ruth BENEDICT, qui parut en 1934 et fut traduite en français sous le titre modifié d'Échantillons (?) de civilisation. Ruth BENEDICT considère que chaque culture comporte un type de personnalité approuvée prédominant, qu'il est essentiel à l'ethnologue de découvrir. Ce type approuvé est, selon R. BENEDICT, isomorphe aux caractéristiques psychologiques fondamentales de la culture (ainsi « dyonisien » dans les cultures « dyonisiennes », « appollonien » dans les cultures « appollonniennes »), comme si les individus *reflétaient* le tout de la culture. Pour expliquer la formation de cette individualité-reflet, Ruth BENEDICT imagine que tout individu apporte en naissant des potentialités très diverses, et que le milieu sélectionne certaines d'entre elles, notamment en présentant à l'individu des modèles, des « patrons » (*patterns*) qu'il doit suivre pour être adapté à la vie du groupe. « Le type culturel de toute civilisation utilise un certain segment du grand arc des buts et motifs humains potentiels, de même que toute culture utilise certains matériaux techniques choisis ou des traits culturels. Le grand arc au long duquel sont répartis les comportements possibles de l'homme est bien trop vaste et plein de contradictions pour qu'une seule culture puisse en utiliser un segment considérable. La première condition est la sélection. Sans sélection, aucune culture ne pourrait même être intelligible, et les buts qu'elle choisit et fait siens sont beaucoup plus importants que le détail particulier de la technologie ou que la formalité du mariage qu'elle choisit aussi d'une façon semblable.» Dans cette citation, on trouve esquissés tous les

¹ Traduit, avec d'autres textes, dans *Mœurs et sexualité en Océanie* (Plon, 1963).

thèmes typiques de l'optique culture-personnalité : l'apprentissage culturel, l'existence probable d'une personnalité typique, l'intervention de mécanismes sélectifs. C'est en approfondissant ces thèmes qu'apparaissent les positions diverses de WHITING, KARDINER, BATESON, BIDNEY, GORER, pour ne citer que les auteurs principaux, auxquels il faudrait ajouter C. KLUCKHOHN dont les conceptions sont souvent très proches de celles de LINTON.

Comment concevoir, d'abord, l'impact de la culture sur la personnalité ? les indications de R. BENEDICT sont de toute évidence trop grossières. Postuler sans plus l'isomorphisme de la culture et de la personnalité est une position simpliste, du point de vue psychologique aussi bien que sociologique. Il faudrait au moins se référer à une théorie permettant de rendre compte des mécanismes psychologiques qui rendent possibles la saisie d'une culture par l'individu. Mais laquelle est la plus profitable à l'anthropologue ?

Il est tentant d'utiliser purement et simplement les théories du *learning* : l'enculturation s'effectuerait alors selon le processus classique de la formation des habitudes, avec renforcement des réponses récompensées, élimination des réponses punies, etc... Dans un livre célèbre, *Social Learning and Imitation* (1941), MILLER et DOLLARD assimilent la socialisation au conditionnement. Résultat de la collaboration d'un psychologue et d'un anthropologue (on trouvera d'autres exemples encore d'une telle collaboration), ce travail était, à vrai dire, entièrement préformé dans une idée de WATSON : « Donnez-moi une douzaine d'enfants bien portants, et je promets d'en prendre un au hasard et de le dresser à devenir n'importe quel type de spécialiste qu'on voudra, docteur, juriste, artiste, marchand et même mendiant ou voleur, quels qu'aient été ses talents ou ses aptitudes, les vocations ou la race de ses ancêtres. » La même année, WHITING, essaie d'expliquer à l'aide des schémas behavioristes, dans *Becoming a Kwoma*, comment l'enfant né chez les indiens Kwoma devient progressivement un complexe de comportements appris spécifiquement Kwoma. Dans cette perspective, l'individu est considéré uniquement comme une organisation de comportements matériels et extérieurs appris progressivement par un feu roulant de punitions et de récompenses. Mais justement, dira-t-on, la personnalité ne se ramène pas à des apprentissages moteurs, elle est un système de tensions, d'inhibitions et de pulsions acquises formant une « intériorité ». Il faut expliquer l'intériorisation, l'incorporation de normes et de valeurs culturelles, ce que SHERIF et CANTRIL appellent des « ego-involvements » (*Psychology of ego-involvements*, 1947).

D'où l'appel des anthropologues à la psychanalyse. Les notions d'identification et d'introjection permettent de comprendre comment l'individu *devient* partiellement conforme à des modèles groupaux. En même temps, la psychanalyse explique comment les contraintes institutionnelles contribuent à former des conduites très différentes des simples habitudes, par suite de mécanismes de défense, de réactions internes aux obstacles, etc... Elle apporte à la psychologie de l'enculturation des conceptions théoriques importantes relatives au rôle de l'imgo paternelle ou maternelle, à l'importance des frustrations. Après MALINOWSKY, on découvre la valeur de l'instrument psychanalytique.

Cet intérêt des ethnologues pour la psychanalyse s'accompagne en même temps d'efforts réels de la part des psychanalystes pour s' « ouvrir » aux problèmes posés par les diversités culturelles. Non seulement KARDINER, mais encore ERIKSON, Clara THOMSON, SULLIVAN, KAREN HORNEY et surtout FROMM sont les artisans d'une psychanalyse « culturaliste », comme l'écrit G.S. BLUM faisant le point des *Théories psychanalytiques de la personnalité* aux États-Unis (tr. fr. 1953). L'universalité de l'Oedipe n'apparaît plus avec la même évidence, on s'aperçoit que les caractères de la période de latence dépendent de facteurs sociaux, les phénomènes névrotiques sont mis en rapport avec « notre temps » et avec les angoisses qui sont occasionnées par les conflits internes à la culture de nos sociétés, etc... ¹.

On ne s'étonnera donc pas que l'impact de la culture sur la personnalité tende de plus en plus à s'exprimer à travers des concepts, sinon orthodoxes, du moins néo-freudiens plus encore que par des concepts purement behavioristes. C'est ainsi que l'idée qu'on trouve primitivement chez M. MEAD et chez R. BENEDICT d'une personnalité « commune » ou « approuvée » typique d'un groupe, s'enrichit considérablement dès qu'un KARDINER l'interprète à travers les schémas analytiques.

Les nombreux travaux qui gravitent autour du problème de l'existence d'un type de personnalité moyen, « modal » dans un groupe donné, sont garants de l'importance qui est accordée par l'anthropologie psychologique à ce problème. D'aucuns parlent du « caractère national », d'autres -comme KARDINER - de la « personnalité de base », d'autres enfin plus généralement d'une « personnalité modale ». Mais tous veulent ainsi définir une réalité à la fois individuelle et culturelle, empiriquement observable et logiquement déductible. Ceux qui s'attachent aux traits communs, inférés directement dans une société à l'aide des statistiques, utilisent l'expression « personnalité modale » ; les théoriciens du « caractère national » envisagent ces mêmes traits, mais dans la perspective spécifique d'une société moderne complexe ; quant à la *personnalité de base*, elle se rapporte dans l'esprit de KARDINER à un noyau complexe plus profond qui, tout en étant « modal », plonge dans la vie authentiquement personnelle par le biais des mécanismes psychanalytiques qui l'ont formé.

C'est en 1939, dans *The Individual and his Society* que KARDINER a formulé pour la première fois sa théorie du *basic personality type*. Il l'a reprise plus tard, avec quelques modifications, dans *The Psychological Frontiers of Society* (1945). Et il en a donné un résumé schématique dans un article de *The Science of Man in the World Crisis* édité cette même année par R. LINTON, sous le titre : « The concept of basic personality structure as an operational tool in the social sciences ». Ce titre même indique bien que l'idée de personnalité de base est, dans l'esprit de KARDINER, un concept, un instrument « opérationnel », de valeur à la fois logique et empirique : logique dans la mesure où il est normal que des conditions d'environnement identiques

¹ Cf. à ce sujet : G. BASTIDE, *Sociologie et Psychanalyse*, P.U.F., 1950. Sur le double mouvement de rapprochement entre ethnologues et psychologues, Cf. J. STOETZEL, *La Psychologie sociale*, chap. 11, Flammarion, 1963.

produisent dans l'enfance le même type de complexes ; empirique dans la mesure où effectivement de tels complexes « basiques » peuvent être réellement observés.

Deux points sont essentiels dans la théorie kardinérienne. En premier lieu, c'est exclusivement dans l'enfance que se forme la P.B. Ainsi, les enquêtes de Cora DU Bois aux Iles d'Alor, rapportées dans l'ouvrage de 1945, attribuent le caractère anxieux, « financier », instable, des Alorais aux frustrations infantiles, liées elles-mêmes à l'indifférence des mères vis-à-vis de leur progéniture. En second lieu, KARDINER pense que la P.B. est un facteur important d'intégration sociale. D'abord, parce que, véritablement « congénitaux » aux institutions, les traits typiques de la P.B. rendent l'individu réceptif aux normes, aux idéologies du groupe, lui permettant de s'adapter à la culture et d'y trouver un équilibre. Ensuite, parce que la P.B., loin d'être seulement *reflet* de la culture est en même temps un *facteur* de l'existence et de la stabilité de la culture. En effet, selon KARDINER, la P.B., en se « projetant » dans les institutions juridiques, religieuses, morales, crée véritablement des éléments fondamentaux de culture. Ainsi, les Dieux alorais sont le résultat d'une « projection » - au sens psychanalytique du terme - de la P.B. : méchants, jaloux, vindicatifs, financièrement exigeants, etc... D'où la fameuse équation kardinérienne, qui fait dériver les « institutions secondaires » des « institutions primaires » (mode d'élevage des enfants) par le biais de la P.B.

Les théoriciens du « caractère national », tel FROMM (*Escape from Freedom, 1941*, trad. fr. *La Peur de la liberté, 1963* ; *Man for himself, 1949*) ont en général tendance à se référer moins aux traits acquis dans l'enfance qu'à toutes les caractéristiques de personnalité relativement permanentes parmi les membres adultes d'une société. « Le caractère social, dit-il, signifie le noyau de la structure caractérielle de la plupart des membres d'un groupe, qui s'est développé en tant que résultat des expériences de base et du mode de vie commun à ce groupe. » Mais FROMM insiste lui aussi sur l'aspect *positif* du caractère de base. Même s'il n'adopte pas la théorie kardinérienne du rapport entre institutions « primaires » et « secondaires », FROMM ne pense pas moins que le premier critère du C.N. est d'être *requis* par la société, de telle sorte que les caractéristiques qu'il comporte ont pour nature de mener l'individu à « désirer agir comme il a à agir ». Ainsi, dit FROMM, une société industrielle, avec sa mécanisation et sa bureaucratisation, *demande* des traits comme la discipline, l'ordre, la ponctualité, etc..., qui deviennent à la fois produits et facteurs de culture ¹. Tous ceux qui, à la suite de FROMM, ont étudié le C.N. des sociétés modernes (M. MEAD depuis quelques années, ERIKSON, GORER) s'intéressent moins à l'enculturation en elle-même, comme facteur de C.N., (qu'à la congruence de la personnalité modale avec la société ². Le C.N. peut en effet cimenter la structure sociale : du point de vue de l'individu, il le pousse à agir juste comme son rôle social lui demande d'agir, - du point de vue social, il intériorise et automatise des obligations institution-

¹ Cf. aussi E. FROMM, *The sane society*, 1955 (tr. fr. *Société aliénée et société saine*, le Courrier du Livre, 1966).

² C'est ce qu'ont bien montré A. LINKELES et D. LEVINSON - encore un anthropologue et un psychologue - dans un article de *l'Handbook of Social Psychology* de Gardner LINDZEY (1954) sur « le Caractère national, la Personnalité modale et les Systèmes socioculturels ».

nelles. Cependant, la congruence peut être instable, voire engendrer des modifications institutionnelles. Dans le capitalisme, dit FROMM, l'individu doit être plein d'initiative, de critique, mais en devenant plus libre, l'individu est plus isolé, et il recherche une nouvelle sécurité qui le rendra réceptif aux idées totalitaires.

Ainsi, l'anthropologie psychologique est parfaitement consciente de la nécessité d'utiliser des concepts nouveaux pour rendre compte à la fois de l'enculturation et du rôle de l'individualité dans le conditionnement à la fois de la stabilité et de la variation culturelle. Peut-être, certes, va-t-on parfois un peu vite : ainsi la célèbre « hypothèse du maillot » de GORER, expliquant le caractère national russe par l'emballage trop serré du bébé, est d'une grande légèreté. Certes, les études empiriques n'ont probablement pas encore suffisamment assis la valeur réelle de l'hypothèse d'une personnalité modale. Aussi bien, comme le pensent LINTON, KLUCKHOHN, DEVEREUX, n'y a-t-il pas *une, mais* plusieurs personnalités modales dans une société tant soit peu complexe et, dans ces conditions, il conviendrait de parler de « personnalités multimodales » en fonction des variations subculturelles. Malgré tout, ces divers travaux orientent l'anthropologie culturelle vers une voie qui peut être fertile. Bien entendu, jamais l'anthropologie psychologique ne prétend se substituer à l'ethnologie classique. À côté d'elle peut parfaitement exister une anthropologie sociale de type anglais, une anthropologie structurale de type français. Et c'est ce qui se passe en réalité. Son intérêt propre est d'amener le psychologue à chercher les bases psychologiques profondes de la vie sociale et d'orienter l'ethnologue vers une meilleure compréhension du social. Mais a-t-elle actuellement une base conceptuelle suffisamment solide ? C'est pour favoriser un échange de bons services entre psychologue et ethnologue, et pour mettre en conséquence sur pied les bases conceptuelles sérieuses d'une ethno-psychologie, que LINTON a écrit son livre, livre sur les intentions et sur le contenu duquel il est temps de revenir.

*

**

Comme il a été dit plus haut, LINTON attribue les difficultés qui se sont produites dans la collaboration entre ethnologues et psychologues à l'absence d'une armature conceptuelle bien définie leur permettant de s'entendre sur l'analyse des problèmes que recouvre leur champ d'étude.

Aussi a-t-il d'abord écrit *The Cultural Background of Personality* afin de mettre sur pieds un langage qui soit intelligible à la fois aux psychologues professionnels et aux anthropologues. En même temps qu'il s'efforce de dégager le point de vue de chaque discipline d'une manière synthétique, en référence à une sorte de dénominateur commun à toutes les écoles, il tente d'en présenter les travaux dans des termes qui soient accessibles à la fois aux uns et aux autres : ainsi, la culture, objet de l'anthropologie, est présentée aux psychologues en termes d'habitudes, et la personnalité, objet de la psychologie, est présentée en termes d'attitudes aux anthropologues. Ce

dessein fait évidemment du travail de LINTON quelque chose d'essentiellement *théorique*, et il a répété lui-même à plusieurs reprises que c'était le premier du genre. On comprend alors que les exemples multiples qui jalonnent l'ouvrage, toujours brefs, ne servent pas à la démonstration, mais à l'illustration. Le lecteur remarquera aisément que la structure même des paragraphes illustre ce propos fondamental : position d'un problème, définition des concepts, exemples. Cette manière de méthode typologique se traduit par la fréquence de la particule « thus » (ainsi, par exemple).

Il faut toutefois noter que si, en principe, LINTON s'adresse également aux psychologues et aux ethnologues, c'est surtout aux psychologues qu'il en appelle. Cela provient d'abord du fait qu'anthropologue de formation, il n'a rencontré que tardivement la psychologie : aussi veut-il avant tout utiliser son savoir psychologique pour rénover l'ethnologie traditionnelle. D'autre part, il pense que jusqu'à présent l'armature conceptuelle de la psychologie est loin d'être prête à encadrer adéquatement une interprétation des phénomènes d'interaction psycho-sociale. Aussi met-il volontiers l'accent sur les aspects du concept de culture qui sont généralement négligés par les psychologues, ou encore tente-t-il de poser les problèmes Culturels en termes de conduites individuelles : ce qui, nous l'avons dit, contribue à donner une réelle unité de perspective à son ouvrage.

L'effort de conceptualisation qu'a ainsi effectué LINTON est particulièrement intéressant en ce qui concerne la notion même de *culture*. Les définitions de la culture abondent. Les ethnologues s'accordent généralement pour dire que la culture s'apprend, qu'elle permet à l'homme de s'adapter à son milieu naturel, qu'elle se manifeste dans des institutions, des formes de pensée et des objets matériels. TYLOR la définissait en 1871, dans sa *Primitive Society*, comme « un tout complexe qui inclut les connaissances, les croyances, l'art, la morale, les lois, les coutumes et toutes les autres dispositions et attitudes acquises par l'homme en tant que membre d'une société » : HERSKOVITS dit plus brièvement, en 1948, dans *Man and his Works*¹ : « La culture est ce qui dans le milieu est dû à l'homme. » Mais il apparaît immédiatement qu'avec un tel contenu, le concept de « culture » devient singulièrement mou et de peu d'utilité. A quoi peut-il servir, s'il désigne pratiquement tout l'héritage social au sein duquel naît et se développe l'individu ! Or, précisément, LINTON a vu qu'il était absolument nécessaire de donner une consistance à ce concept qui tend à n'en point avoir. Et même si la perspective de sa systématisation est psychologique et réaliste, même si son centre de référence est l'individu qui vit une culture, - du moins cette systématisation a-t-elle l'intérêt de ramener la culture à des faits précis, à savoir des comportements et des résultats de comportement. Dans le chapitre qu'il consacre au *concept de culture*, trois points au moins doivent retenir l'attention, car c'est la que se trouve son originalité : le rapport qu'il établit entre culture et comportement, l'importance qu'il attribue aux modèles culturels, la distinction qu'il effectue entre « culture réelle » et « culture construite ».

¹ Tr. fr. Les bases de l'anthropologie culturelle, Payot, 1952.

Certes, toute culture est une totalité organique, ayant une configuration générale, qui peut être étudiée dans ses éléments et leurs rapports, abstraction faite des êtres humains qui composent le groupe : aussi bien toute culture dépasse ce qu'un individu peut saisir et manipuler, se perpétue malgré la disparition des individus, etc... Mais *pratiquement* l'ethnologue qui analyse une culture donnée ne trouve qu'une série de réactions, que des conduites, - des *gens* qui accomplissent des rites, des *gens* qui raisonnent, etc... C'est pourquoi LINTON se sent autorisé par les ethnologues eux-mêmes à présenter aux psychologues une conception de la culture qui la considère comme une organisation structurée de conduites. La culture existe dans et par le comportement individuel ; concrètement, elle est immanente aux conduites, et c'est par le moyen des réponses acquises, par le moyen de l'éducation au sens large qu'elle peut se perpétuer et demeurer relativement stable. Aussi LINTON insiste-t-il sur l'idée d'acquisition, de « learning ». Dans ses derniers ouvrages, *Culture and Mental Disorders* et *The Tree of Culture*, qui sont parus après sa mort, il donne des définitions de la culture qui reprennent cette idée : il la définit ici, « la masse des comportements que les êtres humains de toute société *apprennent* de leurs ancêtres et transmettent à la génération plus jeune », et là, « un groupe organisé d'idées et de réponses *appprises* partagées par les membres d'une société et caractéristiques de cette société ». C'est en effet grâce aux processus de l'apprentissage social, plus précisément au processus d'« enculturation » (absorption de la culture par l'individu), qui met en jeu des individus singuliers, que l'influence, ou plutôt la réalité de la culture, est partout et toujours médiatisée. Si donc la culture se saisit *complètement* comme forme ou modalité de conduite, le concept qui l'exprime ne peut que provenir du comportement et retourner vers le comportement, il doit avoir un contenu *psychologique*.

C'est en fonction de ce psychologisme qu'il convient de concevoir la notion de *modèle culturel*. Utilisé pour la première fois d'une façon systématique par Ruth BENEDICT, la notion de « pattern », de modèle, a en effet une grande importance théorique dans les ouvrages d'anthropologie culturelle. Récemment, dans le manuel de psychologie sociale de Gardner LINDZEY, Clyde KLUCKHOHN (1954) fait consister la culture en un « ensemble de modèles implicites et explicites ». Or, ce qui ressort des analyses de LINTON consacrées aux modèles est bien leur caractère psychologique. De même que la culture s'exprime à travers les conduites, et *est* donc concrètement conduite, de même les modèles qu'elle propose à l'individu, les « patrons » qui dessinent la silhouette de son comportement désiré, le dépassent tout en n'existant réellement qu'à travers ses manières d'agir et de penser réelles. Le modèle ne saurait être un pur idéal de conduite, car il n'y aurait plus de modèle si aucun des membres du corps social ne le suivait plus. Pourtant, nul n'est esclave d'un modèle quelconque : d'aucuns s'en écartent, voire ne le suivent pas, sans que celui-ci disparaisse pour autant. Le modèle de conduite dans une église est de parler à voix basse : cela veut dire à la fois qu'une règle idéale *demande* aux fidèles d'être silencieux, et que l'observateur voit *effectivement* que les fidèles sont silencieux. Cependant, il arrive que des visiteurs s'écartent de la règle, sans qu'on puisse conclure pour autant que le modèle n'existe pas : il faudrait que *tout* fidèle s'en écarte pour qu'on puisse décréter scientifiquement que le modèle a disparu de la culture. LINTON a parfaitement vu l'ambiguïté du modèle culturel, ambiguïté qu'il attribue à son essence

psycho-sociale. Certes, tous les schèmes culturels ne sont pas d'une essence également impérieuse : LINTON distinguait, dans *The Study of Man*, les « universaux » qui sont communs à tous les membres adultes et sains de la société, les « spécialités », qui sont propres aux membres de certaines catégories socialement délimitées et reconnues, et enfin les « alternatives », qui permettent à l'individu, dans certaines situations et par rapport à certaines fins, un certain choix, - car, toute culture comprend un noyau solide, bien intégré et relativement stable, consistant en universaux et en spécialités mutuellement adaptés, et une zone fluide, peu intégrée, constamment changeante, d'alternatives qui entourent ce noyau ». Mais, qu'il s'agisse des premiers ou des seconds éléments de culture, le « modelage » implique une dialectique de l'impératif et de l'effectif, et le modèle est à la fois idéal et réalité. Encore ici, nous nous trouvons aux frontières psychologiques du social, et en admettant, avant KLUCKHOHN, que la culture présente des modèles *de* et pour le comportement, LINTON est fidèle aux faits eux-mêmes, et conceptualise une réalité dont l'essence est d'être « dans l'entre-deux ».

Enfin, on trouve chez LINTON des réflexions originales sur la construction ethnologique. Après avoir recueilli des documents ethnographiques, l'ethnologue est en effet dans l'obligation d'opérer une reconstruction notionnelle de la culture étudiée, par un effort d'interprétation. Mais, qui prouve que l'ethnologue n'est pas dupe de son esprit constructif en systématisant la configuration générale d'une culture à partir d'observations particulières ? Autrement dit, qui autorise l'ethnologue à identifier la construction logique effectuée à partir de la détermination d'un ensemble d'éléments culturels, et cette culture *en soi* qui est vécue, agie et pensée par les membres du corps social ? Les pages que LINTON a consacrées à ce problème des rapports entre *culture réelle* et *culture construite* laissent entendre que si les modèles culturels peuvent bien être considérés dans leur configuration globale en tant qu'« abstraits » généralisés par l'anthropologue pour représenter les régularités distinctives du groupe, cela n'implique pas que la culture ne soit rien d'autre qu'une construction logique de modèles ou de formes. A partir des *modèles réels*, qui s'inscrivent dans des comportements variés, mais appartenant à une sphère déterminée, il faut certes induire des *modèles construits*, représentant - selon une définition donnée dans *Culture and Mental Disorders* - « le mode de l'étendue de variations au point du maximum de fréquence » ; mais il ne faut jamais oublier que seules *existent* les règles perçues par les individus, *vécues* en relation avec l'identification d'une situation particulière. Le psychologisme de LINTON entraîne le réalisme qu'il professe sur ce point : il ne légitime l'utilisation des symboles de culture que dans la mesure où ils permettent une certaine prévision, ont un rôle utilitaire, et il n'accorde d'être réel qu'aux modèles intériorisés, incarnés par les individus qui constituent le groupe. Ce réalisme suffit à différencier la position théorique de LINTON vis-à-vis de celle de Lévi-Strauss, par exemple, - qui accorde une première place aux « structures » dans la définition des cultures, et qui se fait des modèles une conception différente de celle qu'on rencontre dans les travaux plus axés sur le psychologique ¹.

¹ Claude Lévi-Strauss, *Anthropologie structurale*, 1958, Plon.

Aussi bien, les trois ordres de considération précédents ne suffiraient-ils point à épuiser la théorie lintonienne de la culture. Ainsi, il n'est pas sans intérêt de noter qu'à l'exemple de HERSKOVITS et de nombreux autres anthropologues américains, LINTON fait dépendre, dans *The Cultural Background of Personality*, la société elle-même de la culture. Groupe organise d'individus, la société se ramène à l'ensemble des institutions qui règlent les relations des individus entre eux : le système social ne peut être compris et décrit que dans le cadre de la culture entière, de telle sorte qu'il se présente comme une conséquence de cette dernière. « Un système social écrit-il plus tard dans *The Tree of Culture*, est cette partie d'une culture qui apporte des solutions aux problèmes de la vie en groupe. » Faudrait-il, alors, ramener la société elle-même à une configuration de comportement appris ? On peut lire dans *Culture and Mental Disorders* : « La structure d'une société est en réalité un aspect de sa culture, consistant en l'ensemble des modèles et des attitudes qui sont imposées aux individus occupant diverses positions. » « C'est le fait de partager des idées, des habitudes, des attitudes, etc..., qui permet à un groupe d'individus de s'organiser et de fonctionner en tant que société... On peut donc dire que le système social d'une société est l'ensemble des éléments culturels qui comportent des modèles guidant les interactions entre individus. » Ces lignes nous paraissent indiquer assez clairement que LINTON fait bien des structures sociales une organisation d'éléments culturels et, partant, les rattache à des conduites à la fois collectives et acquises.

*

**

La théorie lintonienne de la personnalité répond, de même que la théorie lintonienne de la culture, au but précis que s'est fixé l'auteur au départ. Il s'agit de se représenter comment les modèles culturels peuvent s'inscrire dans la conduite individuelle et donner lieu à ces habitudes dont l'ensemble forme la culture : la nouvelle formulation du contenu et de l'évolution de la personnalité devra donc avoir d'abord comme qualité d'être apte à organiser le matériel psycho-social qui se présente à l'observateur. LINTON prétend montrer aux psychologues qu'à travers la diversité de leurs écoles - behaviorisme, théorie du learning, psychologie des profondeurs - on peut mettre sur pieds un instrument permettant d'exprimer les phénomènes de modelage et d'enculturation. Bien que reprenant un concept traditionnel de la psychologie américaine, il infléchit cependant ses analyses dans une perspective qui lui est propre, en ce sens qu'il ne se demande pas, comme ALLPORT par exemple, qu'est-ce que la personnalité ?, mais : comment faut-il définir la personnalité pour obtenir des concepts rendant compte de l'intériorisation des modèles culturels ? Ainsi s'expliquent certaines « obsessions » lintoniennes : s'il est insisté longuement sur le « besoin de réponses favorables de la part d'autrui », cela provient du fait que ce besoin fournit un impact pour exprimer la soumission de l'individu aux voies proposées par la culture ; si la personnalité est analysée en termes de *réponses*, c'est pour ramener la personnalité, comme la culture, à des conduites, de sorte que l'intégration psycho-culturelle ait un dénominateur commun : la conduite individuelle.

Toute la théorie de la personnalité se trouve acculée à une aporie fondamentale, qui est de savoir comment, depuis l'enfance, s'effectuent les successives *transformations* de la conduite ¹. Le processus de transformation lui-même pose deux questions : comment émergent les nouvelles conduites ? pourquoi se fixent-elles ? Or, pour répondre à ces questions, LINTON ne semble pas retenir - malgré son souci éclectique - les schémas psychanalytiques qui invoquent, on le sait, de successives réactions à des obstacles extérieurs, puis intérieurs, des phénomènes d'identification et d'introjection, la formation progressive du surmoi. Il fait seulement intervenir la double action des besoins fondamentaux de l'homme (y compris le besoin de réponses favorables) d'une part, et d'autre part, des modèles de comportement représentant les voies de satisfaction admises, sur une conduite qui consiste strictement en un ensemble de réponses soit établies, soit en cours de formation. Les réponses sont présentées comme émergeant par imitation, essais et erreurs, éducation ; leur fixation est affaire d'inertie.

Toutefois, l'introduction du concept dialectique d'attitude donne son sens réel à cette théorie. Enfant chérie de la psychologie sociale américaine, la notion d'attitude peut en effet s'appliquer également aux dispositions des individus pris isolément, et aux modèles sociaux d'influence très générale. La sociologie peut être considérée, d'un certain point de vue, comme l'étude systématique des attitudes collectives, c'est-à-dire des dispositions du groupe à agir et à penser d'une manière déterminée : dans tout groupe en effet, on observe des dispositions collectives s'inscrivant dans des significations et des valeurs, qu'on les appelle « préjugés », « croyances », « idéologies », etc... ². Dans la perspective psychologique, l'attitude collective se présente comme une disposition individuelle qui pousse le sujet à penser et à agir en fonction de valeurs acquises et partagées. Comme dit Otto KLINEBERG, « la présence d'une attitude prépare l'individu à agir d'une certaine manière, l'oriente vers certaines réponses ». Une attitude d'hostilité envers les Nègres, par exemple, prédispose l'individu à participer à des activités qui expriment cette hostilité, que ce soit simplement la perception et l'enregistrement d'informations défavorables paraissant dans les journaux, l'expression d'arguments anti-nègres, ou la participation effective à quelque acte de violence raciste. « Même lorsque cette personne est engagée dans une activité parfaitement inoffensive et qui ne concerne en rien les Nègres, nous parlons d'elle comme ayant une attitude anti-nègre à cause de la disposition à répondre d'une manière hostile » ³.

Mais comment caractériser, dans une théorie de la personnalité, une telle tendance à répondre à des stimuli en vertu de significations partagées ? Reprenant des idées formulées en 1937 par Gordon ALLPORT dans son livre sur la *Personnalité*, LINTON invoque la perception de *l'équivalence des stimuli* L'attitude collective se

¹ Cf. Jean-C. FILLoux, *La Personnalité*, P.U.F.

² Cf. sur le concept d' « attitude » dans la psychologie sociale américaine, Roger GIROD, *Attitudes collectives et relations humaines*, P.U.F., 1953.

³ D. KLINEBERG, *Social Psychology*, 1940, tr. fr. *Psychologie sociale*, 1960. Cf. aussi, de cet auteur, le cours sur « Culture et Personnalité » (*Bulletin de Psychologie de la Sorbonne*. tome XVI, 1962-1963).

présente, chez l'individu, comme la possibilité acquise de répondre d'une façon permanente et identique à des situations perçues comme équivalentes. « Supposons, disait ALLPORT, la personnalité d'un « super-patriote ». On découvrira vite que pour lui des situations différentes provoquent la même réponse: un drapeau rouge, un livre de MARX, un discours pacifiste induisent chez lui une sorte de rage. L'équivalence de ces stimuli demande qu'on fasse appel à une disposition qui précisément les *rend équivalents* à une attitude. » LINTON, développant le thème, voit donc dans l'attitude une tendance générale à répondre d'une façon précise à des situations pouvant être en fait très diverses, mais présentant des facteurs communs. Aussi distingue-t-il, à côté des réponses spécifiques, évoquées par un petit nombre de stimuli, les « réponses généralisées », qui nous font passer du plan des habitudes individuelles aux habitudes sociales, à des « systèmes » qui en viennent à opérer automatiquement et inconsciemment, réalisant ainsi dans le champ social une sorte d'harmonie naturelle entre les divers points de vue des individus. Une fois ces systèmes de réponses généralisées établis, la « production » même de la réponse dépend de la perception d'un simple « schéma », voire d'un simple élément de l'ensemble. LINTON appelle systèmes valeurs-attitudes ces complexes de réactions généralisées à des schèmes situationnels typiques. Le lecteur notera à ce propos que LINTON utilise très tôt cette notion (dans le cours du troisième chapitre), mais sans la définir, et qu'il ne la définit que dans le chapitre spécialement consacré à la personnalité. C'est qu'en raison de l'aptitude qu'elle présente à rendre compte du champ psycho-social, il en avait besoin avant même d'avoir pu la situer dans le cadre de la théorie de la personnalité.

Évidemment, l'intérêt propre du concept de « système valeur-attitude » est son ambivalence. Dans le Gardner LINDZEY, LINKELES et LEVINSON ont reproché à LINTON d'utiliser ce concept « d'une façon confuse, sans distinguer clairement ce qui en lui revient à la personnalité et à la culture ». Or, il n'y a ici aucune confusion : LINTON sait pertinemment que la disposition à valoriser une situation appartient à la fois à la personnalité, qui est le siège de la réponse, et à la société, qui suscite cette réponse. Le système valeur-attitude est culturel et « intérieur » tout à la fois. Il doit être au centre d'une théorie, non seulement de la personnalité, mais d'une théorie de l'idéologie groupale, d'une explication de la formation des superstructures idéologiques.

Y a-t-il enfin quelque analogie entre les complexes valeurs-attitudes, les réponses généralisées qui en sont les éléments, et les fameux « systèmes projectifs » invoqués par KARDINER pour expliquer la nature des « institutions secondaires » d'une culture ? LINTON semble effectuer le rapprochement. Veut-il dire par là que par essence toute projection consiste à donner une signification à un donné, et qu'en conséquence elle se ramène à une attitude « valorisante » ? Et certes, lorsque KARDINER dit que l'enfant alors projette sa méfiance des adultes en imaginant des Dieux frustrants, il s'agit bien d'un élargissement d'une attitude, du transfert d'une signification valorisante. Mais on notera pourtant que KARDINER utilise la notion de projection dans une optique strictement psychanalytique, ce qui n'est pas le cas de LINTON, et qu'au surplus il utilise les systèmes projectifs pour rendre compte, non pas du champ psycho-social en général, mais seulement de l'interaction entre les institutions primaires et les institutions secondaires par le biais de la personnalité infantile.

L'optique de LINTON dans *The Cultural Background of Personality* est donc suffisamment différente de celle de KARDINER dans son premier ouvrage, pour qu'on ne puisse assimiler totalement systèmes valeurs-attitudes lintoniens et systèmes projectifs kardineriens.

*

**

Ceci nous amène à souligner les divergences assez grandes qui existent entre les thèses lintoniennes et les thèses kardineriennes relativement aux rapports entre culture et personnalité. Ainsi est-il pour le moins remarquable qu'après avoir préface en 1939 *The Individual and his Society* et lui avoir donné deux études sur les indigènes des îles Marquises et les Tanala de Madagascar, après une participation active, par une monographie sur les Comanches, au deuxième ouvrage de KARDINER, *The Psychological Frontiers of Society*, paru au début de 1945, LINTON ne fasse, dans *The Cultural Background*, que de très rapides allusions à la théorie de la « personnalité de base », pourtant fondamentale. Il est probable que LINTON a tenu à garder ses distances vis-à-vis des conceptions propres de KARDINER.

Certes, si LINTON est très méfiant vis-à-vis des théories du « caractère national » dans les sociétés complexes, il considère comme acquis le fait que, dans les sociétés élémentaires, il existe une personnalité de base, ou du moins une personnalité « modale » commune chez tous les participants du groupe. Il écrit, par exemple, dans un texte datant de 1949, présenté au séminaire de la Vicking Fund et qui est rapporté par S.S. SARGENT dans le recueil *Culture and Personality* : « la réalité de différentes personnalités de base dans différentes sociétés semble être fermement établie ».

Pourtant, tout en admettant, au contact de KARDINER, le principe théorique de la « personnalité de base », LINTON reste en même temps très attaché à un ensemble de conceptions personnelles, exposées dès 1936 dans *The Study of Man*, et qu'on retrouve à peine modifiées dans *The Tree of Culture*. Il ne faut jamais oublier, expose-t-il dans son plus ancien livre, que jamais un individu ne participe à tous les éléments culturels dont l'ensemble forme la culture du groupe. D'une part, dans les sociétés complexes, la société globale est toujours composée de sous-groupes, ce qui implique, parallèlement, l'existence de subcultures dans le sein de la culture totale. D'autre part, les sociétés primitives elles-mêmes ne laissent pas de comporter des modèles de comportement différents pour les hommes et les femmes, les enfants et les vieillards, etc... Aussi, on peut faire correspondre à la *position* de l'individu dans la société un ensemble de droits et de devoirs qui forment son *statut* : ils se traduisent, dans le comportement effectif de l'individu, par le fait de jouer le *rôle* qu'on attend de lui.

LINTON a résumé lui-même les chapitres les plus importants de *The Study of Man* dans sa préface au premier ouvrage de KARDINER. « Aucun individu n'est familier avec le tout de la culture à laquelle il participe ; encore moins en exprime-t-il tous les modèles dans son propre comportement. En réalité, toute société divise ses membres en une série de catégories et assigne différents secteurs de la culture totale à chaque catégorie. L'éducation des enfants, si tant est qu'elle est consciente de ses buts, est toujours dirigée en vue de les préparer à la place qu'ils occuperont dans la société. La participation de l'individu à la culture est ainsi en premier lieu conditionnée par sa position dans la structure sociale, c'est-à-dire par son statut. Dans toute organisation sociale, chaque statut comporte, associé à lui, une constellation de modèles culturels. Ces modèles sont organisés et ajustés mutuellement de telle sorte que tout individu qui occupe le statut puisse utiliser dans son ensemble la constellation ainsi associée. Les constellations qui appartiennent à différents statuts sont de même ajustées les unes aux autres, ce qui permet à la société elle-même de fonctionner comme un tout. » Et LINTON conclut : « En raison de cette différenciation dans la participation culturelle, c'est une erreur fondamentale de considérer une culture comme le commun dénominateur des activités, idées et attitudes des membres composant la société. De tels communs dénominateurs peuvent être seulement établis pour les individus qui ont un statut particulier en commun. »

Or, en résumant ainsi ses propres idées, LINTON voulait précisément indiquer qu'en rencontrant KARDINER après sa nomination à la Columbia University, il possédait une conception fonctionnaliste et topographique de la société qu'il n'entendait point abandonner. C'est en tout cas conformément à cette conception qu'il a à la fois *accepté* et *complété*, dans les ouvrages postérieurs à *The Study of Man*, la théorie kardinérienne de la personnalité de base.

KARDINER a surtout demandé à LINTON de le faire bénéficier de son expérience d'anthropologue. « Ma collaboration aux travaux du Dr KARDINER, raconte ce dernier, commença presque par hasard. Quand j'arrivai à New-York, le séminaire du Dr KARDINER fonctionnait déjà depuis quelques années. Pendant ce temps, de nombreuses cultures avaient été analysées à partir de documents ethnographiques. Pour élargir le champ de ces études comparatives, on me demanda de participer à ce séminaire à titre d'informateur, pour apporter mon témoignage sur certaines cultures au sujet desquelles j'avais des renseignements de première main, et pour donner des compléments, si possible en fonction de mes impressions personnelles, et de toutes ces menues anecdotes qui ne sont en général pas consignées dans les documents écrits. » Il est probable qu'en participant à ce séminaire, LINTON se familiarisa avec les techniques psychologiques. Mais, en même temps que KARDINER développait ses propres hypothèses théoriques, LINTON les interprétait nécessairement en fonction de ses conceptions précédentes. C'est pourquoi s'est progressivement développée chez lui, de 1937 à 1945, la théorie originale de la « personnalité de statut », ou, si l'on veut, de la « personnalité statutaire » (*status personality*).

LINTON envisage dès lors la participation culturelle en fonction du statut social de l'individu. La question fondamentale à laquelle il faut répondre, pour comprendre le mécanisme de cette participation, est la suivante : comment la position de l'individu dans l'organisation sociale influence-t-elle ses relations à la culture ? Or, l'idée d'une personnalité statutaire est un instrument particulièrement adéquat pour résoudre le problème ainsi posé. Non, d'ailleurs, qu'elle présente des difficultés fondamentales dont LINTON est parfaitement conscient.

En premier lieu, les positions sociales (ou encore, d'un point de vue institutionnel, les statuts) doivent être classés en diverses catégories, chacune d'elles conditionnant à sa manière la personnalité. LINTON distingue mieux en 1949, puis dans *The Tree of Culture*, ces différentes catégories qu'il ne le fait en 1945 : il sépare nettement dans le texte de la Viking Fund intitulé *Problems of Status Personality*, les statuts qui dérivent d'une structure de classe ou de caste d'une part, et d'autre part ceux qui ne comportent aucun facteur de classe ou de caste. Parmi ces derniers figurent les statuts propres aux hommes et aux femmes, les statuts d'âge, etc... Ils ne sont pas à proprement parler sub-culturels, car on ne saurait parler du « groupe » des hommes, ou des femmes, ou des enfants, dans une société. Au contraire, les statuts de caste ou de classe comportent des modèles très différenciés, et c'est ainsi que LINTON (peut-être sous l'influence de FROMM) fait une part importante aux personnalités statutaires liées à la classe (class-linked status personalities). Cette hypothèse d'une « personnalité de classe » rend certainement mieux compte du type de modelage subi par l'individualité dans nos sociétés, que ne le fait celle d'une personnalité basique indifférenciée. Ces sociétés présentant des rapports de production à contenu de classe, il est fatal que l'ensemble des attitudes de chacun soit conditionné au premier chef par l'appartenance à la classe, ce qui est en somme une sorte d'aliénation fondamentale. LINTON retrouve ici, sans s'en douter probablement, le concept marxiste d'« individu de classe »¹, et a le mérite de l'intégrer dans sa théorie générale des personnalités statutaires.

Cependant, outre la difficulté de classer les divers types de personnalité statutaire, une autre difficulté se présente dès qu'on veut comprendre son mécanisme de formation. Si l'on se réfère au schéma kardinerien, la personnalité de base se forme dans la première enfance. Ne faudrait-il pas, dans ces conditions, admettre que la personnalité statutaire - si elle doit être le pendant méthodologique de la P.B. - se forme également dans l'enfance ? Ici encore, LINTON est plus net en 1949 qu'en 1945. Les expériences infantiles faites par les enfants de classes sociales différentes ne sont pas nécessairement très différentes. Les enfants d'ouvriers ou de paysans, de propriétaires ou de fermiers, d'ingénieurs ou de fonctionnaires, sont l'objet - aux États-Unis du moins - de procédés d'élevages pratiquement identiques. Aussi, la personnalité de classe se construit-elle probablement après l'enfance, sur le tuff d'une personnalité de base commune. Mais, en ce qui concerne les statuts d'homme ou de femme, les statuts d'âge, etc.... qui ne comportent aucun facteur de classe, le problème est différent. LINTON pense que c'est dès la première enfance que garçons et filles sont appelés à apprendre leurs rôles futurs d'hommes ou de femmes, les étapes de cet apprentissage

¹ Cf. Karl MARX, *L'idéologie allemande*.

s'inscrivant en eux à la fois sous forme de techniques et de systèmes valeurs-attitudes. Les personnalités statutaires liées à l'âge et au sexe lui paraissent donc plus proches de la structure définie par KARDINER que la personnalité de classe, - qui décidément possède une structure à part.

Il ne faut pourtant pas oublier que le statut s'inscrit dans le comportement, suivant l'optique de LINTON, par le biais de la conduite de rôle. Il restera donc toujours que la personnalité statutaire ne saurait obéir, de quelque type qu'elle soit, à la même loi de formation que la P.B. kardinérienne. On a vu que la formation de la P.B. est essentiellement affaire de mécanismes psychanalytiques. Et ceci suscite une troisième aporie, qui est de déterminer l'impact du rôle sur la personnalité. La conduite de rôle est-elle toujours un indice de la personnalité ? Jusqu'à quel point la personnalité s'identifie-t-elle à un ensemble de rôles ?

Disons d'abord que LINTON, en accord avec la plupart des psycho-sociologues américains qui utilisent la notion, définit le rôle comme l'aspect «dynamique») du statut. Il ne s'écarte déjà guère de la définition éclectique qu'en donne S.S. SARGENT dans son manuel de Social Psychology (1951) : « Un rôle est une façon de se conduire socialement, qui apparaît convenable à l'individu placé dans une certaine situation, en fonction des demandes et des attentes des membres du groupe) ¹. L'analyse des rôles conduits à distinguer des rôles obligatoires ou facultatifs, permanents ou occasionnels, etc.... bref à souligner la grande diversité des comportements de rôles que doit adopter un même individu. Or, cette diversité, et le fait que de multiples rôles peuvent être accomplis successivement, ne doivent-Ils pas interdire de considérer le rôle behavior comme un élément fondamental de la personnalité ? LINTON note dans le texte précité : « Il semble qu'un système adéquat de récompenses et de punitions étant donné, tout individu puisse apprendre à jouer n'importe quel rôle, dans la mesure où on lui demande une routine ; nombreux sont ceux qui arrivent à s'ajuster à deux ou trois rôles différents qui paraîtraient convenir respectivement à des personnalités différentes, en allant aisément de l'un à l'autre ; beaucoup d'individus « normaux » paraissent posséder à un haut degré cette aptitude de caméléon. » C'est probablement que le « personnage » n'est pas l'authentique personne et que ce n'est pas nécessairement en «jouant» notre rôle professionnel, notre rôle de père, notre rôle de participant à quelque cérémonie rituelle, que nous nous réalisons vraiment. Autrement dit, nous n'adhérons pas toujours à nos rôles. La psychologie a même établi que certains rôles peuvent être contradictoires avec des tendances fondamentales (Karen HORNEY).

Il n'en reste pas moins vrai que certaines catégories de rôles contribuent fortement à modeler la personnalité. D'abord, il est d'expérience courante que le « personnage » arrive fréquemment à s'incorporer à la personne, dès lors qu'il s'agit de rôles prégnants et de longue durée (comme certains rôles professionnels). Ensuite, il est indéniable qu'une bonne partie de l'apprentissage social de l'enfant s'effectue à travers l'acquisition de conduites de rôles. C'est le moment d'indiquer que LINTON et les autres psycho-sociologues à tendances culturalistes tiennent le concept de rôle des

¹ Cf. A.-M. ROCHEBLAVE, *La notion de rôle en psychologie sociale*, P. U. F., 1962.

travaux de G.H. MEAD¹. Ce dernier l'introduisit pour rendre compte de la formation du « moi enfantin ». Selon G.H. MEAD, c'est en apprenant à jouer son personnage d'enfant et en jouant dans le cadre du *jeu* proprement dit le rôle des autres (y compris des adultes qui l'entourent), que l'enfant se situe socialement et acquiert le type de personnalité d'enfant qui est requis par le milieu. C'est en assumant successivement des rôles différents que l'enfant s'habitue à se stimuler soi-même comme l'autre le stimule, à répondre à ses propres actions comme l'autre leur répond. En se mettant à la place de l'autre, l'enfant se déségocentrise, si l'on peut dire, s'ouvre à la vie sociale, l'introduit en lui-même et prend ainsi conscience de sa propre personnalité. »

Il apparaît donc bien que la « conduite de rôle » contribue dans une large mesure à la socialisation de la personnalité.

Et dans cette mesure - dont notre objet n'est pas ici de déterminer les limites - se forment des aspects de la personnalité, liés aux positions sociales qui suscitent les rôles eux-mêmes, ressortissent à la « personnalité statutaire ». Quelles que soient les insuffisances et le caractère un peu schématique des conceptions de LINTON relatives aux rapports entre personnalité statutaire et personnalité de base, il n'en reste pas moins qu'il a su nuancer et rendre plus utile le point de vue certainement trop compact de KARDINER.

*
**

Aussi bien est-ce ce double souci d'efficacité et de nuance qui singularise les hypothèses conceptuelles de LINTON. Première tentative pour formuler clairement les problèmes qui naissent de cette nécessité reconnue d'une collaboration entre ethnologie et psychologie, le travail de LINTON s'exprime certes en termes qui peuvent paraître bien généraux et théoriques. Mais il n'est pas pour autant fait de vues de l'esprit : non seulement parce qu'il se rattache à des courants très vivants de l'anthropologie et de la psychologie, mais aussi parce que - ne l'oublions pas - il provient d'une *expérience ethnologique* véritable, et d'au moins six années d'études des relations culture-personnalité « sur le champ », dans neuf sociétés différentes, primitives et civilisées.

Les simplifications que d'aucuns reprocheront peut-être à un ouvrage qui se veut purement méthodologique ont toutefois un mérite : d'être parfaitement délibérées. Et peut-être appréciera-t-on, parfois, l'humour de cet anthropologue qui joue volontiers au « paysan du Danube », et qui a l'audace de nous apporter une théorie complète des sociétés !

¹ Cf. surtout *Mind, Self and Society* (1934), trad. fr. *L'esprit, le soi et la société*, P.U.F. 1963 ; et l'étude que lui a consacré D. VICTOROFF, G.H. Mead, sociologue et philosophe, RUT. 1953.

Parmi les critiques dont a été objet LINTON, les plus nombreuses concernent sa position vis-à-vis de la psychologie. Elles sont d'ailleurs contradictoires : les uns disent qu'il est trop peu psychologue, les autres qu'il l'est trop. On peut, en effet, d'un côté, monter en épingle sa grande timidité en face de la psychanalyse. Alors que la psychanalyse tend elle-même à s'infléchir vers le culturalisme avec SULLIVAN, THOMSON, alors que de nombreux travaux, qui vont exactement dans le sens souhaité par LINTON, ont été amenés par la suite à Utiliser les schémas analytiques¹, on ne peut que davantage regretter cette timidité. On aimerait que LINTON eût poussé son souci éclectique jusqu'à donner la part qui leur revient à de tels schémas, qui ont suffisamment démontré leur valeur... mais, inversement, des auteurs à tendances « culturalistes » ont accusé LINTON de « subjectivisme », en ce sens qu'il accorderait une place trop importante aux éléments implicites, « vécus », de la conduite. Ainsi, BIDNEY considère, nous l'avons vu, comme « idéaliste » la définition lintonienne de la personnalité, parce que précisément elle est effectuée en termes de réponses intérieures et d'attitudes : une telle définition aurait le tort, selon BIDNEY, de contraster avec la définition réaliste qui est donnée de la culture. Le lecteur jugera si un tel reproche est justifié. Il nous semble en tous cas que LINTON est plus près du behaviorisme que de la psychologie introspective ! Il est, d'autre part, évident que le psychologisme de LINTON n'excède jamais les limites méthodologiques qui en forment le contexte : rien n'indique qu'il considère les phénomènes psychologiques comme étant le *substrat* des faits sociaux.

La critique la plus grave qu'on puisse faire à LINTON devrait porter, à notre sens, sur le fait que la perspective dans laquelle il s'est sciemment enfermé le conduise à exclure *l'histoire* de sa conception des phénomènes culturels. Au fur et à mesure de son évolution, l'anthropologie culturelle paraît d'ailleurs de plus en plus en retrait par rapport aux thèmes de F. BOAS qui, dès ses premières études sur les Indiens Kwakiutl, prétendit comprendre les cultures à la fois d'un point de vue psychologique et d'un point de vue historique². Selon BOAS, la comparaison ethnographique doit permettre de déterminer les causes historiques qui conduisent à la formation d'une culture en même temps que les processus psychiques qui les ont rendu possibles. La psychologie doit s'intégrer à l'histoire, en raison même du fait que la connaissance des processus dynamiques par lesquels chaque individu agit sur sa culture (innovations individuelles, etc ...) ne peut prendre tout son sens sans la connaissance du développement historique qui a abouti aux formes actuelles. Toute étude du changement culturel, processus psycho-culturel s'il en est, doit se profiler sur l'analyse de l'arrière-fond historique avec lequel il entre en dialectique. Comme le dit LEVI-STRAUSS, commentant BOAS dans son *Anthropologie structurale* : « Seul le développement historique permet de soupeser et d'évaluer dans leurs rapports respectifs, es éléments

¹ Parmi les travaux de psychanalyse culturelle que LINTON ne saurait désavouer, citons ceux de G. ROHEIM. *Psychoanalysis and Anthropology*, 1951, tr. fr. *Anthropologie et Psychanalyse*, Gallimard, 1967 ; de PERS et SINGER, *Sham and Guilt, a Psychoanalytical and Cultural Study*, 1953 ; d'ERIKSON, *Childhood and Society*, 1950, trad. fr. *Enfant et Société*, Delachaux et Niestle, 1962.

² F. BOAS, *The religion of Kwakiutl Indians*, 1930 ; cf. aussi l'article, « History and Science in Anthropology », in *American Anthr.*, 1936.

du présent ; et très peu d'histoire (puisque tel lest malheureusement le lot de l'ethnologue) vaut mieux que pas d'histoire du tout. »

Reconnaissons cependant que la collaboration entre l'histoire et l'anthropologie, quelque souhaitable qu'elle soit, ne saurait être réalisée sans un premier travail d'élaboration théorique et conceptuel qui excède le dessein de LINTON. Sa tentative est nécessairement fragmentaire, puisqu'elle veut se borner à l'étude des conditions d'une intégration de la psychologie et de l'anthropologie. Les remarques précédentes doivent simplement nous faire prendre conscience de la nécessité d'élaborer, dans une optique plus large que celle de LINTON, une théorie unitaire de *toutes* les sciences de l'homme, comportant en particulier un appareil conceptuel commun.

Tel qu'il se présente, le travail de LINTON peut être considéré (nous l'avons souligné au début) comme une première tentative en ce sens. A ce titre, il prend une valeur réellement *exemplaire*. Nous espérons que la traduction d'Andrée LYOTARD lui permettra d'être un instrument d'étude utile pour les chercheurs comme pour les étudiants.

J.-C. FILLOUX,

NOTICE BIOGRAPHIQUE

[Retour à la table des matières](#)

Ralph LINTON est né le 27 février 1893 à Philadelphie. Après avoir suivi les cours du Swarthmore College, puis de l'Université de Pennsylvanie, il s'intéressa d'abord à *l'archéologie* et participa à des recherches sur le terrain au Nouveau-Mexique (1912, 1917), au Guatemala (1913), dans le New-jersey (1915), dans l'Illinois (1916), dans le Colorado (1919), et enfin aux Iles Marquises (1920, 1921).

L'archéologie l'amena à *l'ethnologie*. Des 1922, LINTON est nommé « assistant curator » d'ethnologie au Muséum d'Histoire naturelle de Chicago. En 1928, il devient professeur d'anthropologie à l'Université du Wisconsin.

Durant la période qui s'étend de 1922 à 1937, il participe à de nombreuses expéditions ethnologiques. Une des plus importantes est celle qu'il fit à Madagascar de janvier 1926 à mars 1928 au cours d'une mission dirigée par le capitaine MARSHALL et financée par le Muséum : ainsi étudia-t-il de près les Betsileo et les Tanala. Puis c'est, fin 1928, une nouvelle expédition en Afrique du Sud. En 1934, il étudie une tribu indienne de l'Oklahoma, les Comanches. C'est aussi la date de son mariage.

En 1937, il vient à New-York, qu'il ne quittera plus, tour à tour comme professeur d'anthropologie à la Columbia University puis (1946) à la Yale University.

Ralph LINTON est mort le 24 décembre 1953, comme il venait à peine de terminer un dernier livre.

PRINCIPAUX TRAVAUX DE RALPH LINTON ¹

[Retour à la table des matières](#)

OUVRAGES PERSONNELS :

The Study of Man, Appleton Century, 1936. The Cultural Background of Personality, Appleton Century, 1945. Culture and Mental Disorders, Charles C. Thomas, 1956. The Tree Of Culture, Alfred Knopf, 1957.

ARTICLES DE REVUES :

The material Culture of the Marquesas Islands, 1924. Use of Tobacco among North American Indians, 1924. The Archeology of Marquesas Islands, 1925. The Tanala, a Hill-Tribe of Madagascar, 1932. Culture, Society and the Individual, 1938. The Present Status of Anthropology, 1938. The Effects of Culture on Mental and Emotional Processes, 1939. Age and Sex Categories, 1942. The Personality of Peoples, 1949. A neglected aspect of Social Organization, 1959.

DIRECTION D'OUVRAGES COLLECTIFS :

Acculturation in seven American Tribes, Appleton Cy, 1940. The Science of Man in the World Crisis, Columbia Univ. Press, 1945 (avec deux textes de LINTON :

- The Scope and Aims of Anthropology ;

¹ On trouvera une bibliographie complète des travaux de LINTON dans l'édition française de The study of man (De l'homme, Ed. de Minuit, 1968).

- Present World Conditions in Cultural perspective). Most of the World : the Peoples of Africa, Latin America and the East Today, 1949.

EN COLLABORATION :

avec R. WINGERT, Arts of the South Seas, 1945.

PARTICIPATION À DES OUVRAGES COLLECTIFS :

in S.S. SARGENT, Culture and Personality, Wenner-Gren Found, 1949 ;
in KARDINER, The Individual and his Society, Columbia Univ. Press, 1939 ;
in KARDINER, The Psychological Frontiers of Society, Columbia Univ. Press,
1945 ;
in ANSHEN, The Family, its Function and its Destiny, Harper, 1949 ;
in Hsu, Aspects of Culture and Personality, Abelard Schoman, 1954.

INTRODUCTION

[Retour à la table des matières](#)

Dans le long effort de l'homme pour se comprendre lui-même, l'étape la plus récente est l'étude systématique des relations entre individu, société et culture. Cette étude se situe au point de rencontre de trois disciplines scientifiques déjà anciennes : la Psychologie, la Sociologie et l'Anthropologie, dont chacune s'est réservé un secteur particulier de phénomènes, y a développé ses techniques propres et peut désormais présenter un solide ensemble de résultats. Mais il devient de plus en plus évident qu'il est certains problèmes qu'aucune de ces disciplines ne peut résoudre seule. C'est à dessein que nous employons l'expression « certains problèmes » : chaque discipline couvre un domaine fort étendu et les problèmes qu'elle rencontre sont de nature et de grandeur fort différentes. Certains d'entre eux peuvent être traités d'une façon tout à fait correcte sans collaboration d'une discipline avec l'autre. Ainsi le psychologue expérimental, quand il travaille sur des animaux, peut suivre sa propre route sans guère se soucier des découvertes de la sociologie ou de l'anthropologie ; celles-ci ne deviennent importantes que lorsqu'il essaye d'appliquer ses propres découvertes à la compréhension du comportement humain. De même le sociologue, quand il rencontre des problèmes concrets qui doivent pouvoir être résolus dans le cadre de notre société et de notre culture, n'a guère besoin des services de l'anthropologue ; mais en même temps il commence à s'appuyer sur la psychologie, et tout semble indiquer qu'il le fera de plus en plus à l'avenir. Enfin, dans le vaste domaine dispersé des études anthropologiques, l'archéologie ou l'anthropologie physique peuvent répondre à quantité de questions qui leur sont propres sans prendre conseil des psychologues ni des sociologues ; mais les chercheurs qui travaillent sur la psychologie de la personnalité, sur la structure sociale et sur l'anthropologie culturelle, ceux-là se trouvent attirés les uns vers les autres par des intérêts communs.

De la collaboration de ces chercheurs, une nouvelle science commence à surgir, qui a pour objet les dynamiques du comportement humain. Cette science en est encore aux premières phases de son développement, mais elle est déjà caractérisée par la volonté de poursuivre son investigation sans se soucier des frontières qui limitent les disciplines et de se servir de toutes les données et de toutes les techniques pourvu qu'elles paraissent intéresser sa recherche. Ceux qui la pratiquent n'ont pour la plupart reçu une formation systématique que dans l'une des disciplines officielles, et ils éprouvent souvent des difficultés à se servir des données que les autres leur fournissent. Ils ont aussi tendance à être fort conscients des problèmes qu'ils ont créés à l'intérieur de leur propre discipline. Ainsi, les chercheurs qui, comme l'auteur, sont venus à ce nouveau domaine à partir de l'anthropologie, sont-ils parfaitement avertis des implications de la nouvelle méthode d'approche sur la compréhension des problèmes de culture. Les études anthropologiques du processus culturel et de l'intégration culturelle ont maintenant atteint un point où tout nouveau progrès nécessite l'usage des découvertes psychologiques relatives à la personnalité. Toute culture est en effet partagée (*participated in*), perpétuée et modifiée par une société particulière, mais toute société est en dernière analyse un ensemble d'individus. Or ces individus constituent l' X non résolu de toute équation culturelle, et un X qui ne peut pas être résolu par des techniques purement anthropologiques. Bien que les anthropologues aient abandonné depuis beau temps la théorie du «grand homme» de l'histoire traditionnelle, ils n'ignorent pas qu'il ne peut y avoir d'invention sans inventeur. Ils savent aussi qu'il ne peut y avoir de modification durable dans la culture sans que les membres de la société acceptent les idées nouvelles. La question qui se pose alors est de découvrir ce qui fait d'un homme un inventeur plutôt qu'un véhicule inactif de sa culture, et pourquoi les membres d'une société donnée sont prêts à accepter une innovation ou à la rejeter.

Appliquée au développement des cultures, la formule commode: « accident historique » n'est en effet qu'un écran pour notre ignorance, un mot magique qui sert à endormir la curiosité. Il existe quantité de cas où les activités de l'inventeur ne peuvent être rattachées aux besoins manifestes, conscients de sa société ; de même, le fait qu'une société accepte ou rejette une nouveauté ne peut souvent pas être expliqué en termes simples et mécanistes d'intégration culturelle. Pour comprendre ces phénomènes il nous faut donc nous adresser aux découvertes de la psychologie. Il paraît extrêmement probable en effet que les phénomènes d'acceptation ou de rejet dépendent de ceci, que la nouveauté en question est ou non compatible avec le type de personnalité qui caractérise les membres de la société. L'application des techniques de la psychologie de la personnalité à l'étude des sociétés et des cultures a déjà permis aux chercheurs de reconnaître qu'il y a des différences dans ces types et d'acquérir quelque lumière sur les facteurs qui les déterminent. Quand ces recherches auront été complétées, on peut prévoir que les directions particulières prises par les diverses cultures au cours de leur développement respectif ne paraîtront plus accidentelles.

Si l'anthropologue bénéficie de sa collaboration avec le psychologue de la personnalité, du moins peut-il en échange lui offrir un sérieux coup de main. La question la plus fondamentale qui se pose aujourd'hui au second est celle de savoir jusqu'à quel

point les niveaux profonds de la personnalité sont conditionnés par les facteurs environnants. Or, on ne peut pas la résoudre par des techniques de laboratoire. Il est en effet impossible de créer des environnements contrôlés comparables aux configurations socio-culturelles dans lesquelles les êtres humains se développent. On ne peut pas davantage évaluer l'influence d'un grand nombre de facteurs environnants par des observations pratiquées à l'intérieur de notre culture et de notre société. Quantité de facteurs actifs sont alors tellement présupposés qu'ils n'entrent pas dans les calculs du chercheur. Par conséquent, la seule manière, pour le psychologue de la personnalité, d'obtenir les données comparatives dont il a besoin, c'est d'étudier des individus élevés dans des sociétés et des cultures différentes. Dans les conditions actuelles, il a rarement l'occasion de faire ces études lui-même, mais il peut trouver une bonne partie de l'information dont il a besoin dans les matériaux qui ont été réunis, ou qui peuvent l'être, par les anthropologues. Les sociétés dites « primitives » dont les anthropologues ont fait leur champ d'investigation, présentent une variété d'environnement socio-culturel suffisamment grande pour pouvoir fournir des réponses à la plupart des questions du psychologue. Dans leurs études sur la culture, les anthropologues ont en outre mis au point des techniques efficaces pour totaliser les éléments de l'environnement et pour déceler les expériences auxquelles la masse des membres d'une société est soumise au cours de sa vie. Malheureusement, les renseignements que les anthropologues peuvent fournir sur la personnalité des individus élevés dans ces environnements différents sont encore loin d'être satisfaisants. Là-dessus les chercheurs tendent plutôt à pécher par défaut que par excès ; ils négligent fréquemment d'enregistrer des données qui seraient d'un grand intérêt pour le psychologue, simplement parce qu'ils n'en saisissent pas l'importance.

Puisque le présent ouvrage traite en premier lieu de problèmes qui intéressent particulièrement le psychologue et l'anthropologue, le rôle de la sociologie dans le développement de la nouvelle science du comportement humain peut être ici légèrement négligé. Il suffira de dire que les relations interpersonnelles qui sont d'une importance considérable dans la formation de la personnalité ne peuvent être comprises qu'en fonction des positions (positions) que les individus occupent dans le système structural de leur société. Il est également impossible de comprendre ou de délimiter les droits ou les obligations culturellement attribués à l'individu sans tenir compte de ce système. Réciproquement, la structure d'une société est elle-même une partie de sa culture, et l'on ne peut généralement comprendre ses propriétés qu'en se rapportant à l'organisation de cette culture prise comme un tout. La sociologie a autant à gagner et autant à apporter à une telle collaboration que chacune des deux autres sciences du triumvirat.

Actuellement, les obstacles les plus importants qui s'opposent à la fructueuse collaboration des trois sciences semblent être de deux ordres. Il y a premièrement l'ignorance du contenu des autres disciplines, bien naturelle chez ceux qui n'ont reçu une formation intensive que dans l'une d'elles. Cet obstacle-la peut être surmonté dans une large mesure par la collaboration de chercheurs formés dans différentes disciplines. Sans doute est-ce sous un même crâne que deux disciplines collaborent le plus efficacement ; cependant des spécialistes peuvent s'aider mutuellement pour résoudre des problèmes communs, s'ils parviennent à définir une commune base de

discussion. Cela nous conduit tout naturellement à la seconde difficulté, laquelle consiste dans l'absence d'une terminologie cohérente commune aux trois sciences. Même avec les meilleures intentions du monde, le spécialiste d'une des disciplines ne peut souvent pas comprendre ce que le spécialiste d'une autre discipline essaie de dire. La situation est compliquée du fait que bien des termes utilisés dans chacune des trois sciences sont employés avec des significations différentes à l'intérieur de chacune d'elles. Ces termes comportent en général un noyau de signification admis par tous les chercheurs de la même branche, mais entouré d'un halo de sens secondaires sans acception universelle. Puisqu'une compréhension claire des termes et des concepts employés par les différentes disciplines présente une nécessité vitale pour leur collaboration, une partie considérable de ce livre a été consacrée à tenter de définir quelques-uns de ceux dont on fait le plus fréquemment usage. Dans cette tentative, j'ai essayé de suivre le principe démocratique de la majorité, en fondant mes définitions et mes explications sur les sens où il paraît y avoir unanimité et en négligeant les usages minoritaires. Il s'ensuit que ces explications ne permettront pas aux spécialistes d'une discipline de comprendre par le menu tout ce que les spécialistes d'une autre sont en train de discuter. Cependant j'ai essayé de fournir une sorte de « sabir », de langage d'échange, qui permettrait de faire circuler entre les trois disciplines les idées simples et les faits connus. Le temps seul dira si j'y ai réussi.

CHAPITRE I

INDIVIDU, CULTURE ET SOCIÉTÉ

I. - DIFFICULTÉS DE MÉTHODE *

[Retour à la table des matières](#)

Les études portant sur l'individu, la culture et la société, ainsi que sur leurs multiples relations, sont autant de réponses au vieux précepte : « Connais-toi toi-même ». La plupart des phénomènes dont traitent ces études ont été tacitement reconnus depuis des temps immémoriaux, mais leur examen a été dans une large mesure abandonné au philosophe et au théologien. Ce n'est que depuis ces deux ou trois dernières générations qu'on en est venu à les considérer comme un terrain propice à la recherche scientifique. Mais maintenant encore une telle recherche est remplie de difficultés considérables. Les attitudes scientifiques ont beau être invoquées avec un succès croissant, quantité de techniques reconnues comme scientifiques ne sont pas applicables purement et simplement aux phénomènes de ce genre. Par exemple, la

* *Note de la traductrice.* - Le texte original ne comportait, à l'intérieur des chapitres, aucun sous-titre. Nous avons cru faciliter la lecture et surtout l'usage de l'ouvrage en insérant des sous-titres destinés à révéler l'économie du texte.

Nous avons donné le mot anglais en italiques et entre parenthèses

1° chaque fois qu'il s'agit d'un concept fondamental ; 2° lorsque notre traduction s'écarte quelque peu de la littéralité.

L'index final, traduit de l'édition américaine, permettra de retrouver les principaux concepts ; la table des matières, où nos sous-titres sont rassemblés, aidera à ressaisir le mouvement de la pensée dans son ensemble.

nature même de l'objet entrave dans une large mesure l'usage des méthodes expérimentales. Les qualités intrinsèques des cultures et des sociétés sont telles qu'il est impossible de les reproduire, de les commander ou de les étudier dans des conditions rigoureusement contrôlées. L'individu, pourtant plus justiciable des techniques expérimentales, laisse néanmoins beaucoup à désirer à cet égard. Serait-il petit enfant qu'il s'offrirait déjà au chercheur avec la configuration originale de ses expériences et de ses possibilités innées, déterminées biologiquement. Or, ces dernières constituent un X non résolu dans toutes les équations; un X qui ne peut être résolu par aucune des techniques dont nous disposons actuellement. En théorie bien sûr, on pourrait surveiller les facteurs innés sur l'homme lui-même en obtenant, dans des conditions de reproduction contrôlées, des dynamiques héréditaires à peu près uniformes. Cela fait, on pourrait alors observer les diverses sortes de personnalité obtenues quand le chercheur lui-même fait varier les conditions d'environnement. Mais de tels cobayes humains appartiennent à un futur lointain et qui répugne fort aux valeurs que l'on nous a apprises : la première phase à elle seule, celle qui devrait produire des dynamiques héréditairement pures, exigerait déjà que les tabous de l'inceste fussent disparus, événement fort improbable.

Ces limitations apportées à l'emploi de la méthode expérimentale ne constituent nullement les seules difficultés que le chercheur doit affronter. Les personnalités, les cultures et les sociétés sont toutes des configurations dans lesquelles la façon dont est modelé (patterning) et organisé l'ensemble est plus importante que les éléments qui le composent. Jusqu'à ces tout derniers temps, la recherche scientifique s'orientait vers l'analyse de plus en plus minutieuse de ces sortes de configuration et vers l'étude des parties plutôt que du tout. Même aujourd'hui, où l'importance des configurations en tant que telles est généralement reconnue, on observe une absence notable de techniques capables de les saisir. Enfin, l'absence d'unités exactes et vérifiables pour mesurer la plupart des phénomènes sociaux et culturels reste un handicap sérieux ; tant qu'on ne les aura pas établies, il sera impossible d'appliquer nombre de techniques mathématiques qui ont pourtant fait leurs preuves dans d'autres secteurs de la recherche.

Le plus grand progrès technique réalisé dans le vaste domaine dont nous parlons l'a été avec la collaboration des études psychologiques. Ici on a mis au point un ensemble considérable de tests, et nombre d'entre eux semblent donner des résultats valables. Mais la plupart de ces tests ne servent à révéler que certains aspects du contenu de la personnalité, et non pas les configurations de personnalité en tant que totalités. Sur la base de leurs résultats, les individus peuvent être classés relativement à une qualité particulière, l'intelligence par exemple, mais une série de ce genre n'a guère de rapport avec l'ordre dans lequel on peut classer les mêmes individus en fonction de quelque autre qualité, comme l'agressivité. Les progrès les plus récents et, d'un certain point de vue, les plus prometteurs en cette matière, consistent dans la mise au point de tests visant la configuration de personnalité en tant que totalité. Ils sont encore dans l'enfance, mais des tests tels que le Rorschach ou le TAT de MURRAY ont déjà fait leurs preuves, et ils sont riches de promesses pour l'avenir.

Mais même si les tests systématiques (formal) étaient perfectionnés au plus haut degré, ils n'apporteraient pas de réponse à quelques-uns des problèmes les plus significatifs que pose l'étude de la personnalité. Un test qui révèle la personnalité ne la révèle que dans l'état où elle se trouve quand le test est appliqué. Or les personnalités sont des continuités en mouvement (dynamic continuums) et s'il est important de découvrir leur contenu, leur organisation et leurs réalisations à un moment donné, il l'est plus encore de déceler les processus selon lesquels elles se développent, croissent et changent. En ce qui concerne ces processus, les tests systématiques ne peuvent guère nous donner plus qu'une série de points de repère échelonnés au long de la vie de l'individu. Il y a très peu de renseignements de cette sorte qui soient actuellement valables ; en attendant qu'ils le deviennent, la meilleure façon d'aborder les problèmes relatifs au développement de la personnalité reste l'étude et la comparaison d'histoires de vie telles qu'on peut les obtenir des individus eux-mêmes. Les psychanalystes ont fait un important travail dans cette voie, mais ici encore il reste beaucoup à faire dans le développement des techniques objectives. En dépit de la validité apparente de nombreuses conclusions psychanalytiques, la plupart d'entre elles ont été obtenues à partir de jugements subjectifs et ne se prêtent pas au genre de preuves que les sciences expérimentales requièrent.

Parmi les difficultés que nous venons de signaler, il en est plus d'une qui disparaîtra probablement avec le temps. En attendant la mise au point de nouvelles techniques appropriées aux caractères particuliers de la personnalité, de la culture et de la société, les chercheurs doivent parvenir à leurs conclusions par la simple observation et la comparaison de leurs matériaux. Une telle méthode d'approche se compare plutôt à celle du naturaliste vieille manière qu'à celle du savant moderne étudiant le comportement animal. Mais n'oublions pas que sans les indications fournies par le travail du naturaliste, les travaux ultérieurs eussent été impossibles. Ceux qui étudient le comportement humain, soit au niveau individuel, soit au niveau social, ont mis au point des techniques descriptives adéquates et atteint un niveau considérable dans l'intelligence des phénomènes dont ils s'occupent. Ils ont également pris une conscience croissante de la complexité de leur objet, de l'interdépendance fonctionnelle extrêmement étroite qui existe entre l'individu, la société et la culture. Tant qu'on suivait les premières tendances de la recherche scientifique, qui sont atomistes, on traitait chacun de ces trois phénomènes comme un champ séparé d'investigation et l'on en faisait l'objet d'une discipline distincte. On assignait l'individu à la psychologie, la société à la sociologie et la culture à l'anthropologie culturelle ; encore ces deux dernières sciences tendaient-elles constamment à déborder l'une sur l'autre au cours de la recherche. Il devient maintenant apparent que l'intégration réciproque de l'individu, de la société et de la culture est si étroite et leur interaction si continue que le chercheur qui essaie de travailler sur l'un de ces objets sans se référer aux deux autres parvient bientôt à une impasse. Il y a encore place pour les spécialistes et encore intérêt et profit à ce que l'on maintienne ces disciplines séparées ; mais il semble opportun de dire que les toutes prochaines années verront l'apparition d'une science du comportement humain qui synthétisera les découvertes de la psychologie, de la sociologie et de l'anthropologie. Peut-être la biologie viendra-t-elle se joindre à

cette trinité en temps voulu, mais la relation entre les phénomènes biologiques et les phénomènes psychologiques, sociologiques et culturels est encore si mal connue qu'il paraît plus sûr de l'omettre pour le moment.

II. - ANALYSE CONCEPTUELLE.

I. L'individu et ses besoins.

[Retour à la table des matières](#)

En dépit des relations fonctionnelles entre individu, société et culture, ces trois entités peuvent, et en vérité doivent, être différenciées à des fins descriptives. Bien qu'un individu particulier soit rarement d'une grande importance pour la vie et le fonctionnement de la société à laquelle il appartient ou de la culture à laquelle il participe, *l'individu*, ses besoins et ses capacités (*potentialities*) se situent à la base de tous les phénomènes sociaux et culturels. Après tout, les sociétés sont des groupes organisés d'individus, et les cultures ne sont, en dernière analyse, rien de plus que des systèmes de réponses répétées communes aux membres d'une société. Pour cette raison, l'individu est le point de départ logique de toute investigation portant sur la configuration globale.

On peut admettre que ce sont les besoins de l'individu qui constituent les motivations de son comportement et qui, par le truchement de ce dernier, sont responsables du fait que la société et la culture sont opérantes. Les besoins des êtres humains semblent être plus nombreux et plus variés que ceux de n'importe quelle espèce. Outre ceux dont on peut suivre directement la filiation jusqu'aux tensions physiologiques, comme le besoin de se nourrir, de dormir, d'échapper à la douleur, ou le besoin sexuel, l'homme possède une vaste gamme de besoins différents dont on ne peut pas démontrer clairement la relation avec des tensions de ce type. Ceux-là, à défaut d'un meilleur terme, peuvent être nommés *besoins psychique* (*psychic needs*). Que les besoins physiologiquement déterminés soient d'habitude appelés primaires et les besoins psychiques, secondaires, voilà qui se justifie surtout dans la perspective d'une méthode génétique. Les besoins physiologiquement déterminés apparaissent à coup sûr les premiers dans le cours général de l'évolution et ils sont les premiers à se manifester dans le cycle de la vie individuelle. Mais en tant que motivations du comportement adulte, les besoins physiques et psychiques semblent bien aller de pair. Peut-être que dans un conflit de longue haleine entre les deux, l'avantage reste aux besoins physiques, mais la victoire des exigences corporelles n'est jamais assurée. Les gens qui font la grève de la faim vont jusqu'au bout, et comme on le voit en Europe

aujourd'hui, les hommes meurent sous la torture plutôt que de trahir un ami ou même de renoncer à une opinion. Même dans les circonstances moins extrêmes de la vie quotidienne, nous constatons qu'à chaque instant les besoins psychiques ont le pas sur les besoins physiques. Tout le monde connaît le vieux proverbe

« Il faut souffrir pour être belle ».

a) DIFFICULTÉ DE CLASSER LES BESOINS.

Malgré l'importance des besoins psychiques comme motivations du comportement, nous ne connaissons encore que très peu de choses sur eux. Leur genèse est obscure, et ils n'ont même pas été décrits ni classés correctement. Les états psychologiques sont choses subtiles, dont il est excessivement difficile de traiter par des méthodes objectives exactes. La nature et même la présence de besoins psychiques ne peuvent qu'être déduites du comportement auquel ils donnent naissance. Ce comportement est tellement varié qu'il y a lieu de décider s'il faut le rattacher à un petit nombre de motivations générales ou à un grand nombre de motivations spécifiques. Si l'on suit cette dernière méthode, on peut multiplier les besoins psychiques à peu près à l'infini et l'on détruit par la même l'intérêt de la classification. Autre difficulté pour construire une classification adéquate des besoins psychiques : il est rare qu'un besoin humain, physique ou psychique, se rattache de manière clairement tranchée et univoque à un modèle de comportement explicite (*pattern of overt behavior*). L'action, spécialement si elle est en accord avec un modèle culturel (*culture pattern*) établi, contribue en général à satisfaire plusieurs besoins différents en même temps. Ainsi, nous nous habillons partie pour nous protéger le corps, partie pour satisfaire à notre vanité et au moins pour éviter la censure. Dans ces conditions, il paraît plus sûr de ne pas chercher à dresser une classification des besoins psychiques ; aussi nous contenterons-nous de discuter brièvement certains d'entre eux qui semblent très généraux et fort importants pour la compréhension du comportement humain.

b) LE BESOIN DE RÉPONSE AFFECTIVE.

Parmi les besoins psychiques de l'homme, le plus remarquable, le plus opiniâtre est peut-être celui d'une réponse affective (*emotional response*) venant d'autrui. Nous employons à dessein l'expression « réponse affective » puisque des réponses simplement comportementales peuvent laisser ce besoin complètement insatisfait. Par exemple, dans une ville moderne, il est parfaitement possible d'entretenir des relations formelles et culturellement établies avec un grand nombre d'individus, et d'obtenir d'eux des services nécessaires sans susciter pour autant des réponses affectives. En ce cas, le besoin psychique de réponse demeure insatisfait et le sujet souffre de sentiments de délaissement et de séparation qui sont presque aussi aigus que si personne

n'était réellement présent : en fait, cette expérience tend à produire une frustration plus forte que la solitude véritable, et nous savons tous ce que signifie être seul dans une foule. C'est ce besoin de réponse, et spécialement de réponse favorable, qui détermine essentiellement l'homme à se comporter de façon socialement acceptable. On se conforme aux coutumes de sa société autant par désir d'approbation que par crainte du châtement.

Ce besoin de réponse affective est si universel et si fort que beaucoup de sociologues l'ont considéré comme instinctif au sens inné. Qu'il soit effectivement inné ou qu'il soit un produit du conditionnement, c'est un problème qui ne pourra jamais être résolu. Pendant son enfance, l'individu est si complètement dépendant d'autrui qu'il ne saurait vivre sans susciter de réponse de sa part. Il se peut qu'alors ces réponses finissent pas être associées à la satisfaction des besoins, même les plus élémentaires, et que le désir de ces réponses persiste même une fois mises au point des techniques capables de satisfaire les besoins sans l'aide de personne. D'autre part, il est de toute évidence que même les jeunes enfants exigent pour bien se porter une certaine quantité de réponses affectives. Leur absence semble la seule explication de la forte mortalité infantile que l'on constate dans les maisons pourtant les mieux dirigées et les plus hygiéniques, et qui dépasse de loin celle que l'on observe dans les conditions même insalubres de la vie familiale. Comme un éminent psychanalyste l'a succinctement formulé dans ses cours, « un bébé sans amour est un bébé qui meurt »¹. Puisque tous les individus passent par les expériences de l'enfance, la question de savoir si ce besoin est inné ou acquis est purement académique. En tout cas, la présence de ce besoin est universelle.

c) LE BESOIN DE SÉCURITÉ.

Un deuxième besoin psychique, également universel, est celui de sécurité à long terme. Grâce à l'aptitude qu'a l'homme de percevoir le temps comme un continuum qui s'étend par-delà passé et présent jusque dans le futur, les satisfactions présentes ne sont pas suffisantes aussi longtemps que celles du futur demeurent incertaines. Nous éprouvons constamment le besoin d'être rassurés même quand ce même sentiment du temps qui fonde notre inquiétude de l'avenir nous fait aussi bien différer la satisfaction de nos besoins présents et nous résigner aux ennuis actuels dans l'attente de la récompense future. Ce besoin de sécurité, ce besoin d'être rassuré se reflète dans d'innombrables formes de comportements façonnés culturellement (culturally patterned). Il conduit l'artisan primitif à mêler la magie à sa technique et les hommes de tout niveau culturel à imaginer un ciel où le juste comportement ici-bas sera justement récompensé. À la lumière de notre connaissance présente des processus psychologiques, qui est très limitée, il semble vain de spéculer sur les origines de ce besoin.

¹ Dr S. FERENCZI, rapporté par le Dr Abraham KARDINER.

C'est assez de reconnaître son importance comme motivation des comportements braqués sur le futur.

d) LE BESOIN DE NOUVEAUTÉ.

Le troisième et dernier besoin psychique qui mérite à présent d'être cité est celui de la nouveauté de l'expérience. Celui-ci est probablement moins contraignant que les besoins dont nous venons de parler ; du moins semble-t-il rarement intervenir avant que la plupart des autres besoins aient été satisfaits. Il trouve son expression dans le phénomène familier de l'ennui et conduit à toutes sortes de conduites « pour voir » (*experimental behavior*). Tout comme dans le cas du besoin de réponse, on peut l'expliquer par référence au conditionnement infantin. Pendant la première enfance, l'individu fait constamment de nouvelles expériences, et comme nombre d'entre elles sont agréables, les qualités de nouveauté et d'agrément peuvent fort bien finir par être liées par anticipation. D'un autre côté, les racines de ce besoin peuvent se situer à un niveau plus profond. Les enfants même très petits montrent des tendances à l'expérimentation, et PAVLOV a observé ce qu'il appelle le « réflexe explorateur de l'animal ».

e) RÔLE DES BESOINS DANS LE COMPORTEMENT.

Le rôle joué dans le comportement humain par les besoins physiques et psychologiques est très exactement celui de causes premières. Sans leur aiguillon, l'individu demeurerait en repos. C'est pour soulager des tensions qu'il agit, et la remarque s'applique aussi bien aux actions explicites (*overt*) qu'aux actions implicites (*covert*), comme apprendre ou penser. Pourtant on ne peut jamais expliquer les formes prises par le comportement en se rapportant aux seuls besoins tendanciels. De tels besoins sont des forces dont l'expression est mise en forme par une multitude de facteurs. Le comportement qui suffit à satisfaire un besoin ou une combinaison de besoins doit être organisé par référence constante au milieu (*milieu*) où l'individu doit agir. Ce milieu comprend des facteurs à la fois d'environnement et d'expérience. Ainsi le comportement qui vise à satisfaire le besoin de nourriture est tout à fait différent dans une ville moderne ou dans la brousse. En outre, les techniques que l'individu emploiera dans chaque cas varieront avec son expérience passée. Dans la brousse, un homme qui est habitué à chasser cherchera sa nourriture d'une façon tout à fait différente de celui qui ne l'est pas.

Si les formes prises par le comportement humain ne peuvent pas être expliquées par les besoins de l'individu, elles ne peuvent l'être davantage par ses aptitudes à agir. Ces aptitudes délimitent sans doute en dernier ressort les formes que le comportement

peut prendre, mais elles leur laissent une marge extrêmement vaste, et le choix de l'une de ces formes est immédiatement déterminé par son expérience, et celle-ci dérive en retour de ses contacts avec son environnement. Il s'ensuit qu'une compréhension de cet environnement est indispensable pour la compréhension des personnalités individuelles comme de la personnalité en général.

2. L'environnement social.

[Retour à la table des matières](#)

Deux individus, voire deux jumeaux identiques, élevés dans la même famille, n'ont jamais un environnement identique, et pourtant tous les environnements humains ont certains traits communs. Nous sommes tentés de concevoir l'environnement par analogie avec des phénomènes naturels tels que la température, le terrain ou la nourriture disponible, facteurs qui varient inévitablement avec le temps et le lieu. Bien que ces conditions se reflètent dans l'expérience de l'individu, et à travers celle-ci dans sa personnalité, elles semblent être d'une importance relativement mineure dans la formation de la personnalité. Entre l'environnement naturel et l'individu, s'interpose toujours un environnement humain qui est infiniment plus significatif. Cet environnement humain consiste en un groupe organisé d'individus, c'est-à-dire en une société, et en une façon particulière de vivre qui est caractéristique de ce groupe, c'est-à-dire en une culture. C'est l'interaction de l'individu avec la société et la culture qui détermine la formation de la plupart de ses modèles (*pattern*) de conduite, et même de ses réponses affectives les plus profondes.

a) SOCIÉTÉS HUMAINES ET SOCIÉTÉS ANIMALES.

N'en déplaise aux individualistes, il est fort peu d'individus qui puissent être considérés autrement que comme des incidents dans la vie de leur société. Il y a bien longtemps que notre espèce a atteint le stade où le groupe organisé, et non plus l'individu isolé, est devenu l'unité fonctionnelle dans la lutte pour la vie. La vie sociale est aussi caractéristique de l'*homo sapiens* que sa denture composée ou son pouce opposable. Cependant, étant donné les antécédents et la nature de l'homme, ce qui surprend le plus dans les sociétés humaines, c'est tout simplement le fait qu'elles se soient constituées. Notre espèce n'est en aucune façon la première à faire l'expérience de la vie en groupes organisés, mais le fossé qui sépare notre société de celles que constituent les animaux proches de l'homme est considérable. Pour trouver quelque parallèle valable avec la situation de l'homme, il faut aller chercher un autre phylum, les insectes. Ceux-ci ont érigé des sociétés à peine moins compliquées que les nôtres, mais ils les ont érigées par des méthodes impraticables pour nous. Chez les insectes,

les instincts ont été élaborés aux dépens de leur capacité d'apprendre, et surtout aux dépens de leur don d'invention. Leur évolution s'est orientée tout entière vers la production d'automates vivants, minutieux et parfaitement ajustés à des environnements définis : ce sont des êtres où un maximum d'efficacité se combine avec un minimum d'individualité. Les insectes apprennent avec difficulté et oublient facilement, et dans la plupart des cas ils peuvent achever leur courte vie sans avoir à apprendre et encore moins à résoudre des problèmes nouveaux. La perfection avec laquelle de tels automates accomplissent leur fonction en tant que membres d'une organisation sociale inextricable, ne dépasse que d'un pouce la perfection avec laquelle ils remplissent leur fonction dans un environnement naturel, limité et stable, et celle-là n'implique du reste aucun principe original par rapport à celle-ci. Chaque fourmi ou chaque abeille est adaptée à la place qu'elle occupe dans la communauté par une combinaison de spécialisations structurales et d'instincts. Elle est organisée à la fois physiquement et psychologiquement pour être ouvrière ou soldat, et elle ne peut remplir aucune autre fonction. Elle a un minimum de besoins individuels, mais aucun qui puisse la faire entrer en conflit avec d'autres membres de la communauté. A moins qu'elle ne soit désignée pour un rôle reproductif, elle (ou il) a même été dépouillée des impulsions sexuelles qui sont une source si fréquente de conflit chez la plupart des vertèbres. En bref, les insectes qui vivent en société sont moins des individus que des unités standardisées et interchangeableables. Du moment où ils sont éclos, ils sont si précisément adaptés à leur fonction sociale prédestinée qu'ils sont incapables de s'en dégager. La lutte des classes ne pouvait pas se développer dans une fourmilière. De telles unités offrent de parfaits matériaux de construction pour une structure sociale homogène, profondément intégrée et parfaitement statique. La fourmi est née avec toutes les propriétés que le dictateur le plus exigeant pourrait rêver chez ses sujets.

Contrastant avec les insectes sociaux, l'homme est le produit final d'un processus évolutif dirigé tout entier vers une individualisation croissante. Les mammifères se sont spécialisés dans l'aptitude à apprendre et, aux étapes supérieures de leur développement, à penser. A l'époque où nos ancêtres atteignaient le niveau humain, ils avaient perdu la plupart de leurs réponses automatiques, et celles qui survécurent étaient de l'espèce la plus simple. L'homme n'a pas d'instinct, du moins au sens où nous employons ce terme quand nous parlons du comportement des insectes. Pratiquement l'homme doit apprendre ou inventer tout ce qu'il fait. C'est ainsi que tout individu, non seulement peut, mais doit constituer ses propres modèles de comportement. En outre, bien que le processus de formation des habitudes fixe partiellement ces modèles, ils ne deviennent jamais stables et inaltérables comme les instincts. A la capacité humaine d'apprendre et de contracter des habitudes, se trouve liée une non moins grande capacité d'oublier, de reconnaître des situations nouvelles comme telles, d'inventer des comportements nouveaux pour aborder ces situations. Les possibilités de variation individuelle dans le comportement sont ainsi presque illimitées. Lorsque plusieurs personnes réagissent de la même façon à une situation particulière, il faut en chercher la cause dans l'expérience qu'elles ont en commun. Évidemment, ce fonds d'expérience commune sera beaucoup plus grand pour les membres d'une même société que pour ceux de sociétés différentes. Il est cependant certaines expé-

riences communes à tout le genre humain : par exemple, tout adulte a été un jeune enfant dont la vie dépendait du soin que lui accordait autrui. Ce sont ces expériences communes, les besoins communs et les aptitudes communes de l'humanité qui déterminent les uniformités de comportement que nous observons dans l'ensemble de l'humanité.

D'une manière intrinsèque, les membres de notre espèce semblent avoir une plus grande puissance de différenciation et d'individualisation que les membres de toute autre espèce. Toute la dynamique de notre évolution s'est développée à l'écart de la production de ces unités standardisées qui sont une matière idéale pour la construction de structures sociales complexes. Mais la façon dont nous sommes devenus des êtres sociaux reste une énigme. Les animaux proches de l'homme, qui partagent nos qualités psychologiques avec des différences de degré plutôt que de nature, sont généralement grégaires et même les sociétés anthropoïdes manquent pour l'essentiel de cette spécialisation et de cette différenciation dans les fonctions sociales qui sont si caractéristiques de la nôtre. Le fossé qui sépare ces sociétés des sociétés humaines les plus simples est si large que le développement de nos propres modèles de vie sociale doit être considéré comme un « tour de force » dans l'évolution. Nous sommes des singes anthropoïdes qui essaient de vivre comme des termites bien que nous soyons à peu près dépourvus de leur équipement. On peut se demander si nous ne réussirions pas mieux avec des instincts.

b) CARACTÈRES FONDAMENTAUX DES SOCIÉTÉS HUMAINES.

Universalité. - Quelle qu'ait été la genèse des sociétés humaines, toutes ont certains traits en commun. Le premier et peut-être le plus important de ceux-ci, c'est que la société a supplanté l'individu comme unité significative dans la lutte pour la vie. Sauf quelque malheureux accident, comme celui de Robinson Crusoe, tous les êtres humains vivent comme membres de groupes organisés et tous ont leur destin inextricablement lié à celui du groupe auquel ils appartiennent. Ils ne peuvent survivre aux risques de l'enfance ou satisfaire leurs besoins d'adultes sans l'aide et la coopération des autres individus. La vie humaine est passée depuis longtemps du stade du travailleur individuel à celui d'une assemblée où chacun apporte sa modeste contribution personnelle au produit final.

Durée. - Un second caractère des sociétés est qu'elles persistent normalement bien au-delà de la courte vie de chaque individu. Chacun d'entre nous est introduit par l'accident de sa naissance dans une organisation qui est déjà une entreprise en marche. Bien que de nouvelles sociétés puissent venir au monde sous certaines conditions, la plupart des gens sont nés, vivent et meurent comme membres de vieilles sociétés. Leur problème, en tant qu'individus, n'est pas de concourir à l'organisation d'une nouvelle société, mais de s'adapter au genre de vie qui s'est depuis longtemps cristallisé dans le groupe. On peut penser qu'il n'est guère nécessaire de faire ces

remarques, mais c'est qu'on trouve dans bien des écrits une confusion entre la genèse des formes sociales et la genèse du comportement social de l'individu. La façon dont s'est développée une institution telle que la famille pose un tout autre problème que la manière dont un individu en devient un élément fonctionnel pleinement intégré

Autonomie fonctionnelle. - En troisième lieu, les sociétés sont des unités fonctionnelles et opératoires. Elles ont beau être constituées d'individus, elles travaillent comme des ensembles. Les intérêts de chacun des membres qui les composent sont subordonnés à ceux du groupe tout entier. Les sociétés n'hésitent même pas à évincer l'un des leurs si l'éviction est profitable à la totalité sociale. Les hommes vont à la guerre et se font tuer à la guerre afin que la société soit protégée ou enrichie, et le criminel est supprimé ou mis à l'écart parce qu'il constitue un facteur de trouble. Moins évident, mais plus continu est le sacrifice quotidien des inclinations et des désirs que la vie sociale exige de ceux qui y participent. Sans doute ces sacrifices sont-ils récompensés de bien des manières, par-dessus tout, peut-être, par la réponse favorable qu'ils suscitent chez autrui. Néanmoins, appartenir à une société, c'est sacrifier une partie de sa liberté individuelle, quelque légères que soient les contraintes que la société impose consciemment. Les sociétés dites libres ne sont pas réellement libres. Ce sont seulement des sociétés qui encouragent leurs membres à exprimer leur individualité selon un petit nombre de lignes de force, mineures par leur importance et socialement acceptables. En même temps elles déterminent leurs membres à observer d'innombrables règles et réglementations, et leur action est si subtile et si totale que leurs membres en sont à peu près inconscients. Quand une société a convenablement formé un individu, il n'est pas plus conscient de la plupart des restrictions qu'elle lui a imposées qu'il ne l'est des contraintes que son vêtement habituel impose à ses mouvements.

Différenciation interne. - Quatrièmement, dans toutes les sociétés, les activités nécessaires à la vie de l'ensemble sont divisées et réparties entre les différents membres. Il n'y a pas de société si simple qu'elle ne fasse au moins la distinction entre le travail des hommes et le travail des femmes ; en même temps la plupart des sociétés réservent à certaines personnes le rôle d'intermédiaires entre l'homme et le surnaturel, et le rôle de dirigeants dans l'organisation et l'orientation des activités collectives. Une telle division des tâches représente le minimum absolu, et dans la plupart des sociétés on la trouve portée bien au-delà, par la spécialisation professionnelle et la désignation de fonctionnaires sociaux. Cette division explicite (*formal*) des activités sert à donner à la société sa structure, son organisation et sa cohésion. De simple masse amorphe qu'il était, elle transforme l'ensemble des individus en organisme. A mesure que la différenciation des fonctions progresse, les individus qui les remplissent deviennent de plus en plus dépendants par rapport à l'ensemble : le marchand ne saurait exister sans les consommateurs, ni le prêtre sans ses ouailles.

C'est la présence d'un tel système d'organisation qui permet à la société de persister à travers le temps. Les simples processus biologiques de reproduction suffisent à perpétuer le groupe, mais non la société. Les sociétés sont comme ces structures historiques, ou si l'on veut, comme notre frégate *Constitution*, que l'on remplace

morceau par morceau en conservant le modèle (*pattern*) original dans son intégrité. La comparaison n'est peut-être pas pleinement satisfaisante, en ce que la structure des sociétés change aussi au cours du temps, répondant ainsi aux besoins imposés par le changement des conditions. Cependant, ces changements sont pour la plupart graduels, et les modèles culturels persistent à travers eux. Les sociétés se perpétuent en qualité d'entités distinctes grâce à la formation que les individus nés dans le groupe y reçoivent pour occuper des places particulières au sein de la structure sociale. Pour que les sociétés survivent, il ne leur faut pas seulement des membres, mais des spécialistes, c'est-à-dire des personnes capables d'accomplir certaines tâches à la perfection, tout en laissant à d'autres les autres tâches. Du point de vue individuel, le processus de socialisation est ainsi un processus par lequel l'individu fait l'apprentissage (*learning*) de ce qu'il doit faire pour les autres et de ce qu'il peut légitimement attendre d'eux.

3. La culture.

[Retour à la table des matières](#)

Les expériences de laboratoire aussi bien que le sens commun nous apprennent qu'un apprentissage réussi repose essentiellement sur des récompenses ou des punitions systématiques. Le comportement qui apporte toujours un résultat désiré est appris beaucoup plus vite et plus volontiers que celui qui n'y parvient que de temps à autre. La préparation efficace de l'individu à une fonction sociale particulière dépend du caractère standardisé des comportements des membres de sa société. Si un garçon peut apprendre à agir comme un homme et à devenir un homme accompli le moment venu, c'est parce que tout le monde dans sa société s'accorde sur la façon dont les hommes doivent se comporter, parce que tout le monde le récompense ou le punit selon qu'il adhère étroitement à ce standard ou s'en écarte beaucoup. De tels standards de comportement, l'anthropologue les nomme *modèles culturels* (*culture patterns*). Sans eux aucune société ne pourrait fonctionner ni survivre.

Le concept de culture est si important qu'il nous faudra le traiter dans un chapitre spécial. Il suffit, pour l'instant, de définir une culture comme le mode de vie d'une société. Ce mode de vie comprend d'innombrables détails relatifs au comportement, mais qui présentent tous certains facteurs communs. Ils représentent tous la réponse normale et attendue de n'importe quel membre de la société à une situation donnée. Ainsi, en dépit du nombre infini des variations mineures que l'on peut constater dans les réponses de différents individus, ou même dans celles d'un même individu à des moments différents, on observera que la plupart des personnes d'une société répondent à peu près de la même façon à une situation donnée. Dans notre société, par exemple, presque tout le monde mange trois fois par jour et prend l'un de ces repas aux alentours de midi ; et les individus qui ne suivent pas cette coutume sont consi-

dérés comme bizarres. Une telle unanimité dans le comportement et dans l'opinion constitue un modèle culturel. La culture en tant qu'ensemble est un agrégat plus ou moins organisé de ces modèles.

RÔLES DE LA CULTURE.

La culture en tant qu'ensemble fournit aux membres de toute société un guide indispensable pour toutes les circonstances de la vie. Il leur serait impossible, aussi bien qu'à la société elle-même, de remplir efficacement leur fonction sans cette culture. Le fait que la plupart des membres d'une société ont l'habitude de réagir à une situation donnée d'une façon donnée, permet à quiconque de prévoir leur comportement, sinon avec une certitude absolue, du moins avec une forte probabilité. Cette prévisibilité est une condition préalable à toute vie sociale organisée. Si l'individu est sur le point de faire quelque chose pour autrui, il doit être assuré qu'il sera payé de retour. La présence de modèles culturels avec leur arrière-plan d'approbation sociale, et la possibilité qui en résulte d'exercer une pression sociale sur ceux qui n'y adhèrent pas, lui fournit cette assurance. En outre, à la suite d'une longue expérience et, dans une large mesure, par l'emploi de la méthode des essais et erreurs, les modèles culturels d'une société ont généralement fini par s'ajuster étroitement les uns aux autres. L'individu peut obtenir de bons résultats s'il y adhère, de médiocres et même de négatifs s'il ne le fait pas. Le vieux proverbe : « À Rome, fais comme les Romains » est fondé sur une observation pertinente : à Rome ou ailleurs, tout est organisé en fonction des modèles culturels locaux, et il n'y a guère place pour ce qui s'en distingue. Qu'on imagine les difficultés d'un Anglais en quête de son thé dans une petite ville du Middle West !

Si la présence des modèles culturels est nécessaire au fonctionnement de toute société, elle l'est également à sa survie. La structure d'une société, c'est-à-dire son système d'organisation, est elle-même une affaire de culture. Sans doute, peut-on, pour la décrire, recourir à des analogies spatiales et dresser le plan du système en termes de positions (*positions*), mais ces positions ne peuvent se définir de façon adéquate qu'en fonction des comportements que l'on attend de ceux qui s'y trouvent. Certaines caractéristiques d'âge, de sexe ou de parenté biologique peuvent être des conditions préalables déterminant l'individu à occuper des positions particulières, mais l'assignation même de ces positions est affaire de culture. Ainsi, l'existence d'une parenté biologique entre le père et le fils ne peut pas éclairer la position précise que chacun d'eux occupe dans notre système social. Il est nécessaire de décrire de quelle manière culturellement modelée (*culturally patterned*) les personnes qui occupent ces positions se comportent l'une envers l'autre. Si l'on prend des positions comme celles d'employeur et d'employé, il semble impossible de les définir autrement que par ce que l'on attend que chacun fasse envers l'autre (ou peut-être que chacun fasse à l'autre). Une position dans un système social, en tant qu'elle est distincte du ou des individus qui peuvent l'occuper à un moment précis, est en réalité une configuration de modèles culturels. Pareillement, le système social pris dans son ensemble est une configuration encore plus vaste de modèles culturels. Cette configuration

fournit à l'individu des techniques de vie en groupe et d'interaction sociale, à peu près de la même façon que d'autres configurations de modèles, également inhérentes à la culture totale, lui fournissent des techniques de mise en exploitation de l'environnement naturel ou de protection contre les dangers surnaturels. Les sociétés se perpétuent en apprenant aux individus de chaque génération les modèles culturels propres aux positions qu'ils sont censés devoir occuper. Les nouvelles recrues apprennent ainsi la façon dont se comporte le mari, ou le chef, ou l'artisan, et en agissant selon ces modèles elles perpétuent ces positions, et avec elles le système social tout entier. Sans la culture il ne pourrait y avoir ni systèmes sociaux de type humain, ni la possibilité d'y ajuster de nouveaux membres

4. Individu et société.

[Retour à la table des matières](#)

Je m'aperçois que dans cette discussion sur société et culture, l'accent a surtout été mis sur le rôle passif de l'individu et sur la manière dont l'individu est formé par les facteurs culturels et sociaux. Il est maintenant temps de montrer l'envers du tableau. Aussi soignée qu'ait été la préparation de l'individu, aussi réussi son conditionnement, il demeure un organisme distinct avec ses propres besoins et avec ses capacités de penser, de sentir et d'agir en toute indépendance. Il conserve même son individualité à un degré considérable. Son intégration à la société et à la culture ne va pas plus loin que les réponses apprises, et même si chez l'adulte celles-ci englobent la plus grande part de ce que nous appelons la personnalité, il y a encore une grande partie de l'individu qui y échappe. Même dans les sociétés et les cultures les plus étroitement intégrées, il n'y a jamais deux individus rigoureusement semblables.

En réalité, le rôle de l'individu envers la société est double. Dans les circonstances ordinaires, plus son conditionnement et son intégration à la culture sociale qui en découle sont parfaits, plus sa contribution au bon fonctionnement de l'ensemble est efficace, et plus sa récompense est assurée. Mais les sociétés doivent exister et fonctionner dans un monde qui change perpétuellement. L'incomparable facilite avec laquelle notre espèce s'ajuste aux conditions changeantes et élabore des réponses toujours plus efficaces pour satisfaire aux conditions constantes, cette facilité repose sur le résidu d'individualité qui survit en chacun de nous après que la société et la culture ont fait tout ce qu'elles peuvent faire. En tant que simple unité dans l'organisme social, l'individu perpétue le *statu quo*. Mais en tant qu'individu il contribue à modifier le *statu quo* lorsque le besoin s'en fait sentir. Puisqu'un environnement n'est jamais complètement statique, aucune société ne peut survivre sans un inventeur occasionnel qui soit apte à trouver des solutions aux nouveaux problèmes. Même si, fréquemment, il invente pour répondre aux pressions qu'il ressent comme les autres membres de la société, ce sont surtout ses propres besoins qui le talonnent et le poussent à inventer. Le premier homme qui s'enveloppa dans une peau de bête ou qui entretint

un feu ne le fit pas parce qu'il était conscient que sa société avait besoin de ces innovations, mais parce qu'il avait froid. Pour passer à un niveau plus élevé de complexité culturelle : aussi néfaste que soit une institution immuable pour une société dont les conditions sont en train de changer, ce qui peut conduire à modifier ou à abandonner cette institution, ne provient jamais d'un individu qui n'en souffrirait pas. Les innovations sociales sont faites par ceux qui souffrent des conditions existantes, et non par ceux qui en bénéficient.

Si l'on comprend le double rôle des individus en tant qu'individus et en tant qu'unités sociales, on aura la clé de quantité de problèmes qui gênent les sciences humaines. Pour fonctionner efficacement comme unité sociale, l'individu doit faire siennes certaines formes stéréotypées de comportement, c'est-à-dire certains modèles culturels. La majeure partie de ces modèles vise plus à entretenir la société qu'à satisfaire les besoins individuels. Les sociétés sont des espèces d'organismes, au point qu'il est devenu courant de parler de leurs besoins propres comme s'ils étaient distincts de ceux des individus. Or cet usage entraîne des conséquences déplorables, parce que les caractères d'une société sont tout à fait différents de ceux d'un organisme vivant. Il serait plus correct d'exprimer les nécessités impliquées dans la situation d'une société en disant que celle-ci est incapable de durer quelque temps ni même de fonctionner correctement un seul instant, si la culture qui lui est associée ne remplit certaines conditions : elle doit comporter des techniques capables d'inculquer aux nouveaux individus le système social de valeurs et de les préparer à occuper des places données au sein de cette structure ; elle doit également comprendre des techniques capables de récompenser le comportement socialement désirable et de décourager le comportement socialement indésirable ; enfin, les modèles de conduite doivent être ajustés les uns aux autres afin d'éviter tout conflit et d'empêcher que les résultats d'un modèle ne viennent annuler ceux d'un autre. Toutes les sociétés ont constitué des cultures qui remplissent ces conditions, voilà qui est certain, même si l'on connaît mal encore le processus de cette constitution.

Les modèles culturels dont dépend la survie de toute société doivent être constitués comme modèles de réponse habituelle chez ses membres. Cette constitution est rendue possible grâce à l'extraordinaire aptitude de l'homme à assimiler ce dont on l'instruit. L'instruction qu'il reçoit est intentionnelle en ce qu'elle implique plus qu'un simple apprentissage par expérience fortuite et inorganisée. Tous les êtres humains reçoivent de leurs aînés une instruction mûrement réfléchie. C'est de cette façon que les modèles complexes de comportement sont transmis d'une génération à l'autre. Ce qui incite l'individu à faire siens ces modèles, c'est qu'ils satisfont ses besoins personnels, et plus précisément le besoin qu'autrui lui réponde favorablement. Cependant, du point de vue de sa société, ces satisfactions-là sont importantes surtout comme appâts. L'individu apprend ces modèles comme des ensembles, et ces ensembles sous-tendent les nécessités de la vie sociale tout autant que ses propres besoins. Il mord à l'appât de la satisfaction immédiate et personnelle, il est pris à l'hameçon de la socialisation. Il apprend à manger pour répondre à ses pulsions alimentaires, mais ses aînés lui enseignent à « manger comme un monsieur ». Ainsi plus tard, sa faim suscitera une réponse qui non seulement le satisfera, mais le satisfera d'une façon

agréée par sa société et compatible avec les autres modèles culturels. Par l'instruction et par l'imitation, l'individu contracte des habitudes qui le déterminent à jouer son rôle social, d'une façon non seulement efficace, mais encore largement inconsciente. C'est la capacité d'intégrer en une seule et même configuration des éléments de comportement dont certains servent à contenter des besoins personnels, d'autres à satisfaire des nécessités sociales, c'est la capacité d'apprendre et de transmettre ces configurations en tant que totalités, qui rendent possibles les sociétés humaines. En assimilant de telles configurations, en les constituant comme ses habitudes, l'individu se rend apte à occuper une position donnée dans la société et à remplir le rôle qui est associé à cette position.

Que la plupart des comportements humains soient enseignés sous forme de configurations organisées, au lieu d'être simplement élaborés par les individus à partir de leur expérience, voilà qui est extrêmement important pour l'étude de la personnalité. Cela signifie en effet que la façon dont une personne répond à une situation donnée fournit souvent une indication plus sur l'instruction qu'elle a reçue que sur sa personnalité. En général, tous les individus qui occupent une position donnée dans la structure d'une société particulière répondront à un grand nombre de situations d'une façon à peu près identique. Qu'un individu de ce groupe réponde ainsi ne prouve rien quant à sa personnalité, sinon qu'il est normalement doué pour apprendre. Ses prédispositions personnelles seront révélées non pas par ses réponses conformes aux modèles culturels, mais au contraire par celles qui y font exception. Ce n'est pas le thème dominant, ce sont les harmoniques qui dans son comportement signifient son individualité. De là la grande importance des études culturelles pour la psychologie de la personnalité ; tant que le psychologue ne saura pas ce que sont les normes de comportement imposées par une société donnée et qu'il ne pourra pas leur faire leur part dans ce qui révèle la personnalité, il sera incapable de pénétrer derrière l'écran de conformité sociale et d'uniformité culturelle pour atteindre l'individu authentique.

CHAPITRE II

LE CONCEPT DE CULTURE

[Retour à la table des matières](#)

Depuis la plus haute antiquité on sait que des sociétés différentes ont des modes de vie différents. Le premier homme qui s'est aventuré jusque dans un camp étranger et qui y a découvert qu'il ne pouvait pas se faire comprendre ni comprendre rien de ce qu'il voyait, devait déjà en retirer la conviction qu'il y a des différences culturelles. Aussi bien, s'il a été assez heureux pour rejoindre vivant son propre camp, ses observations ont-elles du fournir matière à maint récit au coin du feu. Nous sommes en général intéressés par ce qu'il y a de singulier dans le comportement des autres, et nous aimons en entendre parler. La substance d'un bon récit de voyage ne réside pas tant dans la description de lieux étrangers que dans celle de gens étranges. L'espèce humaine se raconte sans cesse des histoires de coutumes étrangères, et on les écoute toujours avec le même mélange de conformisme satisfait et d'envie inavouée qui rendent si exquis le raconter le plus banal. HÉRODOTE, qui est la langue la mieux pendue de tous les temps, consacre une grande partie de son Histoire à ce que nous appellerions aujourd'hui des descriptions de culture. Il va même jusqu'à signaler quelques-unes des différences les plus notables entre coutumes grecques et coutumes égyptiennes, s'étonnant sincèrement que ces « barbares » se retirent chez eux pour accomplir leurs fonctions naturelles plutôt que d'aller, comme les Grecs « civilisés », dans la rue.

Des bribes d'information comme celles-la ont été recueillies par toutes sortes d'écrivains anciens et modernes ; ils ont laborieusement accumulé une masse de données que les sociologues et les anthropologues modernes trouvent encore fort utiles. Cependant, jusqu'à ces tout derniers temps, on avait collectionné ce genre de faits dans un esprit à peu près comparable à celui de l'amateur qui fait collection d'objets

indiens. Les coutumes des groupes non-européens étaient traitées comme des curiosités propres à étonner les novices, et plus elles étaient rares et bizarres, plus l'orgueil de les avoir découvertes était grand. Les écrivains de cette période prenaient toujours pour argent comptant les coutumes de leur propre société, et il y a seulement cinquante ans, la description d'un modèle culturel européen contemporain, sauf celui de quelque communauté paysanne isolée, eût paru aussi déplacée qu'un couteau de cuisine au milieu d'une vitrine pleine de pointes de flèche. Ces périodes de chasse au pittoresque se retrouvent au début de la plupart des sciences, elles semblent constituer une étape nécessaire dans leur développement. De la tendance, courante chez les hommes, à accumuler des nouveautés, elles permettent de passer à un projet plus positif, qui est de rassembler et de préserver des matériaux susceptibles d'être étudiés et organisés ensuite par les chercheurs. Lorsqu'il examine ces premières études ethnographiques, le chercheur actuel s'irrite souvent des omissions gentiment inconscientes faites par leurs auteurs ; qu'il se console donc avec le vieil adage : « Faute de grive, on se contente de merle ».

Si la collection de curiosités s'est transformée en une enquête scientifique sur le comportement, c'est que les perspectives des chercheurs ont subi certaines modifications. Tout d'abord, et c'est peut-être le plus important, ils prirent conscience que pour comprendre la vie humaine en général, les similitudes entre les coutumes des différentes sociétés sont plus importantes que leurs différences. Ainsi, il est à la longue, extrêmement significatif que toutes les sociétés aient une forme d'organisation familiale, il l'est moins que les femmes tibétaines des classes inférieures aient plusieurs maris. Le premier fait nous donne une idée des besoins et des possibilités latentes dans l'humanité en général, tandis que le second constitue un problème mineur et spécifique qu'on ne peut résoudre qu'en se référant aux conditions et à l'histoire locales. Et parviendrait-on à le résoudre que la réponse ne nous aiderait guère à prévoir comment d'autres sociétés se comporteront.

Ensuite, par un second changement de perspective, un peu plus tardif que le premier, les chercheurs comprirent que de nombreux problèmes ne pouvaient être résolus que par l'étude du mode de vie de sociétés particulières en tant que totalités. On peut sans doute acquérir certaines connaissances sur le comportement humain en comparant les formes qu'une institution particulière, le mariage par exemple, prend dans des sociétés différentes ; mais il en est beaucoup d'autres qu'on ne peut saisir qu'en examinant la façon dont le mariage s'effectue dans des sociétés définies et en étudiant sa relation avec les autres institutions. Ce mode d'approche est encore plus nécessaire si l'on cherche à comprendre le comportement des individus. Bien que ceux-ci puissent réagir à des situations particulières selon des modalités particulières, leur personnalité est mise en forme par le contact avec le mode de vie de leur société prise comme totalité. Avec le développement des recherches sur la personnalité, le concept de culture est ainsi devenu d'une importance primordiale pour le psychologue tout comme pour le sociologue ou l'anthropologue. Il peut devenir, dans l'équipement méthodologique du psychologue, l'un des instruments les plus utiles, mais ses implications et sa délimitation doivent être clairement comprises avant qu'on en fasse effectivement usage.

I. - DÉLIMITATION PRÉLIMINAIRE DU CONCEPT DE CULTURE

[Retour à la table des matières](#)

Le terme de culture, tel qu'on l'emploie dans les études scientifiques, ne comporte aucune des résonances laudatives qui s'attachent à son usage populaire. Il se rapporte au mode de vie global d'une société, et non pas seulement au mode de vie particulier que cette société considère comme supérieur ou plus désirable. Si, par exemple, on applique le mot à notre mode de vie, la culture n'a rien à voir avec le fait de jouer du piano ou de lire du Robert BROWNING. Pour les sciences humaines, de telles activités ne sont que des éléments de la culture considérée comme une totalité. Cette totalité comprend aussi bien d'humbles occupations comme faire la vaisselle ou conduire une automobile, lesquelles, dans l'optique culturaliste, ne déparent pas le moins du monde « la fine fleur de la vie ». Il s'ensuit qu'aux yeux des sciences humaines, il n'y a pas de société ni même d'individu « inculte » (uncultured). Toutes les sociétés ont une culture, aussi simple qu'elle puisse paraître, et tous les êtres humains sont « cultivés » (cultured), en ce sens qu'ils participent toujours à quelque culture.

Le travail du chercheur doit en fait commencer par l'examen *des* cultures, c'est-à-dire des modes de vie caractéristiques de sociétés particulières. Tel qu'il l'emploie, le terme de *culture* représente en effet une généralisation obtenue par observation et comparaison d'une multiplicité de *cultures*. Entre la culture et les cultures, il existe à peu près la même relation qu'entre le « singe-araignée » de la description du naturaliste et les innombrables singes-araignées qui tous ensemble constituent l'espèce. Quand l'anthropologue dit que *la* culture présente tel ou tel caractère, ce qu'il veut dire en fait, c'est que toutes *les* cultures ont ces caractères en commun. Ce sont les cultures, dont chacune est liée à une société particulière, qui constituent les entités fonctionnelles et organisées, et c'est sur la base d'une culture spécifique, et non pas de la culture en général, que l'on doit étudier l'individu.

Depuis nombre d'années, on emploie l'expression « une culture » pour désigner le mode de vie d'une société particulière, mais sa signification en ce qui concerne son contenu exact demeure encore bien vague par certains aspects. De même qu'un certain nombre de concepts utilisés dans les sciences humaines, Celui-ci a subi à l'usage un processus de délimitation graduelle. Ce processus correspond bien aux besoins de sciences nouvelles qui se développent rapidement, et c'est le seul qui soit vraiment praticables en l'absence d'une autorité suprême à qui l'on pourrait soumettre les divergences d'interprétation. Lorsqu'un terme nouveau apparaît, les chercheurs d'une

même science commencent par l'employer avec des significations à peu près identiques, qui n'excluent cependant pas de sérieuses variations individuelles dans les connotations exactes qu'ils lui attribuent. A la longue, les éléments de signification communs finissent par faire l'unanimité, et les aspects particuliers par être écartés. A la fin du processus on obtient un concept clairement délimité, désigné par un terme unique et dont la signification est limpide pour tous les chercheurs de la branche considérée. Cependant, même une fois obtenu un accord de ce genre, le terme employé peut admettre plusieurs définitions différentes. C'est en effet le propre de toute définition que de sélectionner certains aspects dans la totalité du concept que le terme exprime, et d'insister sur ceux-là aux dépens des autres. La façon dont l'accent est placé, et par conséquent la valeur que la définition possède par rapport à son objet, dépendent de la fin propre que vise celui qui définit. Il y a bien des définitions possibles d'« une *culture particulière* » (*a culture*), chacune d'elles est utile par rapport à un type particulier d'investigation. Par exemple, on peut fort correctement la définir comme : « l'hérédité sociale des membres d'une société particulière », mais une telle définition ne saurait guère servir l'étude de la formation de la personnalité.

II. - DÉFINITION DE LA CULTURE.

a) APPRENTISSAGE.

[Retour à la table des matières](#)

Compte tenu de l'usage et de la compréhension courants d'une part et d'autre part de ce qui intéresse spécialement les recherches sur la personnalité, je me risque à proposer la définition suivante : « Une culture est la configuration des comportements appris et de leurs résultats, dont les éléments composants sont partagés et transmis par les membres d'une société donnée. » Comme toutes les définitions, celle-ci exige quelque commentaire explicatif. Le terme de *configuration* (*configuration*) d'abord implique que les différents comportements et les résultats de comportement qui constituent une culture sont organisés en un ensemble modelé (*patterned*). Ce caractère de la culture implique un certain nombre de problèmes qu'il n'est pas utile de traiter ici. Par le terme de *comportement appris* (*learned behavior*) ensuite, les activités qui doivent être classées comme faisant partie d'une configuration culturelle donnée se trouvent limitées à celles dont la forme a été modifiée par un processus d'apprentissage. Cette restriction a été sanctionnée par un long usage. Ni le comportement instinctif ni les besoins ou les tensions fondamentales n'ont jamais été tenus pour parties de la culture malgré leur influence évidente sur elle. Mais l'élimination de ces phénomènes laisse encore au concept de culture une extension extrêmement vaste. Comme on l'a noté dans le chapitre précédent, l'homme paraît n'avoir que très peu de réflexes non conditionnés, mis à part ceux qui sont liés à des processus physiolo-

ogiques. Même si son comportement est motivé par ses besoins, les formes qu'il peut prendre sont conditionnées par l'expérience. Par exemple, l'acte de manger a beau être une réponse au besoin de nourriture, la manière dont on mange dépend de la façon dont on a appris à manger. Quant au terme de *comportement* (*behavior*) dans la formule en question, il doit être pris dans son sens le plus large, qui englobe toutes les activités de l'individu, qu'elles soient explicites (*overt*) ou implicites (*covert*), physiques ou psychologiques. Ainsi, dans l'esprit de cette définition, apprendre, penser, etc., doivent être tenus pour des formes de comportement au même titre que les mouvements musculaires coordonnés impliqués par les opérations techniques.

b) LA CULTURE CONSIDÉRÉE COMME UN RÉSULTAT.

L'expression *résultats de comportement* (*results of behavior*) se réfère à deux ordres de phénomènes complètement différents, l'un psychologique, l'autre matériel. Le premier comprend les résultats de comportement qui sont représentés chez l'individu par des états psychologiques (*psychological states*) : les attitudes, les systèmes de valeurs, la connaissance seront compris sous cette rubrique. Classer ces phénomènes comme des résultats de comportement peut paraître un tour de force, mais il est indiscutable que, chez l'individu, ils résultent de son interaction avec l'environnement et de l'apprentissage qui en découle. Mais en même temps ils ne peuvent pas être classés comme *comportements* appris, puisque les qualités dynamiques impliquées par ce terme leur font défaut. Au même titre que les réalités de l'environnement externe, ils exercent une influence directrice sur la constitution des modèles de comportement. Ainsi lorsqu'il affronte une situation nouvelle, l'individu réagit non seulement d'après la réalité objective de celle-ci, mais encore d'après les attitudes, les valeurs, les connaissances qu'il a acquises et qui résultent de son expérience passée. L'indigène qui rencontre un blanc pour la première fois peut l'adorer comme un dieu, le traiter comme un invité de marque ou l'attaquer à vue, sa ligne de conduite dépend entièrement de la nature des facteurs dont il est question.

Quant aux résultats matériels de comportement, leur insertion parmi les phénomènes que recouvre le concept de culture peut se heurter aux objections de certains sociologues, mais cette acception est sanctionnée par l'usage anthropologique, qui est aussi ancien que le terme même de *culture*. Les objets usuellement fabriqués et utilisés par les membres d'une société ont toujours été reconnus comme constituant dans leur ensemble sa « culture matérielle » et considérés comme partie intégrante de sa configuration culturelle. Le vrai problème, dans ce cas-là, est de savoir si les objets en eux-mêmes doivent être tenus pour parties de la culture, ou bien si le contenu de la configuration culturelle doit être réservé aux éléments psychologiques auxquels les objets correspondent. En d'autres termes, devons-nous incorporer à la culture la hache elle-même, ou seulement les idées que se font les membres d'une société quant à la forme qu'une hache doit revêtir et aux qualités qu'elle doit avoir ? L'inclusion des objets matériels dans le concept de culture complique sans doute le travail de certains chercheurs, mais pour ceux qui étudient la personnalité l'élimination de la culture

matérielle constituerait une perte plutôt qu'un gain. Le milieu dans lequel un individu se développe et agit, comprend toujours une grande variété d'objets fabriqués par les hommes, et l'effet de leur contact sur le développement de la personnalité peut être considérable. Ainsi cet aspect de l'environnement total peut agir soit pour stimuler, soit pour inhiber le développement de la dextérité manuelle ou même de traits plus fondamentaux de la personnalité, tels que les attitudes généralisées de timidité ou de confiance en soi. L'expérience première d'un enfant élevé au milieu d'un tas de bibelots ou dans une maison remplie d'un bric-à-brac fragile est complètement différente de celle d'un enfant élevé dans une demeure où il n'y a rien à abîmer, ni rien où s'abîmer. Ou bien encore la coutume, qui est la nôtre, de s'asseoir ou de se coucher sur des meubles surélevés, rend possibles quantité d'aventures enfantines, qui ne le sont évidemment pas dans une société où l'on a l'habitude de s'asseoir et de se coucher par terre.

c) *PARTICIPATION.*

La formule *partagés et transmis* cerne d'encore plus près le contenu des configurations culturelles. Ici *partages* (*shared*) doit être pris dans le sens où un modèle de comportement particulier, une attitude ou une connaissance sont communs à deux ou plusieurs membres de la société. Il n'implique aucune coopération dans les activités ou la propriété. Un détail de comportement propre à un seul individu ne doit sans doute pas être considéré comme faisant partie de la culture sociale. Mais ces particularités individuelles peuvent devenir en temps voulu partie intégrante de la culture. De fait, toutes les innovations culturelles proviennent soit d'une personne, soit d'un très petit groupe de personnes. Ainsi une technique nouvelle de tressage des paniers ne peut pas être classée comme élément de la culture tant qu'elle n'est connue que d'une seule personne, mais on la classera comme telle dès qu'elle sera partagée par plusieurs.

Pour cerner de plus près le contenu de la culture à la lumière de ce caractère de participation, il est utile de se rappeler que les cultures sont des continuums. Le caractère de participation, qui autorise l'inclusion d'un détail particulier dans la configuration culturelle, doit être déterminé par rapport au continuum socio-culturel et non pas par rapport à une culture telle qu'elle existe à un moment donné du temps. Ainsi le fait qu'il n'y ait qu'un seul médecin en exercice dans une communauté en 1943 ne signifie pas que son savoir-faire doive être considéré comme extérieur à la culture de la communauté. La communauté a sans doute eu d'autres médecins qui avaient le même savoir-faire, et elle en aura d'autres encore dans l'avenir. Il existe ainsi à travers le temps une participation (*sharing*) à certains types de savoir ou de comportement, quand même elle ferait défaut en un moment précis. Cette remarque soulève immédiatement la question de savoir si les éléments d'une connaissance ou d'un comportement individuel qui constitueront plus tard un statut culturel, doivent être qualifiés de culturels dès leur origine. Logiquement, il semble qu'ils devraient l'être, mais puisque leur position ne peut être établie que rétrospectivement, et puisqu'à l'origine ils ne

remplissaient pas la fonction d'éléments constitutifs d'une configuration culturelle active, le problème demeure dans une large mesure académique.

Il est nécessaire d'ajouter une dernière précision en ce qui concerne le terme *partagés*. Il ne faut pas entendre par ce terme que les éléments qu'on doit considérer comme parties intégrantes d'une configuration culturelle doivent nécessairement être partagés par tous les membres d'une société, que ce soit tout au long du temps ou à un instant précis. Il serait à vrai dire impossible de trouver un élément de culture auquel tous les membres d'une société aient participé depuis qu'elle existe. Les cultures croissent et changent, elles éliminent certains éléments et elles en acquièrent d'autres au cours de leur histoire. Le résultat de ce processus, c'est qu'on peut constater un renouvellement presque complet dans le contenu et de profondes modifications dans les modèles des lors que la société intéressée dure assez longtemps et connaît assez de vicissitudes. Il est ainsi bien des lieux dans le monde où - c'est une évidence anthropologique - la population actuelle descend directement de la population néolithique et où la continuité culturelle et sociale n'a jamais été interrompue ; et cependant la vie des modernes à fort peu de caractères communs avec celle de leurs ancêtres néolithiques. Et même si l'on prend une configuration socio-culturelle à un moment particulier, on ne trouvera pas d'éléments de la culture à qui les membres de la société participeraient tous. Certains de ces éléments seraient-ils communs à tous les adultes qu'ils ne sont sûrement pas partagés par les jeunes enfants, sans compter que les idées et les activités de quantité d'adultes ne sont partagées que par les membres de certains groupes à l'intérieur de la société, par exemple les hommes, ou les femmes, ou les artisans qualifiés. Ces spécialisations (*specialties*) doivent pourtant être considérées comme des parties de la configuration culturelle. Elles sont ajustées à d'autres éléments à l'intérieur de cette configuration, et elles contribuent au bon fonctionnement de la société dans son ensemble.

d) TRANSMISSION.

Le terme transmis (*transmitted*) demande enfin à être quelque peu discuté. La participation aux éléments de comportement, etc., dépend de leur transmission d'un individu à l'autre par le truchement de l'instruction ou de l'imitation. Ces processus opèrent à travers le temps, et la plupart des éléments constitutifs d'une configuration culturelle, transmis de génération en génération, persistent bien au-delà de la courte période de vie des membres de la société. Du point de vue de l'individu, la culture de la société dans laquelle il est élevé constitue donc son hérité sociale, distincte de son hérité biologique. Elle lui fournit une série d'adaptations à l'environnement où il doit vivre et remplir une fonction. Ces adaptations, qui depuis ont pris corps sous forme de modèles de comportement, ont été élaborées par les premiers membres de sa société comme résultats de leurs expériences et sont parvenues jusqu'à lui grâce à des processus d'apprentissage (*learning processes*). Elles lui épargnent des expériences qui seraient souvent pénibles s'il lui fallait s'adapter efficacement par ses propres

moyens. Le transfert de ce genre d'adaptations comportementales est à maints égards parallèle au transfert des adaptations anatomiques (structural) et physiologiques acquises par les ancêtres comme résultats de mutations et de sélections. Par exemple, dans une société noire de l'Afrique occidentale, les techniques culturelles d'approvisionnement dans la jungle, mises au point

Par les générations passées, sont transmises à l'individu par l'intermédiaire de l'apprentissage, tandis que l'immunité considérable à la malaria qui fut également acquise par les générations passées lui est transmise par l'hérédité. Les deux lui sont nécessaires pour survivre dans les conditions locales.

III. - CULTURE EXPLICITE ET CULTURE IMPLICITE.

[Retour à la table des matières](#)

On peut voir d'après la précédente discussion que le concept de culture comprend des phénomènes appartenant à trois catégories différentes au moins : des phénomènes matériels (material), ce sont les produits de l' « industrie » ; des phénomènes cinétiques (kinetic), c'est-à-dire le comportement explicite (overt behavior) (lequel implique nécessairement du mouvement) ; et des phénomènes psychologiques (psychological), qui sont le savoir, les attitudes et les valeurs partagés par les membres de la société. Dans la perspective qui est la nôtre, il est possible de ranger ensemble les phénomènes des deux premières catégories pour en faire l'aspect explicite (overt) de la culture, tandis que ceux de la troisième catégorie, c'est-à-dire les phénomènes psychologiques, en constituent l'aspect implicite (covert). Ces deux aspects sont également réels et également importants pour la compréhension du comportement humain, mais ils posent au chercheur des problèmes différents. L'aspect explicite de toute culture est concret et tangible. Il peut être observé et enregistré directement, et il n'y a pas de conclusion relative à cet aspect qui ne puisse être vérifiée au moyen d'instruments mécaniques tels que la caméra ou le phonographe. Toute erreur dans ce domaine est due exclusivement à un défaut d'observation et peut être corrigée aisément.

Mais enregistrer la culture implicite pose des problèmes d'une toute autre sorte. Car cet aspect de la culture est fait d'états psychologiques, dont la nature et même l'existence ne peuvent qu'être inférées du comportement explicite auquel ils donnent lieu. Pour définir les modèles implicites (covert patterns) au sein d'une culture, on rencontre à peu près le même problème que pour déterminer le contenu et l'organisation d'une personnalité individuelle : les deux recherches sont sujettes aux mêmes

erreurs. On a beau constater une amélioration continue des techniques objectives en psychologie, le jugement subjectif joue encore un grand rôle même dans le diagnostic des personnalités individuelles. Aussi bien, quand on essaie de diagnostiquer de cette manière les membres d'une société globale ou même ceux d'un groupe à l'intérieur de cette société, les possibilités d'erreur sont-elles terriblement accrues.

Il est rare que les anthropologues soient entraînés aux techniques du test psychologique qui sont plus élaborées et plus exactes que les leurs, et même lorsqu'ils le sont, il leur est le plus souvent bien difficile de les appliquer autrement qu'à l'échelle d'un petit échantillon social. Or un échantillonnage vraiment objectif est presque impossible à obtenir. Les individus avec qui le chercheur est conduit à entrer en contact ne sont pas de simples unités dans un tableau statistique, mais des personnes réelles dont les réactions en face de l'enquêteur sont aussi variées que celles de personnes de notre propre société. Et même comme elles sont en général fort incapables de comprendre le but de ces tests, elles leur opposent une résistance plus forte qu'on ne le voit dans notre société. Le résultat, c'est que les seuls sujets à tester qui soient disponibles sont : 1° ceux qui sympathisent avec l'observateur et se soumettent par amitié, et 2° ceux qui sont à un tel niveau économique que leur résistance peut être vaincue par les petites sommes d'argent dont on dispose généralement pour ce genre de travail. Il existe ainsi une sélection des sujets qui pour être inconsciente n'en est pas moins effective, et qui introduit une marge d'erreur lorsqu'on essaie d'étendre le résultat de ces tests à la société dans son ensemble.

Considère-t-on ces contacts continus et ces rapports étroits qui sont nécessaires pour juger sérieusement une personnalité, le facteur sélectif devient encore plus important. L'observateur qui vit dans une société indigène ne peut établir de rapports étroits et amicaux qu'avec un petit nombre d'individus. Ce que seront ces individus dépend des personnalités et des intérêts des deux parties. Les seuls indigènes qu'un enquêteur finira par connaître seront ceux qu'il trouve sympathiques et qui le trouvent sympathique. Or des conclusions fondées sur un échantillonnage comme celui-la sont bien loin d'être applicables au groupe dans son ensemble. Ainsi, au cours de ma propre expérience de divers groupes « primitifs », j'ai toujours rencontré un nombre considérable de sujets foncièrement sceptiques en ce qui concerne le surnaturel, et pourtant il serait complètement faux de considérer cette attitude comme générale ou même fréquente dans les sociétés en question. La seule possibilité qu'on ait actuellement d'enrayer ce type d'erreur latente est de faire étudier chaque société par plusieurs enquêteurs. Ceux-ci devraient travailler séparément et différer autant que possible les uns des autres par leur personnalité.

Les difficultés que nous venons de signaler ne signifient pas qu'il soit impossible d'obtenir un tableau clair de la culture implicite d'une société. Elles veulent seulement dire que c'est une affaire difficile, et que les conclusions formulées par un seul observateur ne doivent pas être admises comme le dernier mot de la question. Quand ils cherchent à utiliser des relations ethnologiques, les psychologues de la personnalité devraient pourtant comprendre que, si dans un compte rendu les membres d'une société donnée sont tenus pour poltrons, avarés ou indifférents à l'égard des enfants,

c'est sous l'influence d'affinités personnelles et de jugements subjectifs, ce qui n'intervient pas dans un compte rendu où l'on se contente de montrer qu'ils placent leurs enfants sur des planches à bercer, qu'ils fabriquent des jattes de bois ou qu'ils organisent des danses à l'époque de la pleine lune.

Il est encore un autre point relatif à la distinction entre culture implicite et culture explicite qui ne manque pas d'importance pour les recherches sur la personnalité. C'est l'aspect explicite de la culture qui en constitue le principal agent de transmission. Les états psychologiques qui forment la culture implicite ne sont pas en eux-mêmes transmissibles. Les autres personnes, aussi bien observateurs étrangers que jeunes de la société elle-même, ne peuvent prendre conscience de l'existence de ces états que par le comportement explicite qui les exprime. C'est le contact avec la culture explicite, ainsi que l'expérience qui en résulte, qui recrée chez chaque individu les états psychologiques communs (*shared*), lesquels constituent à leur tour la culture implicite. Ainsi, si le sujet finit par participer à tel modèle culturel comme la crainte d'un objet inoffensif, un crâne humain par exemple, c'est parce que d'autres membres de la société manifestent de la crainte en sa présence, ou parce qu'ils lui disent qu'il faut le craindre. De la même façon, s'il adhère à tel autre modèle culturel qui lui fait accorder beaucoup de valeur à certains objectifs, c'est parce qu'il voit les autres membres de la société lutter pour les atteindre.

Nous espérons que ce qui précède aura éclairé le lecteur sur ce que l'anthropologue entend par culture et sur les diverses sortes de phénomènes que le concept englobe. Dans leurs tentatives pour employer ce concept comme un outil de recherche, les anthropologues eux-mêmes s'embrouillent. C'est ainsi que, fréquemment, même dans leurs études descriptives, ils ne parviennent pas à faire la distinction entre les cultures telles qu'elles existent à un moment donné et les cultures telles qu'elles existent à travers le temps, bien que les deux aspects du concept posent des problèmes différents et appellent des méthodes d'approche quelque peu diverses. Cette distinction est plus importante pour ceux qui étudient les processus culturels que pour les psychologues, puisque ces derniers n'ont besoin de s'occuper que du bref segment de culture qui correspond avec la courte période de la vie des individus qu'ils étudient. Cependant, comme quantité d'anthropologues ne parviennent pas à faire clairement la distinction entre les conditions actuelles des cultures qu'ils décrivent et celles qui survivent seulement dans la mémoire des anciens qui les rapportent, le psychologue peut rencontrer de sérieuses difficultés à vouloir se servir de leurs comptes rendus. Ainsi, la description d'une culture tribale qui mêle sans discernement culture passée et culture présente, ne peut pas servir de base sérieuse pour étudier la personnalité des membres de cette tribu.

IV. - CULTURE RÉELLE ET CULTURE CONSTRUITE

[Retour à la table des matières](#)

Mais ce qui importe beaucoup plus encore au psychologue, c'est que l'anthropologue ne parvienne presque jamais à faire clairement la distinction entre la réalité concrète d'une culture en tant que « configuration des comportements, etc. », et la culture qu'il construit sur la base de cette réalité et dont il use comme d'un outil pour décrire et manier les données culturelles. L'absence d'une terminologie qui servirait à faire clairement la distinction entre ces deux aspects du concept de culture a été une source intarissable d'ennuis non seulement pour les psychologues et les anthropologues, mais aussi pour les logiciens et les philosophes qui ont cherché à s'occuper du concept de culture. Afin d'aider à clarifier la situation, je me suis hasardé à fabriquer les termes de *culture réelle* (*real culture*) et de *culture construite* (*culture construct*), et je vais essayer de bien faire comprendre chacun d'eux.

1. Définition de la culture réelle.

[Retour à la table des matières](#)

La culture réelle d'une société consiste dans le comportement effectif, etc., de ses membres. Elle comprend un grand nombre d'éléments dont pas un n'est strictement identique à l'autre. Il n'y a pas deux personnes qui réagissent jamais exactement de la même façon à un stimulus donné ; bien plus, la même personne réagira différemment à ce stimulus à des moments différents. Il n'est pas une parcelle de comportement qui ne diffère par quelque particularité d'une autre parcelle. Pour achever de compliquer le tout, deux stimuli ne sont jamais non plus identiques. Cependant l'individu est capable de s'adapter à son milieu d'une façon réussie et plus ou moins automatique, malgré cette variabilité intrinsèque. Il généralise les stimuli d'une espèce particulière en les amalgamant à partir de leurs similitudes et en négligeant leurs différences. Ainsi, un étudiant apprend que la cloche qui sonne dans la classe indique la fin de l'heure, et ignore les différences mineures que le son et la durée du signal présentent d'un jour à l'autre. De même, sa réponse à ce signal, bien qu'elle ne soit jamais pareille, sera à peu près semblable dans tous les cas. Si l'on passe maintenant de l'individu à des groupes d'individus qui ont une base commune en expérience et en connaissance, on constate que le même phénomène se produit. Pour en revenir à la salle de classe, tous les étudiants qui en ont fait l'expérience se prépareront à quitter la pièce lorsqu'ils entendront la cloche sonner. Même si leur façon de se préparer

individuellement diffère dans le détail, ces différences varieront normalement dans des limites relativement étroites. Il est par exemple évident que les étudiants fermeront leur cahiers et rassembleront les objets qu'ils ont apportés en classe, mais il est extrêmement improbable qu'ils retirent leurs manteaux ou leurs imperméables.

Il s'ensuit que les innombrables détails de comportement qui constituent une culture réelle peuvent être rassemblés en catégories à partir des situations qui les évoquent normalement. Chaque situation prise dans sa généralité sera liée à une catégorie donnée de comportements qui ont tous de nombreux traits communs. De plus, on constate qu'au sein de ces catégories les variations se situent ordinairement à l'intérieur de certaines limites faciles à reconnaître ; on peut tout d'abord établir ces limites par des considérations purement pratiques : par exemple, il n'y a pas mille manières de fabriquer des paniers circulaires. On peut aussi les établir en se servant des sanctions sociales : toutes les sociétés ont certaines techniques reconnues pour se marier, pour approcher un supérieur dont on sollicite une faveur. Dans ces cas-là, les comportements qui n'appartiennent pas à la catégorie normale ne produisent pas les résultats désirés. C'est un fait qui sera tacitement reconnu par les membres de la société eux-mêmes. Les comportements qui entrent dans la catégorie dont il s'agit seront considérés comme normaux, tandis que ceux qui n'y entrent pas seront jugés bizarres et, fréquemment, répréhensibles.

Cette catégories de réponses normales à une situation donnée peut être considérée comme un modèle au sein de la culture réelle. Réciproquement, on peut concevoir la culture réelle comme une configuration composée d'un grand nombre de ces modèles, qui sont tous, à un degré plus ou moins élevé, ajustés réciproquement et liés fonctionnellement. Ce qui importe et dont il faut se souvenir, c'est que chaque *modèle culturel réel* (*real culture pattern*) n'est pas un détail unique de comportement, mais une catégorie de plusieurs comportements variant à l'intérieur de certaines limites.

2. Définition de la culture construite.

[Retour à la table des matières](#)

Mais la variabilité des comportements, que l'on constate dans toute culture réelle, pose un sérieux problème, même au niveau de la description pure. De toute évidence, il est en effet impossible de décrire tous les détails de comportement dont la somme constitue la culture. Même les catégories de comportements qui constituent les réponses normales à chaque situation que les membres d'une société peuvent rencontrer, ne peuvent être décrites au complet. Pour présenter d'une culture un tableau intelligible, ou pour manier des données culturelles, le chercheur doit mettre sur pied une *culture construite* (*culture construct*). Il définit la moyenne des séries finies de variations comprises dans chaque modèle culturel, et ensuite il utilise cette moyenne comme symbole de ce modèle réel. Si, par exemple, l'enquêteur constate que les membres d'une société donnée ont l'habitude d'aller au lit entre 8 et 10 heures, mais que la

moyenne pour sa série de cas tombe à 9 h 1/4, il dira que le fait d'aller au lit à 9 h 1/4 est un des modèles de leur culture. Ce résultat statistique peut être nommé *modèle culturel construit* (*culture construct pattern*). L'ensemble de la culture construite est obtenu par la combinaison de tous les modèles culturels construits de cette manière. Entre cette culture et la culture réelle, il existe à peu près le même rapport qu'entre les modèles construits et les modèles réels. Bien entendu, la culture construite ne peut correspondre exactement à la culture réelle dans tous les détails, mais elle fournit une approximation courte et commode des conditions qui existent au sein de la culture réelle. L'expérience a montré que, sur la base de ces cultures construites, il est possible non seulement d'étudier la structure des cultures réelles et les corrélations des modèles qui les constituent, mais encore de prévoir avec une forte probabilité le comportement des membres d'une société placés dans différentes situations. Les cultures construites ne sont sans doute que des instruments de travail dont se sert le chercheur, mais elles sont indispensables. Leur établissement se justifie par leur utilité.

En résumé, la *culture réelle* consiste dans la totalité des comportements des membres d'une société pour autant que ces comportements sont appris et partagés (*learned and shared*). Un *modèle culturel réel* représente une catégorie finie de comportements à l'intérieur de laquelle se situent les réponses des membres d'une société donnée à une situation donnée. Ainsi, des individus différents peuvent se comporter différemment tout en se comportant conformément au modèle culturel réel. Un *modèle culturel construit* correspond à la moyenne des variations observées à l'intérieur d'un modèle culturel réel. Une fois que l'on a clairement compris ces distinctions, il devient facile de résoudre la plupart des difficultés que suscite le rattachement de l'expérience et du comportement individuels aux données présentes dans la culture construite.

3. Fonctions de la culture construite dans la formation de la personnalité.

[Retour à la table des matières](#)

Les modèles culturels construits sont fort utiles pour récapituler la plupart des influences de l'environnement sur la formation de la personnalité, et c'est ce qui paraît clairement quand on considère les conditions dans lesquelles l'individu se développe, quelle que soit sa société. Normalement, tous les êtres humains se développent et se comportent en tant que membres de groupes organisés partageant un habitat commun. Il s'ensuit que l'essentiel de l'environnement avec lequel l'individu se trouve en interaction, consiste en d'autres individus ou en objets fabriqués par les hommes. C'est notamment vrai pour les premières phases de l'existence lorsque les soubassements de la personnalité future se constituent. Les soins des adultes interposent un écran

entre le petit enfant et la majeure partie de l'environnement naturel. Le petit esquimau douillettement abrité dans la parka de sa mère, ne souffre guère des températures arctiques. Ainsi les premières expériences de l'individu dérivent pour la plupart du comportement d'autrui. Ce comportement peut être dirigé directement vers lui comme c'est le cas dans les techniques de soin des enfants ou dans les réponses des adultes ou dans les réponses des adultes au comportement enfantin ; il peut aussi être dirigé vers des fins que l'enfant désire lui-même, ce qui le conduit à observer et à limiter le comportement adulte. Dans les deux cas, le comportement d'autrui procure à l'enfant une expérience à partir de laquelle il édifie ses propres modèles de comportement : ainsi, dans notre société, la réprobation manifestée par les adultes lorsque l'enfant mange avec ses doigts l'amènera bientôt à abandonner cette habitude, de même qu'en observant la manière dont les adultes se servent de jambon ou bien ouvrent une boîte de biscuits, il se fabriquera un modèle de comportement qu'il pourra plus tard, et subrepticement peut-être, mettre à exécution.

La plupart des événements qui agissent durablement sur la formation de la personnalité sont sujets à répétition. Encore que quelque événement exceptionnel et violent puisse engendrer des traumatismes, l'essentiel de la constitution de la personnalité, tout comme des formes les plus directes et les plus immédiates de l'apprentissage, consiste dans la répétition de certains stimuli et des comportements qui fournissent une réponse adéquate à ces stimuli. Dans les conditions normales de la vie sociale, la plupart des stimuli externes auxquels répond l'enfant trouvent leur origine dans le comportement d'autrui. Bien que ce comportement ne se répète jamais identiquement, ses variations entreront toujours dans l'une ou l'autre de ces catégories définies de comportement qui, nous l'avons dit, constituent les modèles culturels réels. Il semble de plus qu'il y ait une relation fort étroite entre la moyenne des comportements variables pour une catégorie de ce genre d'une part, et d'autre part le type d'expérience que l'individu peut retirer de ses contacts avec des personnes qui agissent selon cette catégorie, c'est-à-dire selon ce modèle culturel réel. En d'autres termes, les comportements qui varient dans les limites d'un modèle culturel donné opèrent, en ce qui concerne leurs effets sur l'individu, comme ce que les physiciens appellent des *phénomènes convergents* (*convergent phenomena*). Leurs différences tendent à la longue à s'annuler, si bien que le total de leur effet sur la formation de la personnalité est à peu près identique à l'effet que produirait la répétition d'un même détail du modèle construit. Si, par exemple, on a pris jadis son déjeuner entre midi et une heure, avec une fréquence maximum vers midi et demie, l'expérience qu'on en tire est tout à fait identique à celle qu'on tirerait d'un repas régulièrement pris à midi et demie.

Cela n'implique pas, ajoutons-le aussitôt, que les effets de leur contact avec un modèle culturel réel donné seront les mêmes pour tous les individus. Nous avons maintes preuves du contraire. L'expérience que tout individu retire de sa participation à une situation est non seulement influencée par la situation elle-même, mais aussi par ses propres capacités et par ses propres perceptions. Par exemple, un modèle culturel qui oblige un garçon à alimenter en bois un bûcher produira une expérience d'un certain type chez un enfant actif et robuste, et d'un autre type chez un enfant

faible et maladif. Une bohémienne sur le pas d'une porte revêt un certain sens pour un enfant à qui l'on a raconté que toutes les bohémiennes étaient des voleuses d'enfant, et un tout autre sens pour un enfant qui ignore cette tradition folklorique. Même dans le cas où l'on peut considérer la situation extérieure comme constante, les facteurs individuels produiront donc des effets différents chez des personnes différentes.

a) CULTURE CONSTRUITE ET EXPÉRIENCE COMMUNE.

Puisqu'une culture construite est la somme des moyennes des différents modèles qui constituent la culture réelle, et puisque la moyenne de chaque modèle est étroitement liée au type d'expérience que les individus retirent de leurs contacts avec ce modèle, il s'ensuit qu'on peut utiliser une culture construite pour récapituler le milieu socio-culturel d'ou les membres d'une société tirent la masse de leurs expériences. Encore que les membres d'une société ne puissent pas tous avoir une expérience directe de tous les modèles inhérents à leur culture, chacun d'eux sera du moins amené à entrer en contact avec un bon nombre de ces modèles. Tels qu'ils apparaissent dans la culture construite, ces modèles peuvent être traités comme des constantes quand on étudie la formation de la personnalité. Ils fournissent un soubassement uniforme à partir duquel on peut étudier et comparer la diversité des réponses et des configurations de personnalité au sein d'une même société. L'établissement de ce système de référence solide fournit une aide indispensable à l'étude de la personnalité.

On peut rendre plus claire encore la relation qui existe entre les modèles culturels et l'expérience commune à tous les membres d'une société donnée à l'aide d'un exemple caractéristique. Supposons que dans une société, il existe un modèle culturel qui consiste à nourrir les enfants chaque fois qu'ils crient et à ne pas les nourrir s'ils ne crient pas. Étant donné les variations qui ne peuvent manquer d'advenir à ce modèle du fait des exigences de la vie quotidienne, on peut être certain que tous les membres de cette société n'ont pas été nourris chaque fois qu'ils criaient. Mais chacun d'eux aura été nourri la plupart du temps quand il criait et ne l'aura pas été en général quand il ne criait pas. Il en résulte qu'ils auront tous eu mainte occasion d'expérimenter les cris comme une première réponse conduisant à la satisfaction de leur besoin de manger. Malgré les facteurs variables contenus dans l'action du modèle culturel et malgré les différences individuelles, leurs expériences auront beaucoup de traits communs. A cet égard, tous les membres de cette société se ressembleront beaucoup plus qu'ils ne ressembleraient aux membres d'une SOCIÉTÉ où le modèle culturel consisterait à nourrir les enfants à heure fixe et où les cris seraient ignorés ou punis.

b) CULTURE CONSTRUITE ET PERSONNALITÉ INDIVIDUELLE.

Les services que rend la culture construite à l'étude de la personnalité ne se borne pas à une récapitulation du milieu socio-culturel commun à tous les membres d'une

société. Les modèles culturels construits sont encore fort utiles pour diagnostiquer les personnalités individuelles. Chaque modèle construit représente la moyenne des comportements variables d'une série d'individus dans une situation donnée. Même si normalement les divers comportements du même individu dans cette situation entrent tous dans la catégorie du modèle culturel réel, on constatera qu'ils recouvrent rarement, si c'est même jamais, la totalité de cette catégorie. Ils correspondent à un segment particulier de celle-ci, et la moyenne individuelle propre à ce segment peut différer sensiblement de celle du modèle culturel pris dans son ensemble. Or la différence entre cette moyenne individuelle et le modèle culturel construit traduit le compromis que chaque individu doit passer entre les modèles culturels de sa société et ses propres inclinations. Ces déviations individuelles peuvent ne pas être très significatives pour le diagnostic de la personnalité tant qu'elles n'apparaissent qu'à l'occasion de quelques modèles culturels.

Si par exemple le modèle exige d'un homme qu'il fasse de nombreux et de généreux présents à son beau-père et s'il donne en réalité aussi peu que possible, cela peut signifier simplement qu'il n'aime pas son beau-père ou bien qu'il veut en finir avec son mariage. Mais quand la moyenne des catégories individuelles de comportement révèle un déplacement sensible par rapport à une importante série de modèles construits, il est sage d'admettre que le sens de ce déplacement reflète quelque propriété particulière à l'individu : si l'homme dont nous venons de parler n'esquive pas ses responsabilités devant son seul beau-père, mais devant presque toutes les situations où il a à dépenser, c'est une indication à peu près certaine qu'il est avare. Et de fait, ce phénomène de déviation par rapport à la moyenne du modèle culturel nous sert constamment et inconsciemment à juger tous les jours la personnalité d'autrui. Nous n'exprimons peut-être pas les normes de comportement en termes de modèles culturels, mais nous n'ignorons nullement leur nature et nous avons vite fait d'identifier les déviations et de cataloguer autrui en conséquence.

V. - LES MODÈLES IDÉAUX.

[Retour à la table des matières](#)

Avant de clore cette discussion sur la culture, il convient encore de mentionner un trait de la situation du modèle culturel. Outre les modèles culturels réels et les modèles culturels construits édifiés sur la base des observations et des plans du chercheur, toute culture présente un certain nombre de modèles que l'on peut nommer *modèles idéaux (ideal patterns)*. Il s'agit d'abstractions élaborées par les membres de la société eux-mêmes ; ils représentent leur opinion unanime sur la façon dont il faut se comporter en certaines situations. Les proportions que peuvent atteindre ces modèles idéaux varient considérablement selon les sociétés. Certains groupes sont beaucoup

plus conscients que d'autres de l'existence de la culture et beaucoup plus portés à généraliser en matière de comportement ; mais il n'y a pas de groupe qui ait jamais édifié des modèles idéaux correspondant à toutes les situations : même dans les sociétés qui présentent l'esprit le plus analytique et la conscience la plus vive du fait de la culture, le chercheur constate à chaque instant que ses informateurs sont parfaitement incapables de définir ce que devrait être le comportement approprié à une situation déterminée, et qu'ils sont obligés d'aller chercher le témoignage de ce qui a été fait dans les cas où cette situation s'est présentée. Cette pénurie de modèles idéaux est d'autant plus frappante que la comparaison des récits révèle la présence d'un modèle culturel réel, avec une moyenne de variation identifiable. En général, les modèles idéaux paraissent édifiés le plus souvent pour les situations que la société juge d'une importance primordiale et notamment pour celles qui engagent l'interaction des individus qui occupent des positions différentes dans le système social.

Les modèles idéaux peuvent ne pas concorder, et de fait, ne concordent habituellement pas, avec les modèles construits que le chercheur élabore au moyen de ses observations sur le comportement réel. Dans certains cas, le désaccord peut signifier simplement que le modèle idéal ne parvient pas à conserver le contact avec les réalités d'une culture en plein changement. Le modèle idéal se fonde alors sur le souvenir du passé plutôt que sur l'observation du présent. Mais dans d'autres cas, il semble bien que le modèle idéal n'ait encore jamais concordé avec la moyenne du modèle culturel réel : il représente alors l'objet d'un désir, une valeur qu'on a toujours admise davantage en la violant qu'en la respectant. Dans les deux cas, les modèles idéaux exercent une action normative en décourageant les conduites qui s'écartent trop des standards qu'ils proposent. Cependant, lorsque ces modèles deviennent complètement verbaux et sclérosés, ils tendent à perdre de leur influence. Ils acquièrent une existence indépendante et au lieu de représenter la réponse appropriée à une situation donnée, ils ne deviennent plus qu'une réponse appropriée à une question donnée. Ce modèle idéal, par exemple, qui veut que « les petits enfants s'aiment les uns les autres », constitue chez nous une réponse purement verbale, qui se survit en dépit de nos souvenirs personnels et de nos observations quotidiennes, lesquels prouvent tous deux le contraire. Ce verbalisme est lui-même un modèle dans la culture réelle, mais c'est dans la littérature de la société qu'il faut le ranger, et il ne donne pas plus de renseignement sur le comportement réel de ses membres qu'une particularité folklorique. C'est pourquoi il serait extrêmement souhaitable que les chercheurs qui travaillent sur les cultures fassent clairement la distinction entre les cultures construites qu'ils ont eux-mêmes établies sur la base de leurs observations, et les modèles idéaux qui leur ont été communiqués oralement par les membres de la société, l'honnêteté ou les bonnes intentions de leurs informateurs n'étant pas en question.

Les lecteurs qui s'intéressent principalement à la psychologie de la personnalité penseront que nous avons accordé une place excessive à l'analyse du concept de culture. Ce que nous avons dit n'a dans son ensemble qu'assez peu de rapport, nous en convenons, avec les recherches qui concernent notre société et notre culture propres ; ici les modèles de comportement normal sont en effet si bien connus du chercheur, et les dérogations si faciles à reconnaître, qu'il est à peine besoin de les abstraire et de

les conceptualiser. Mais sitôt que les recherches s'étendent au-delà de ce domaine relativement étroit, il devient absolument nécessaire de bien comprendre les concepts liés à la culture.

CHAPITRE III

STRUCTURE SOCIALE ET PARTICIPATION À LA CULTURE

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons, dans les chapitres précédents, souligné le fait que ce sont les sociétés plutôt que les individus qui constituent les unités fonctionnelles dans la lutte que notre espèce mène pour vivre, et que ce sont les sociétés en tant qu'ensembles qui supportent et qui perpétuent les cultures. Nous avons également remarqué qu'il n'y a pas d'individu qui soit jamais au courant de toute la culture de sa société, ni moins encore dont on puisse exiger qu'il exprime dans son comportement manifeste (overt) les multiples modèles que contient cette culture. La façon dont un individu donné participe à la culture de sa société n'est pas pour autant fortuite : ce sont la place qu'il occupe dans sa société et la façon dont il a été préparé à l'occuper qui la déterminent principalement, et l'on peut même dire à peu près exclusivement dans la mesure au moins où il ne s'agit pas de la culture explicite. Il s'ensuit que le comportement de l'individu ne doit pas être étudié seulement en fonction de la culture totale de sa société, mais aussi en fonction des exigences culturelles particulières que sa société lui impose eu égard à la place qu'il y occupe. C'est ainsi que toutes les sociétés attendent des hommes et des femmes des comportements différents, et que le comportement d'un homme ou d'une femme n'est pas compréhensible si l'on ignore ce que leur société attend d'eux.

La plupart des chercheurs qui étudient actuellement la personnalité sont parfaitement instruits de ces faits, ainsi que de l'avantage qu'ils peuvent trouver à décrire clairement la structure d'une société avant de préciser les environnements socio-culturels de ses membres. Mais simultanément je crois honnête de dire qu'ils éprouvent pour la plupart quelque difficulté à utiliser dans ce sens la matière que leur four-

nissent en général les études sociologiques. L'obstacle essentiel semble résider en ceci que beaucoup de sociologues ne parviennent pas à faire clairement la distinction entre une société et sa culture. Une société est un groupe organisé de gens, une collection d'individus qui ont appris à travailler ensemble. Une culture est un groupe organisé de modèles de comportement, etc. Bien que les relations entre une société et sa culture soient étroites et nombreuses, les deux réalités sont distinctes et représentent des phénomènes d'un ordre différent. Beaucoup de sociologues décrivent cependant les sociétés en termes d'institutions et emploient le terme de *structure sociale* (*social structure*) pour désigner les relations entre institutions. Or une institution est en réalité une configuration de modèles culturels qui remplit certaines fonctions en tant que totalité ; et les relations entre des configurations de ce genre relèvent au premier chef du domaine de l'organisation ou de l'intégration culturelles. La méthode d'approche de la société par les institutions, pour utile qu'elle soit dans certains cas, tend à ignorer la relation qui existe entre les institutions et les individus ; et les descriptions élaborées sur cette base ne permettent pas en général de préciser qui exactement participe à une institution donnée ni quel rapport exact tel ou tel membre de la société entretient avec l'institution. Or, pour être utiles aux chercheurs qui travaillent sur la personnalité, les formulations relatives à la structure sociale doivent commencer par l'autre bout de la configuration socio-culturelle : elles doivent montrer de quelle façon les individus qui composent la société sont classés en catégories et organisés, puisque c'est à travers ces mécanismes-là que les membres de la société en tant qu'individus se voient assigner leur rôle au sein de l'organisme social.

I. - ANALYSE DE LA STRUCTURE SOCIALE.

1. Les sociétés primaires.

[Retour à la table des matières](#)

Pour décrire la structure sociale d'une manière qui soit utilisable dans les recherches sur la personnalité, il faut tout d'abord déterminer à travers quel genre d'unités sociales les individus participent à la culture. Le terme de *société* (*society*) a été appliqué à des groupes humains très divers, depuis les clubs d'hommes d'affaires jusqu'au Commonwealth américain. Cependant bon nombre de ces groupes organisés ont des prétentions et des intentions strictement limitées à l'égard de l'individu. Même s'ils peuvent remplir une fonction en ce qui concerne la réalisation et la perpétuation de quelques éléments culturels, ils n'emploient pourtant pas ni ne transmettent des cultures totales. Par conséquent, nous limiterons notre discussion à une catégorie de groupements organisés, ceux qui peuvent fonctionner comme véhicules d'une culture spécifique. Et nous débiterons par la forme la plus simple de ces groupes, puisque

c'est en elle que les principes qui sont à la base de toute la structure sociale sont le plus facilement discernables.

Normalement, tous les êtres humains sont membres d'une société qui est composée d'individus des deux sexes et de tous les âges, et qui se perpétue en produisant des enfants et en les préparant à occuper dans l'organisation leur place de membres actifs. Quand bien même la famille, autre type de groupement organisé, serait encore plus ancienne, la société dont nous parlons remonte certainement aux origines de l'humanité en tant qu'espèce distincte. On doit la retrouver, ainsi que la famille, partout où vivent des hommes. Les membres d'une telle société sont unis par une multitude d'intérêts communs et par une forte conscience de communauté fondée sur le commerce et l'interaction personnels ; ils constituent une unité face aux étrangers, ils se répartissent les activités nécessaires au bon fonctionnement du groupe selon un modèle (*pattern*) défini. Ce modèle constitue la garantie que tous les membres du groupe fourniront des services et recevront des avantages simultanément. Enfin, malgré les différences de comportement que produisent les différences de rôle, tous les membres de la société participent à un vaste ensemble de modèles culturels, spécialement de modèles explicites, et admettent un système de valeurs commun. C'est la transmission de ce noyau de culture intégralement partagé qui procure aux membres de la société une façon commune de comprendre et qui permet à la société comme telle de survivre au renouvellement continu de son personnel.

Il est extrêmement significatif que les sociétés primaires (*primary societies*) les plus simples ne soient pas complètement amorphes dans leur structure. Au contraire, les configurations qu'elles forment ne sont pas seulement constituées d'individus, mais de groupes plus petits organisés de façon interne. Les êtres humains paraissent éprouver un pressant besoin de sécurité affective, et ils le satisfont en s'attachant aussi étroitement et aussi complètement que possible à quelques personnes. Ils présentent aussi une forte aptitude à coopérer en vue de réaliser des objectifs limités et spécifiques, et à s'intégrer eux-mêmes en unités fonctionnelles. Même dans les sociétés les plus simples, on trouve des amitiés et des groupes de travail qui délimitent du reste de la société un petit nombre de personnes habituellement du même sexe et à peu près du même âge, entre lesquelles s'établissent des relations d'un type original. On trouve aussi des groupements familiaux qui rassemblent un petit nombre d'individus des deux sexes et de tous les âges en unités étroitement intégrées. L'appartenance de l'individu à une unité de ce genre, surtout s'il s'agit d'un groupe familial, joue un rôle important dans son orientation par rapport à la société et à la culture. Le groupe lui procure des satisfactions spécifiques, mais il lui impose aussi des obligations propres qui intéressent à la fois la responsabilité collective du groupe envers la société globale et les droits et devoirs réciproques des membres du groupe lui-même: c'est ainsi, par exemple, qu'un homme retire de nombreux avantages personnels du mariage et de la fondation d'un foyer, mais il se rend du même coup responsable devant la loi des dettes de sa femme et des torts causés par ses enfants, cependant qu'il assume des obligations spécifiques envers eux.

Ce modèle (*pattern*) d'organisation, qu'on pourrait appeler « cellulaire », se manifeste d'un bout à l'autre de l'échelle des intégrations sociales. Toute société, depuis la bande primitive jusqu'à l'État moderne, est effectivement un agrégat organisé de petits groupes eux-mêmes organisés. Ainsi la bande est une configuration de groupes familiaux, amicaux et de travail ; la tribu, une configuration de bandes ; l'État, dans ses formes les plus simples ; une configuration de tribus qu'une conquête ou une fédération a fini par rassembler, etc. Si l'on excepte les périodes d'intégration et de désordre, on peut reconnaître ce même principe d'organisation jusque dans les sociétés modernes les plus complexes. Et du reste ces périodes de désordre sont toujours transitoires. Soit, par exemple, une ville où la guerre a amené un développement industriel entièrement nouveau : il n'y a, au début, aucune configuration sociale qui relie l'ouvrier immigré dans cette ville à la société locale dans son ensemble, mais à mesure que le temps passe, de telles configurations se développeront certainement ; affiliation à des syndicats, à des fraternités, à des églises, etc., voilà qui servira à délimiter certaines catégories d'individus par rapport à la société globale, voilà qui les regroupera et leur fournira l'occasion de s'intégrer en unités sociales actives.

Dans les sociétés modernes, qui sont plus stables, les fonctions que remplit la société primaire simple par rapport à l'intégration des individus et à la transmission de la culture sont accomplies principalement par les communautés locales et par les classes sociales. Même dans une société comme la nôtre, il n'y a pas deux communautés qui possèdent la même culture ; sous l'uniformité apparente qui résulte de la production en série ou de facteurs comme le cinéma ou la radio, des différences sensibles persistent souvent dans les attitudes et les valeurs. De la même manière, les classes sociales peuvent remplir la fonction de sociétés primaires dans le cadre d'une configuration plus large, spécialement lorsqu'elles existent depuis longtemps et qu'elles possèdent un style propre (*membership*) clairement défini. Chaque classe tend à produire un ensemble original de modèles culturels partagés et transmis, et tend à établir entre ses membres certaines obligations caractéristiques. Elle tend également à monopoliser au profit de ses membres certaines activités nécessaires à la vie de la configuration globale, et à faire de ces activités un élément de sa culture spécifique : c'est ainsi que dans les sociétés européennes, les hommes des classes supérieures sont destinés à remplir des fonctions dirigeantes pendant la guerre et que la lâcheté physique est blâmée chez eux plus sévèrement que chez les hommes des classes inférieures.

Il n'est pas sans intérêt de noter que la notion de classe comme société primaire n'est nullement incompatible avec la considérable mobilité individuelle que l'on peut constater à l'intérieur de la structure d'une classe. La condition essentielle de la persistance d'une classe comme groupe, c'est, semble-t-il, qu'elle présente un certain degré d'organisation interne et une culture spécifique bien définie. Dans toutes les sociétés, la première démarche qu'entreprene une personne qui cherche à se faire admettre dans une classe plus élevée que la sienne, c'est d'adopter les modèles culturels explicites de cette classe et d'abandonner les modèles de la sienne. En Angleterre, ce pays dont quelqu'un a dit que c'était le dernier endroit au monde où le mot « gentleman » signifie quelque chose d'aussi concret que le mot « saucisse », il existe même des techniques spéciales permettant aux personnes de modeste origine d'assimiler les mo-

dèles culturels des classes supérieures. Il arrive fréquemment qu'un homme, même s'il a acquis assez de richesse pour satisfaire au statut des classes supérieures, ne parvienne cependant pas à en assumer avec succès les modèles caractéristiques. Afin d'y parvenir, il lui faudra changer jusqu'à son comportement linguistique ; mais qu'il envoie son fils dans une « public school » (laquelle n'a aucun rapport avec ce que les Américains entendent par ce terme), et le garçon en sortira parfaitement identique, sur le plan culturel, aux fils des vieilles familles.

2. Caractères généraux des sociétés primaires.

[Retour à la table des matières](#)

Qu'elles soient isolées ou bien qu'elles fonctionnent comme des unités au sein d'ensembles plus vastes, toutes les sociétés primaires ont en commun certains traits d'organisation. Elles distribuent toutes leurs membres selon diverses catégories fondées sur des différences d'âge et de sexe ; elles différencient toutes certains individus ou certains groupes en fonction de leurs occupations ; elles englobent toutes dans leur organisation des unités plus petites, elles-mêmes organisées, qui sont de deux sortes : (1) les groupes familiaux, auxquels on appartient par parenté biologique réelle ou admise, et (2) les groupes d'association (association groups) auxquels on adhère par affinité ou par communauté d'intérêt. Enfin, toutes ces sociétés tendent à disposer les individus et les unités constituées par ces différents systèmes d'organisation selon des échelles de prestige qui accordent à certaines unités une plus grande importance sociale et par conséquent plus d'influence qu'à d'autres. Certaines sociétés primaires peuvent bien sûr développer ces systèmes d'organisation fondamentaux de manière très diverse : c'est ainsi que la plupart des groupes polynésiens accordent un grand prestige aux aînés indépendamment de leur sexe et leur prescrivent des fonctions sociales spéciales. Il reste qu'on peut analyser et décrire l'organisation de la plupart des sociétés primaires en fonction des modèles structuraux fondamentaux (basic structural patterns) que nous venons d'énumérer.

Dans le cas des configurations sociales qui comprennent plusieurs sociétés primaires, la structuration devient plus compliquée, mais les mêmes principes de base demeurent valables. Les sociétés primaires conservent leur structure indépendante, mais de nouveaux modèles structuraux intéressant la configuration globale leur sont superposés. L'appartenance aux différentes unités constituées par l'organisation générale interfère avec le réseau des sociétés primaires, et les unités remplissent elles-mêmes une fonction d'intégration par rapport à la configuration globale tout entière. Par exemple, qu'un parti militaire, qu'une société secrète, qu'un vaste groupe de gens alliés par le sang comprenne des individus provenant de sociétés primaires différentes, cela sert à lier ces sociétés les unes avec les autres et les aide à fonctionner comme parties intégrantes d'un ensemble plus vaste.

Dans la constitution des modèles généraux d'organisation, on observe une forte tendance à projeter sur le groupement global les systèmes d'organisation des sociétés primaires. Dans certains cas, par exemple celui de la création de la Ligue des Iroquois, il semble qu'il y ait la action consciente et délibérée ; mais en général on essaie, probablement sans intention claire, d'appliquer les modèles familiers à des situations qui ressemblent sous certains rapports à celles pour lesquelles on les emploie. C'est ainsi que l'organisation d'un clan qui, dans une tribu, interfère avec le réseau des sociétés primaires, paraît presque toujours corrélative à l'organisation familiale que l'on observe dans ce genre de sociétés. Les critères de l'appartenance au clan traduisent en général une extension des concepts de consanguinité, lesquels sont fondamentaux dans la définition de l'appartenance à la famille ; les mêmes termes de parenté sont appliqués, avec des nuances, aux membres du clan et de la famille ; et les droits et devoirs réciproques des membres du clan sont étroitement modelés (*patterned*) sur ceux des membres de la famille, bien que les obligations de ceux-là soient quelque peu atténuées par rapport à ceux-ci. Dans la plupart des cas, ces groupes associatifs qui interfèrent avec le réseau des sociétés primaires paraissent aussi s'accorder étroitement par leurs projets et leurs modèles d'organisation avec ceux des sociétés primaires. Enfin, les différentes communautés ou classes *qui* font partie de la société globale sont en général distribuées selon une échelle de prestige et exercent une influence plus ou moins grande sur la formulation des objectifs sociaux selon la position qu'elles occupent sur cette échelle.

3. Les groupes élémentaires.

a) CATÉGORIES AGE-SEXE.

[Retour à la table des matières](#)

Pour en revenir aux caractères qui sont toujours présents dans la structure des sociétés primaires, la répartition des membres de ces sociétés en catégories d'âge et de sexe est peut-être le trait qui permet le mieux d'établir la participation de l'individu à la culture. Dans presque toutes les sociétés, les activités et les occupations sont prescrites en général à des personnes qui appartiennent à une ou à quelques catégories d'âge et de sexe, et interdites aux autres catégories. Même quand il s'agit d'activités hautement spécialisées qui pourraient par elles-mêmes servir de critères pour distinguer certains groupes au sein de la société globale, il est fréquent que l'appartenance à une catégorie âge-sexe soit encore nécessaire pour pouvoir les exercer pleinement. Par exemple, dans la communauté où j'ai passé mon enfance, on ne tenait pour dignes de confiance que les médecins d'un certain âge, ou même vieux. On regardait avec méfiance les jeunes docteurs fraîchement émoulus de l'école de médecine, lesquels essayaient toujours de se faire passer pour plus vieux qu'ils n'étaient. L'un d'eux que je connaissais bien, et qui était devenu chauve de bonne heure, vers vingt ans, disait que cette calvitie avait été l'un des instruments les plus précieux de son équipement

professionnel. Ces groupes de spécialistes diffèrent des catégories correspondantes d'âge et de sexe, à la fois par leur équipement technique et par un recrutement beaucoup plus restreint. Ainsi, dans notre société, tous les plombiers sont des adultes mâles, mais tous les adultes mâles ne sont pas plombiers. Presque tous les sténographes, sauf dans les tribunaux, sont des femmes, mais toutes les femmes ne sont pas sténographes.

Outre que l'appartenance à un groupe d'âge et de sexe prescrit à l'individu certaines occupations et certaines activités, elle lui procure immédiatement une vaste gamme de modèles de comportement utilisables dans ses rapports avec les membres des autres groupes d'âge et de sexe. Ces modèles s'appliquent de la même façon qu'il connaît ou qu'il ne connaît pas les individus en question ; il lui suffit de reconnaître la catégorie à laquelle l'autre appartient pour qu'il sache comment se comporter envers lui et quelle sorte de comportement il est en droit d'attendre en retour. Enfin, il existe aussi une tendance universelle à prescrire aux membres des différentes catégories d'âge et de sexe différentes sortes de participation à la culture implicite. On n'attend pas seulement d'eux qu'ils possèdent des types de savoir (*knowledge*) différents, mais encore qu'ils aient des systèmes valeur-attitude différents¹. Par exemple, dans notre société, les hommes sont censés s'y connaître mieux en mécanique que les femmes, ce qui résulte tout naturellement de leurs occupations professionnelles. Et pourtant, au moins dans les classes inférieures de la société, ils sont également tenus pour meilleurs connaisseurs en matière de viande et pour plus aptes à dénicher le roastbeef ou le beefsteak de première qualité chez le boucher. Le sens commun suggérerait au contraire que les femmes, qui font la plupart des commissions, doivent être mieux placées pour reconnaître la bonne viande si l'on attribue aux hommes cette aptitude spéciale, c'est, semble-t-il, par une vieille tradition paysanne venue de l'époque où les hommes étaient leurs propres bouchers à la ferme. Quant aux systèmes valeur-attitude, nous avons l'exemple du mot *enfantin* dont on se sert pour qualifier certains types d'intérêt ou certains modèles de réponse affective, ou encore l'exemple de l'inébranlable conviction avec laquelle nous jugeons les femmes plus douces et moins agressives de nature que les hommes, en dépit du fréquent démenti de l'expérience.

La répartition des membres d'une société en catégories d'âge et de sexe doit être comprise surtout comme une commodité de classification : car les groupes définis de cette manière ne constituent nullement des unités fonctionnelles organisées, même si les membres d'une catégorie donnée s'avèrent capables d'agir de façon concertée lorsqu'ils voient leurs intérêts communs menacés. La plupart des enseignants et des parents peuvent citer des exemples de la solidarité collective dont les enfants sont capables à l'occasion. On trouverait dans *Lysistrata* une illustration de la même attitude ; mais si l'on se souvient de la pièce, on se rappellera comme l'organisation des

¹ La *valeur* est un élément commun à une série de situations, et qui évoque une réponse psychique ; l'attitude est cette réponse. La valeur et l'attitude associée forment un couple stimulus-réponse généralisée, que l'auteur nomme système valeur-attitude (*value-attitude system*).

femmes en catégorie distincte fut vite brisée dès qu'elle entra en conflit avec leurs intérêts personnels.

L'origine de la différenciation en âge et sexe, et ce qui la justifie dans la pratique, c'est que les capacités des hommes et des femmes ne sont pas les mêmes selon l'âge. Il est évident qu'en moyenne un homme est plus fort qu'un garçon, et que certaines activités sont possibles à l'un dont l'autre est incapable. Il est pareillement clair que, pour la reproduction et les soins des petits, la femme adulte détient des aptitudes que personne ne peut prétendre partager. On constate néanmoins que même ces catégories d'âge et de sexe, qui sont reconnues par toutes les sociétés, expriment plus qu'un simple classement biologique. On admet partout sept catégories âge-sexe au moins : bébé, garçon, fille, homme et femme adultes, vieillards des deux sexes. Or, avant la puberté, garçons et filles diffèrent très peu en force et en activité, et ils pourraient presque toujours participer aux mêmes modèles culturels. Si cependant on les distingue à peu près constamment, c'est qu'on anticipe leurs différences quand ils seront adultes : le garçon est préparé à son rôle d'homme et la fille à celui de femme. De même les vieillards, hommes et femmes, ne se distinguent guère par leurs capacités physiques ; simplement les femmes âgées sont souvent plus résistantes et plus actives que les hommes de leur génération. Mais pendant toute une période de sa vie, chaque sexe a reçu une formation spéciale, exercé des fonctions spécialisées que la division du travail social lui assigne ; les individus ont alors appris à agir en qualité d'hommes et de femmes et continuent de se conduire ainsi jusqu'à la fin de leur vie. Il convient d'ajouter d'ailleurs qu'en mainte société, la division des rôles entre les sexes tend à s'atténuer, en ce qui concerne les femmes, après la ménopause : il est fréquent que les femmes âgées soient autorisées à prendre une part active aux cérémonies, aux activités religieuses dont jusqu'alors elles étaient écartées, à occuper au sein du groupe familial des positions de prépondérance ou d'ascendant tout à fait comparables à celles que les hommes y détiennent plus jeunes.

Les sept catégories dont nous venons de faire mention sont sans doute admises partout, mais bien des sociétés en compliquent la liste d'une manière ou d'une autre. Chacune des principales catégories peut être subdivisée ; on peut aussi faire des adolescents un groupe distinct qui possède ses modèles culturels spécifiques. Physiologiquement, les adolescents sont distincts des enfants comme des adultes, et la manière dont on les traite dans certaines sociétés est d'un intérêt considérable pour l'étude de la personnalité, surtout si l'on considère le maigre succès qui couronne nos propres tentatives en la matière. Dans les sociétés qui reconnaissent les adolescents pour une catégorie distincte et qui leur assignent des activités adaptées à leur condition, cet âge se passe sans tension, ou presque, et la transition du rôle de l'enfant à celui de l'adulte s'effectue sans choc grave pour la personnalité. Quant aux sociétés qui choisissent d'ignorer les particularités de l'adolescence, elles peuvent emprunter deux méthodes différentes pour régler la situation : ou bien elles prolongent l'enfance, et avec elle ses modèles de comportement explicite et ses attitudes, jusqu'à y incorporer l'adolescence, ou bien c'est la catégorie des adultes qu'elles font rétrograder pour y inclure les adolescents. Mais dans les deux cas, l'adolescence constitue un problème pour les autres comme pour elle-même : si l'on attend de l'adolescent qu'il

adhère aux modèles d'obéissance et de dépendance propres à l'enfance, il va devenir un enfant méchant, il se révolte contre l'autorité, ou bien alors il se soumet, et il assimile ces modèles de façon si tenace qu'il éprouvera, le moment venu, une extrême difficulté à assimiler les responsabilités et les initiatives d'un adulte. Mais attend-on de lui qu'il observe au contraire dès sa puberté les modèles des adultes, il se sent conduit à faire siennes des formes de comportement qui obèrent ses capacités jusqu'à leur limite quand elles ne les excèdent pas. Car même si formellement la société en fait un homme, il demeure pour longtemps un homme de deuxième zone, inférieur à la plupart des membres de sa catégorie et, partant, sujet à toutes sortes de frustrations. Mais il y a peut-être pis encore : c'est la méthode qui consiste à maintenir, comme nous le faisons, le rôle social des adolescents dans l'équivoque ; nous exigeons d'eux tantôt qu'ils obéissent et soient soumis comme des enfants, tantôt qu'ils manifestent de l'initiative et endossent des responsabilités personnelles, ce qui relève du statut des adultes. Les psychologues de la personnalité connaissent trop bien les résultats d'une exigence si contradictoire pour qu'il soit besoin d'y insister.

b) GROUPES DE SPÉCIALITÉ.

Les individus se voient encore assigner des modèles culturels originaux en fonction du caractère spécialisé de leurs occupations. Mais c'est là un critère de bien moindre portée, qui ne saurait être mis sur le même plan que celui de l'âge et du sexe ; les modèles attribués dans ces conditions ont habituellement une extension ou une intensité plus faible que ceux de la catégorie âge-sexe qui coïncide avec l'occupation spécialisée en question. Dans les groupes définis par l'occupation, les modèles comprennent inévitablement les qualifications et le savoir qui sont exigés de la spécialité considérée ; mais ces modèles-là ne sont pas les seuls. Ainsi, ne citer qu'un exemple tout à fait courant, les spécialistes du surnaturel (*workers with the supernatural*) se distinguent du reste de leur catégorie d'âge et de sexe en ce que des modèles de costume et de comportement leur sont prescrits dont on attend qu'ils les observent lors même qu'ils ne se livrent pas à leur occupation caractéristique. Tout le monde sait, dans notre société, ce que signifie un col porté devant derrière, et bien des sectes protestantes jugeraient inconvenant qu'un pasteur fume ou boive, fût-ce avec modération et en dehors du service. Toujours en fonction de l'occupation, les individus peuvent encore se voir assigner certaines attitudes et certaines particularités de caractère (*personality characteristics*) ; bien entendu, des prescriptions de ce genre relèvent de la culture idéale et peuvent n'avoir qu'un mince rapport avec la réalité, quand bien même on en retrouverait le reflet, comme c'est souvent le cas, dans la manière de traiter les intéressés. Par exemple, pour nos ancêtres, tous les bouchers étaient des brutes ivres de sang, et dans beaucoup de communauté on leur interdisait, comme aux médecins, de s'asseoir au banc des jurés si le cas relevait de la peine capitale ; de même la poltronnerie des tailleurs a fourni un thème constant au folklore d'Europe du Nord ; les lecteurs qui ont été nourris des *Contes* de GRIMM, dont certains sont en effet assez macabres (*grim*), se souviennent du petit tailleur de « Sept d'un coup ».

Ces prescriptions n'ont guère d'importance pour l'étude de l'individu dans les sociétés dites primitives : les spécialisations y sont rares, et petit le nombre des individus spécialisés. Mais la différenciation des activités s'accroît rapidement avec la complication de la culture, pour culminer dans des civilisations comme la nôtre. Dans ces conditions, les modèles de comportement et les attitudes que requièrent certains groupes professionnels peuvent finir par jouer un rôle important dans le choix de la profession. Ce phénomène suppose évidemment une liberté considérable dans le choix des activités, laquelle caractérise aussi notre société : un homme dont le bonheur serait d'être manoeuvre dans un port ou bibliothécaire à des chances sérieuses de le devenir effectivement. Mais si l'individu n'a pas eu loisir de faire son choix, le comportement et les attitudes caractéristiques de la profession à laquelle il se trouve appartenir peuvent le rebuter et être cause, comme c'est fréquent, de désadaptation et de trouble psychologique. C'est ainsi que le fils d'un éminent professeur de mes amis, qu'on avait poussé et forcé à prendre un poste universitaire, finit par trouver les charges de son état si écrasantes qu'il disparut au beau milieu d'un trimestre.

c) FAMILLE.

A vrai dire, l'appartenance au groupe familial intervient généralement assez peu pour déterminer la profession, quoique certaines activités soient traditionnellement transmises de père en fils, notamment celles qui sont fort lucratives ou qui comportent quelque secret de métier. En fait, dans la division des tâches au sein de la famille, la nature du travail assigné à chacun paraît résulter davantage de son âge et de son sexe que de sa position dans la structure familiale. L'appartenance à la famille n'est guère plus déterminante dans la manière de se conduire à l'égard des étrangers, sauf quand il s'agit de personnes ou de représentants de groupes familiaux avec qui la famille considérée est amie ou ennemie. Cette appartenance sert malgré tout de base pour fixer certaines attitudes envers les étrangers en général : celle, notamment, qui fait juger leurs intérêts secondaires auprès de ceux des membres de la famille. Ajoutons enfin que dans les sociétés où il y a responsabilité familiale collective, l'individu peut être de ce fait soumis à des modèles de comportement particuliers.

Mais quand l'organisation même de la famille est en jeu, alors toutes ces formes de prescription culturelle prennent une grande importance. La principale fonction de la famille en cette matière est de fournir à l'individu des modèles de conduite envers autrui à l'intérieur du groupe familial. Les membres de la famille sont rigoureusement répartis selon la nature de leurs relations biologiques ou maritales avec l'individu, que complète la définition des droits et des devoirs qu'il a envers chacune de ces catégories. Le système de répartition et les modèles selon lesquels les membres de chaque catégorie de parents se comportent les uns envers les autres peuvent varier considérablement d'une société à l'autre. Décrire et classer les systèmes de parenté a été l'un des sports favoris des anthropologues depuis que leur science existe, et la littérature dont on dispose déjà sur le sujet est volumineuse. Toutefois les différences entre ces systèmes n'ont guère d'importance pour la présente discussion ; ce qui nous intéresse, c'est que les nombreux modèles culturels qui concernent l'interaction sociale soient

assignés à l'individu sur la base de sa position familiale et que les personnes à l'égard desquelles ces modèles doivent être mis en pratique soient nettement désignées sur cette même base. Car du fait que les individus répondant à un type de parenté sont en nombre strictement limité et que leurs contacts sont généralement étroits et fréquents, il suit que la situation familiale est l'une de celles où les modèles culturels sont plus particulièrement susceptibles d'être modifiés par l'expérience. En d'autres termes, l'individu y rencontre quantité d'occasions de faire connaissance avec la personne même de ses parents et d'ajuster sa conduite envers eux selon sa propre personnalité et selon la leur. Même si nous ne pouvons pas le prouver sur la base de nos connaissances actuelles, il semble donc hautement probable que les comportements impliqués par les modèles culturels réels qui correspondent aux rapports de parenté sont plus variables que tous les autres. Néanmoins, c'est aussi l'un des domaines où probablement la société est le plus susceptible d'élaborer des modèles idéaux et où la dérogation publique à ces modèles est le plus sévèrement punie. Il s'ensuit que, dans son étude des personnalités particulières et de leur environnement social, le chercheur doit tenir compte du comportement, privé aussi bien que public, des membres de la famille les uns envers les autres. Combien d'hommes, après un « faux-pas » dans la société, n'ont pas passé le reste de leur soirée à faire des bassesses en prévision de ce que leur épouse, si ostensiblement attentive et sympathique, allait leur dire quand ils seraient de retour chez eux

d) GROUPES ASSOCIATIFS.

Les groupes associatifs diffèrent des groupes familiaux par deux caractères essentiels. Tout d'abord, ils ne sont accessibles en général qu'aux personnes de même sexe et à peu près de même âge, et ensuite l'entrée dans ces groupes est plus ou moins volontaire. On peut sans doute observer dans diverses sociétés des exceptions à ces deux règles, mais elles demeurent valables dans la grande majorité des cas. Ces groupes sont fondés sur l'affinité ou sur la communauté d'intérêt, et comportent le plus souvent des éléments empruntés à l'une ou à l'autre. Jusque dans des groupes de travail qui ne se cachent pas d'avoir des desseins strictement pratiques et économiques, on prend garde en général de n'introduire que des individus qui aient assez d'affinités pour pouvoir coopérer avec le moins de frictions possible. Les groupes associatifs sont de toutes sortes : on y trouve les amitiés et les coteries, aussi bien que les groupes de travail, les clubs et les « sociétés » au sens commun du mot. Même le plus inorganique de ces groupes possède quelque rudiment d'organisation interne ; dans certaines sociétés, des groupes de ce genre peuvent même être fortement organisés : ainsi, au Dahomey, les rapports d'amitié impliquent des droits et des devoirs aussi spécifiés que ceux qui lient de proches parents, des frères par exemple. Les groupements plus larges, tels que clubs ou sociétés secrètes, peuvent être organisés de manière complexe et formelle (formal), comporter des dignitaires et des rites spéciaux. L'appartenance à une unité de ce genre implique toujours l'obligation pour l'individu d'observer certains modèles dans sa conduite envers les membres du groupe. Elle peut aussi impliquer, notamment si le groupe remplit certaines fonctions dans la société globale, l'obligation de se conduire de façon définie dans ses rapports avec

les personnes extérieures au groupe. Il s'agit généralement de conduites sporadiques : l'individu ne doit les adopter que quand l'association s'adonne à ses cérémonies ou à l'accomplissement de ses activités spécifiques ; par exemple, les membres d'une société d'Indiens de la Plaine ont à se comporter d'une manière définie lorsque la société exécute ses danses ou exerce ses fonctions de police, mais entre temps ils font comme tout le monde.

e) LES POSITIONS DE PRESTIGE.

On peut enfin classer les individus et les groupes selon des échelles de prestige ; des formes de comportement différentes leur sont alors expressément prescrites selon les positions différentes qu'il y occupent. Même dans les sociétés dépourvues d'une véritable structure de classe, et partant, des différents modèles culturels qui s'y trouvent associés, c'est une idée habituellement reçue que les individus qui sont entourés d'un grand prestige ne doivent pas se conduire de n'importe quelle façon. C'est ce que traduit notre dicton : « noblesse oblige »¹. Ces personnes sont tenues d'user avec modération de leur puissance réelle et de ne pas ignorer ceux qui leur sont inférieurs, le moindre manquement à cette attitude leur aliénant toute estime. Et même n'y aurait-il pas de modèle de comportement expressément attaché aux positions de prestige, ces positions modifient inévitablement le comportement des individus dans les limites de variation admises par les modèles réels. On n'agit jamais de façon identique envers un supérieur, un égal ou un inférieur, et quand le comportement explicite envers l'un d'eux serait identique à ce qu'il est normalement envers l'autre, les effets produits seraient encore différents ; un inférieur est flatté d'être traité en égal, un supérieur s'en irrite.

En définitive, chacun des systèmes de classement et d'organisation que l'on observe au sein d'une société primaire assigne à l'individu certains modèles culturels d'après sa position dans ce système. Mais tous les systèmes n'ont pas la même importance à cet égard ; la position que l'individu occupe dans le système âge-sexe paraît agir plus que toute autre pour déterminer sa participation à la culture ; aussitôt après vient sa position dans le système familial, bien qu'elle ait pour signification essentielle de lui fournir des modèles propres à gouverner ses relations, non pas tant avec la société globale qu'avec un groupe restreint et spécifique ; sa position dans les systèmes de spécialité, d'association et de prestige interviennent aussi pour lui prescrire des modèles culturels, mais aucun de ces systèmes ne paraît avoir sous ce rapport l'importance des deux précédents. Si le chercheur parvient à définir la place que son sujet occupe dans les catégories âge-sexe et dans le système familial, il peut en déduire les grands traits de sa participation culturelle, du moins en ce qui concerne le moment précis où la recherche s'effectue. En outre, il est toujours possible de constituer des groupes avec les individus qui appartiennent aux mêmes catégories âge-sexe et qui occupent des positions semblables dans des unités familiales différentes : com-

¹ En français dans le texte.

me leur participation à la culture est de même nature, elle fournit une sorte de système de référence qui est aussi solide qu'on peut l'espérer dans les conditions où les études de personnalité sont encore conduites. C'est en se référant à ce système que l'on peut étudier et comparer les variations individuelles qu'offrent les comportements et les réponses, et que les causes de ces variations peuvent être recherchées.

II. - L'INDIVIDU DANS LA STRUCTURE SOCIALE.

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'à présent, nous avons traité de la participation à la culture en termes de structure sociale, c'est-à-dire de façon générale et impersonnelle. Il nous faut maintenant considérer l'individu dans son rapport avec cette structure et, à travers elle, dans son rapport avec la culture de sa société. Il doit être clair désormais que la structure de la société primaire la plus simple, comme un village primitif, n'est d'aucune façon simple ni homogène. Les individus qui composent une société de ce genre sont classés et organisés en plusieurs systèmes simultanés. Chacun de ces systèmes remplit sa fonction propre dans le rapport de l'individu avec sa culture, et l'individu occupe une place dans chacun d'eux. Chaque membre de la société prend place par exemple dans le système âge-sexe et aussi dans les catégories de prestige ; il a aussi sa place dans le système des occupations spécialisées, soit comme travailleur effectivement spécialisé, soit comme partie de ce groupe résiduel mal défini que notre société désigne avec des expressions vagues comme « travailleur non qualifié » ou « ménagère » ; enfin, il appartient toujours à quelque unité familiale et à un ou plusieurs groupes associatifs ; aussi longtemps qu'il a un seul parent vivant dans la société considérée, il occupe en effet une position dans le système familial ; et même si tous ses parents ont disparu, il peut toujours réintégrer le système par l'adoption ou par le mariage ; quant à l'appartenance au système associatif, aucun membre d'une société primaire, s'il n'est pas psychosé, ne peut manquer d'être pris dans des groupes d'amis ou de travail ; il se peut qu'on l'écarte des clubs ou d'autres groupes associatifs dont la forme est plus rigide, mais même alors il occupe de ce fait une place parfaitement définie dans le système que ces groupes constituent ; il est l'un de ceux qui lui sont « extérieurs » et dont justement l'existence procure aux « membres » l'essentiel de leur satisfaction affective. Il n'est pas concevable qu'une société secrète puisse exister sans qu'autour d'elle on jalouse ses membres et qu'on spéculé sur ses secrets.

1. Concepts de statut et de rôle.

[Retour à la table des matières](#)

Au cours des tentatives qui ont été faites antérieurement pour éclairer le rapport de l'individu et de ces différents systèmes sociaux, deux termes se sont avérés assez fructueux pour qu'il paraisse légitime de les introduire ici.. Nous avons tenté de faire comprendre que les systèmes persistent, tandis que les individus qui y occupent une place peuvent se renouveler. La place qu'un individu donné occupe dans un système donné à un moment donné sera nommée son statut (status) par rapport à ce système. Dans d'autres recherches sur la structure sociale, le terme de position (position) a été utilisé dans un sens très voisin, mais sans qu'on ait clairement identifié la condition de temps ni la simultanéité des différents systèmes d'organisation au sein de la même société. On s'est aussi servi pendant longtemps du terme de statut pour désigner la position de l'individu dans le système de prestige de sa société. Mais dans l'usage que nous en faisons, il s'applique aussi bien à la position de l'individu dans chacun des autres systèmes. Quant au second terme, le *rôle* (*role*), nous nous en servons pour désigner l'ensemble des modèles culturels associés à un statut donné. Il englobe par conséquent les attitudes, les valeurs et les comportements que la société assigne à une personne et à toutes les personnes qui occupent ce statut ; on peut même y ajouter le droit d'escompter, venant des personnes qui occupent d'autres statuts dans le même système, certains comportements caractéristiques. Tout statut est ainsi associé à un rôle donné, mais du point de vue de l'individu, les deux faits ne sont absolument pas identiques. Ses statuts lui sont assignés sur la base de son âge et de son sexe, de sa naissance ou de son mariage dans une unité familiale donnée, etc. ; mais ses rôles sont appris sur la base de ses statuts actuels ou futurs. En tant qu'il représente un comportement explicite, le rôle est l'aspect dynamique du statut : ce que l'individu doit faire pour valider sa présence dans ce statut.

2. Statut actuel et statut latent.

[Retour à la table des matières](#)

Plusieurs individus peuvent occuper simultanément un statut donné dans un système social, connaître et exercer simultanément le rôle qui est associé à ce statut. C'est là du reste le cas normal. Par exemple, dans toute société, il y a en général plusieurs personnes pour occuper le statut d'adulte mâle et pour en assumer le rôle ; de même plusieurs hommes y occupent à la fois le statut de père, mais dans des groupes familiaux différents auxquels chacun appartient pour sa part. Inversement le même individu peut occuper, et occupe effectivement, plusieurs statuts différents à la fois, dont chacun relève de un des systèmes d'organisation auxquels il participe. Et non seulement il occupe ces statuts, mais il connaît encore les rôles qui s'y rattachent. Il lui est

cependant impossible d'assumer tous ces rôles simultanément. Ces rôles constituent bien un élément constant de sa participation à la culture implicite, mais sous le rapport de sa participation à la culture explicite, ils n'entrent en fonction que de manière intermittente. En d'autres termes, il a beau occuper des statuts et connaître leurs rôles à chaque instant, il agit tantôt selon un statut et son rôle, tantôt selon un autre. Le statut selon lequel un individu agit est son *statut actuel* (*active status*) au moment considéré. Ses autres statuts sont au même moment des *statuts latents* (*latent statuses*). Les rôles associés aux statuts latents sont provisoirement mis en vacance, mais ils demeurent parties intégrantes de l'équipement culturel de l'individu.

Un exemple éclairera cette formulation. Supposons qu'un homme passe sa journée à travailler comme employé dans un magasin. Tant qu'il est derrière son comptoir, son statut actuel est celui d'un vendeur, et il est défini par sa position dans le système des occupations spécialisées qui caractérise notre société. Le rôle qui se trouve associée à ce statut lui fournit des modèles pour ses rapports avec ses clients. Ces modèles seront à la fois connus de lui et des clients, et leur permettront de traiter les affaires en un minimum de temps et de malentendus. Quand il passe dans la pièce réservée au personnel pour fumer une cigarette et qu'il y retrouve d'autres employés, son statut de vendeur devient un statut latent, et il revêt alors un nouveau statut actuel fondé sur la position qu'il occupe dans le groupe associatif formé par l'ensemble des employés du magasin. Sur la base de ce statut, ses rapports avec les autres employés seront soumis à une gamme de modèles culturels différents de celle qu'il emploie dans ses rapports avec les clients. En outre, puisqu'il est probable qu'il connaît la plupart des employés, l'usage qu'il fera de ces nouveaux modèles se trouvera modifié par la sympathie ou l'aversion qu'il éprouve pour certains d'entre eux et par la considération de leur position et de la sienne propre dans la hiérarchie de prestige des employés du magasin. Quand vient l'heure de la fermeture, il délaisse à la fois son statut de vendeur et son statut d'employé et tandis qu'il rentre chez lui, il se conduit seulement selon le statut qu'il occupe par rapport au système âge-sexe : par exemple, s'il est jeune, il ne pourra pas ne pas au moins sentir qu'il doit laisser sa place à une dame dans le bus, tandis qu'âgé il la conservera en toute sérénité. Aussitôt qu'il arrive chez lui, c'est une nouvelle série de statuts qui s'actualise. Ces statuts résultent de la nature des liens qui l'unissent aux différents membres du groupe familial ; étant donné les rôles qui se trouvent associés avec ces statuts familiaux, il s'efforcera par exemple d'être cordial avec sa belle-mère, affectueux avec sa femme, éducateur inflexible avec son fils dont le bulletin scolaire est encore en baisse. Si le soir il a une réunion de loge, tous ses statuts familiaux vont passer à l'état latent à partir de huit heures. Sitôt entré dans la salle de réunion et passé son uniforme de Grand Léopard Impérial, l'Antique Ordre des Dinosaures l'investit d'un nouveau statut, lequel était resté latent depuis la dernière réunion ; il se conduit alors selon son nouveau rôle, jusqu'au moment où il lui faut retirer son uniforme et rentrer chez lui.

3. Ajustement des rôles.

[Retour à la table des matières](#)

Le fait que les différents statuts de l'individu sont actualisés à des moments différents interdit que les rôles qui leur sont associés se heurtent de front. Le comportement explicite qui fait partie d'un rôle peut tout au plus contredire les résultats d'un comportement explicite appartenant à un autre rôle. Mais les comportements eux-mêmes n'entreront pas en conflit en raison du décalage temporel. D'autre part, les rôles associés aux statuts d'un même système sont en général assez bien ajustés les uns aux autres pour ne pas produire de conflit tant que l'individu opère au sein du système. Cela vaut aussi pour les statuts relevant de systèmes différents lorsque normalement ces statuts intéressent le même individu : il est ainsi normal dans toute société que les rôles d'adulte male, de père, de travailleur qualifié, d'ami, etc., s'ajustent les uns aux autres, bien qu'ils relèvent de systèmes différents. Bien entendu, ces ajustements ne résultent pas d'une organisation consciente et concertée, mais ils se sont élaborés à travers l'expérience de ceux qui ont précisément occupé plusieurs statuts à la fois, et qui ont, moyennant des essais et des erreurs, graduellement éliminé la plupart des conflits possibles. Si, par exemple, des modèles servant à manifester expressément l'amitié sont empruntés à une autre société, ils seront bientôt modifiés de telle sorte qu'ils ne heurtent pas les modèles que le système local d'organisation familiale avait antérieurement établis.

Si par accident des statuts dont les rôles sont fondamentalement incompatibles se trouvent groupés sur le même individu, le cas, très rare, offre matière à une puissante tragédie. Alors que la plupart des sociétés éprouvent une médiocre sympathie pour un homme qui chercherait à esquiver la responsabilité de certains rôles, toutes paraissent pouvoir ressentir quelque compassion envers une personne qui doit choisir entre des statuts et des rôles également valables. Ce dilemme fournit aux sociétés les plus sophistiquées et les plus introverties l'un de leurs thèmes littéraires favoris. La tragédie de la famille d'Œdipe, les ultimes épisodes des *Nibelungen* en sont des exemples classiques, de même que, sur le plan du simple folklore, le conte écossais dans lequel un homme s'aperçoit que son hôte est le meurtrier de son frère. Dans tous ces cas, l'individu assailli par des rôles incompatibles répond au problème selon le modèle classique : satisfaire aux différents statuts en des temps différents, sans ignorer que l'exécution d'un rôle contredit le résultat de l'exécution des autres. Ainsi dans le conte écossais, l'homme conduit son hôte sans dommage hors du territoire du clan, et la, en qualité de frère de la victime, engage avec lui un combat à mort.

De tels conflits surviennent rarement dans des sociétés primaires, et même à l'intérieur de groupements sociaux plus vastes quand ceux-ci durent depuis quelque temps et qu'ils ont élaboré des cultures désormais bien intégrées. Ils peuvent en revanche devenir assez fréquents dans les conditions actuelles de notre société : la nécessité de réorganiser notre structure sociale pour répondre aux besoins qu'une

technique et une mobilité spatiale sans précédent dans l'histoire humaine ont créés, est en train de renverser notre système traditionnel de statuts et de rôles, sans qu'ait encore surgi un système nouveau compatible avec les conditions actuelles de la vie moderne. Aussi l'individu se trouve-t-il fréquemment aux prises avec des situations où il n'est sûr ni de ses propres statuts et rôles ni de ceux d'autrui. Il n'est pas seulement contraint de faire des choix, il ne peut pas même acquérir la certitude qu'il a choisi correctement ni que la réponse d'autrui sera bien celle qu'il escomptait en lui supposant tel ou tel statut. De là d'innombrables déceptions et frustrations.

CHAPITRE IV

LA PERSONNALITÉ

[Retour à la table des matières](#)

Les phénomènes qui servent de matériaux aux études sur la personnalité sont probablement connus depuis qu'il y a une espèce humaine. Les ancêtres simiesques de l'homme ont vite appris par expérience qu'il y avait dans la horde des natures irascibles ou gentilles, sottes ou intelligentes, lentes ou vives dans leurs réponses affectives. Mais à travers toute l'histoire humaine, ces différences ont été considérées comme relevant de la nature des choses, et ne requérant aucun éclaircissement. C'est très récemment qu'apparaissent les concepts modernes relatifs à la personnalité et qu'on se met à étudier les processus impliqués dans sa formation. Ces travaux sont mêmes plus récents que les recherches sur la culture et sur la société dont nous avons exposé quelques résultats dans les chapitres précédents. On ne s'étonnera donc pas que des confusions considérables subsistent encore en ce qui concerne les concepts et les définitions qui doivent servir d'instruments dans ces travaux. La signification exacte qu'il convient d'attribuer au terme de personnalité lui-même est encore incertaine. On en connaît d'innombrables définitions, qui ont toutes quelques éléments en commun, mais le processus de clarification par l'usage que nous avons invoqué à propos de la définition de la culture est ici encore en cours.

I. - DÉLIMITATION DU CONCEPT DE PERSONNALITÉ.

[Retour à la table des matières](#)

Dans l'état actuel, le problème essentiel que soulève la définition de la personnalité est celui de la délimitation même du concept. L'individu et son environnement constituent une configuration dynamique dont toutes les parties sont si étroitement imbriquées les unes dans les autres et s'influencent par une interaction si constante qu'il est extrêmement difficile de dire où il faut faire passer la frontière qui les distingue. Dans la perspective qui est la nôtre, on donnera au mot personnalité le sens d' « agrégat organisé des processus et des états psychologiques qui relèvent d'un individu » (*The organized aggregate of psychological processes and states pertaining to the individual*). Cette définition comprend l'élément commun à la plupart des définitions courantes actuellement ; elle élimine en même temps quantité de phénomènes que telle ou telle de ces définitions englobait : c'est ainsi qu'elle exclut le comportement explicite qui résulte de ces processus et de ces états, encore que leur nature et leur existence même ne puissent être déduites que de ce comportement ; elle ne prend pas davantage en considération les effets que ce comportement peut avoir sur l'environnement de l'individu, autrui inclus ; elle écarte enfin du concept de personnalité la structure physique de l'individu et ses processus physiologiques. Cette dernière exclusive paraîtra peut-être trop sévère aux yeux de certains chercheurs, mais elle se justifie pratiquement, sinon logiquement : nous connaissons si mal les faits physiologiques qui accompagnent les phénomènes psychiques qu'en prétendant traiter ceux-ci en termes physiologiques, nous risquons d'apporter plus de confusion que de lumière. Face à un univers dont toutes les parties interfèrent en quelque façon, les sciences délimitent nécessairement leur secteur de manière arbitraire ; mais l'expérience montre que l'on peut arriver à des conclusions valables concernant des phénomènes particuliers sans faire état de tous les phénomènes qui peuvent leur être liés fonctionnellement : les généticiens, par exemple, ont pu établir leurs lois de l'hérédité sans tenir compte de la chimie des gènes dont la reproduction des caractères physiques dépend pourtant en dernière analyse ; de même les psychologues expérimentaux ont réussi à faire quantité de découvertes sur les processus d'apprentissage par des procédés psychologiques et purement comportementaux et tout en ignorant à peu près complètement les faits physiologiques qui accompagnent ces processus.

L'expression « processus et états psychologiques » est à coup sûr bien vague, mais il paraît prudent de s'y tenir. Nous en savons probablement beaucoup moins sur le contenu et la structure réels de la personnalité que sur tout autre aspect de l'individu. La personnalité est une configuration unique sans équivalent, rigoureux dans le domaine physique. Il n'est pas question d'ailleurs de l'observer directement, on ne peut

qu'inférer ses propriétés du comportement explicite (*overt behavior*) où elles trouvent leur expression. Allons plus loin: la seule raison qu'on ait d'admettre la personnalité en tant qu'entité agissante et permanente, c'est une certaine cohérence dans le comportement explicite de l'individu. Que l'individu reproduise les mêmes réponses aux mêmes stimuli alors que ces réponses sont complexes et ne peuvent manifestement pas être tenues pour instinctives, c'est là le seul indice qui permette de penser qu'il organise et conserve de quelque manière son expérience. Malheureusement, un comportement, même une fois observé, est souvent susceptible de plusieurs interprétations psychologiques ; il s'ensuit que l'ensemble des faits connus peut très bien servir de base à plusieurs formulations du contenu et de la structure de la personnalité. Pour ajouter à la confusion, beaucoup de descriptions de la personnalité se servent de termes qui viennent du domaine physique, plus familier, mais qui s'appliquent assez mal au domaine psychologique ; quand, par exemple, on parle de niveaux dans la personnalité, on suggère une image de rapports spatiaux qui ne correspond absolument pas à ce que le psychologue entend par ce mot, à savoir des degrés ou bien d'intégration, ou bien d'aptitude au changement, ou bien d'accessibilité aux méthodes introspective ou systématique. Il n'est donc pas surprenant que mainte représentation courante de la personnalité nous rappelle encore les cartes du XVII^e siècle ; ici aussi le dessin des côtes est à peu près net, mais pour les régions intérieures, les zones blanches sont recouvertes de croquis : un Çà ithyphallique et chevelu, un Surmoi auréolé, et l'inscription : « dans ces parages on trouve des complexes ».

Puisque ce sont le comportement explicite de l'individu et le rapport apparent de ce comportement avec ses besoins et son environnement qui constituent nos seules clés pour la personnalité, il paraît légitime d'aborder dans une perspective fonctionnelle la question de savoir comment formuler le contenu de la personnalité. Nous pouvons admettre à titre de première prémisse que la fonction de la personnalité dans son ensemble est de rendre l'individu capable de produire des formes de comportement qui lui soient profitables dans les conditions imposées par son environnement. Nous admettrons ensuite comme deuxième prémisse que, toutes choses égales d'ailleurs, cette fonction est remplie plus efficacement quand ce genre de comportement demande le moins de délai et d'effort. Les comportements qui satisfont le mieux aux conditions de notre seconde prémisse sont ces réponses automatiques, éprouvées, efficaces, que nous nommons habitudes (*habits*). A partir de ces deux prémisses, on peut résumer les opérations de la personnalité de la manière suivante :

1. Élaboration de réponses comportementales adaptées à différentes situations ;
2. Réduction de ces réponses à des habitudes ;
3. Production des réponses-habitudes préalablement établies.

Dans ces trois opérations, la première phase est constituée par l'enregistrement (*registry*)¹ de la situation qui évoque la réponse. Je préfère ce terme à ceux de connaissance (*recognition*) ou de perception (*perception*) qui tous deux impliquent conscience. Quand une situation est nouvelle, peu familière, elle tend sans doute à être

¹ Le terme a été utilisé pour la première fois avec ce sens par le Dr Karen HORNEY.

enregistrée au niveau de la conscience, mais une fois qu'elle est devenue familière et qu'une réponse habituelle adaptée lui est attachée, elle peut fort bien être enregistrée inconsciemment. Un individu peut ainsi enregistrer plusieurs situations et leur fournir des réponses habituelles à mesure qu'elles se présentent, tout en ignorant ce qu'il fait et sans interrompre le flux de ses processus psychiques conscients. Un enregistrement de ce type constitue une condition préalable à la réponse, quels que soient les facteurs essentiels de la situation, internes ou externes. Ceux qui sont occupés à un travail créateur savent par exemple que les tensions physiologiques qui résultent de la faim ou de la fatigue peuvent n'être pas enregistrées pendant un long moment, et qu'elles ne se déclarent qu'à l'occasion d'un répit dans le travail. La vigueur avec laquelle elles éclatent alors prouve suffisamment que les tensions ont suivi le cours normal de leur développement et que seul leur enregistrement avait été bloqué. Il est d'autre part trop évident que l'enregistrement de stimuli extérieurs à l'organisme est une condition préalable à la réponse, pour qu'il soit besoin d'y insister : on ne bondirait pas hors de l'atteinte d'une auto si on ne la voyait pas venir.

II. - LES SITUATIONS.

I. Situation et besoins.

[Retour à la table des matières](#)

En définissant tout à l'heure la première phase d'une séquence stimulus-réponse, nous avons utilisé délibérément le terme de situation (situation) de préférence à celui de stimulus, plus précis mais plus restreint. Pratiquement, toutes les situations qui évoquent des réponses chez les êtres humains comprennent une multiplicité de facteurs. Les psychologues qui abordent l'étude du comportement humain après avoir expérimenté en laboratoire sur des animaux sont tentés de sous-estimer l'extrême complexité des conditions dans lesquelles en général le comportement humain s'élabore et s'exécute. Il est rare que les besoins individuels, que l'on doit considérer comme les motivations élémentaires du comportement, agissent comme des stimuli indépendants, puisqu'ils sont pour la plupart présents en permanence. La situation est du reste compliquée du fait que l'homme est capable de prévoir le retour de ses besoins même quand ils sont, pour le présent, d'une faible intensité. Si, par exemple, quelques hommes se trouvent isolés sur un radeau, la faim qu'ils éprouvent et la faim qu'ils prévoient agissent comme des stimuli d'importance à peu près égale pour déterminer de quelle manière ils doivent consommer leurs réserves. Mais même en dehors de ce facteur d'anticipation, l'individu peut très bien enregistrer plusieurs besoins à la fois : un ancien boy-scout n'ignore pas qu'on peut en même temps avoir faim, avoir froid, être fatigué et s'inquiéter de produire une bonne impression sur ses compagnons. Cependant, les besoins présents à un moment donné n'ont pas la même

urgence. Si l'on diffère trop longtemps la satisfaction de l'un d'eux, surtout s'il s'accompagne de tensions physiologiques, il peut finir par dominer la situation et par agir comme s'il était l'unique motivation du comportement. Mais ce cas se produit rarement dans les conditions normales de l'existence humaine ; ce qui, en revanche, se passe couramment, c'est que plusieurs besoins dont aucun n'est nettement dominant agissent ensemble pour constituer la motivation d'une réponse comportementale donnée. Cette réponse, en retour, est destinée à satisfaire à un degré plus ou moins élevé chacun des besoins en question : pour reprendre l'exemple du boy-scout, les besoins de manger, d'avoir chaud, de se reposer et de conserver sa réputation dans la troupe, en se combinant, produiront des tentatives destinées à persuader le groupe de rentrer chez soi.

2. Situation et environnement.

[Retour à la table des matières](#)

De nouvelles complications interviennent du fait que tout comportement capable de satisfaire un besoin ou un agrégat de besoins doit encore s'organiser en fonction des conditions instituées par l'environnement. Même si l'enregistrement d'un besoin précède éventuellement l'appréciation de ces conditions par l'individu, les deux éléments sont indispensables pour que des réponses efficaces puissent être élaborées. Lors même qu'il serait possible de les distinguer par l'analyse, la question de leur distinction fonctionnelle resterait posée. Si l'on considère notamment le cas des réponses établies, c'est-à-dire des habitudes, il semble absolument certain que le besoin ou l'agrégat de besoins d'une part, les conditions dans lesquelles ils trouvent normalement satisfaction d'autre part, agissent comme un stimulus unique. Bien plus, la saisie de ces conditions semble souvent suffire à déclencher la réponse habituelle alors que les besoins contenus dans la situation n'auraient pas sans elles été enregistrés : c'est un fait d'expérience commune que la bonne chère éveille l'appétit et conduit à la réponse habituelle : se nourrir, même lorsqu'on n'avait pas senti sa faim auparavant. Dans des cas de ce genre, il est probable que les besoins contenus dans la situation sont réellement présents quand les conditions sont saisies, mais qu'ils sont laissés à l'état latent. Quelles que soient les variations d'intensité des besoins chez le même individu d'un moment à l'autre, il est bien rare que, dans les conditions normales de la vie, un besoin puisse être pleinement satisfait. Même quand la tension liée à un besoin donné a été réduite en deçà du point où elle agirait normalement comme « initiateur » de comportement, la tension qui persiste est encore suffisante pour faire agir le besoin comme « motivateur » de comportement en présence des conditions habituelles. Lorsqu'une réponse habituelle sert à satisfaire plusieurs besoins à la fois, le total des tensions résiduelles liées à ces besoins est vraisemblablement suffisant pour déclencher le comportement.

3. La composante sociale.

[Retour à la table des matières](#)

Les situations susceptibles d'éveiller des réponses comportementales sont extrêmement nombreuses et variables. Elles comprennent à peu près toutes les combinaisons et toutes les permutations possibles entre les besoins individuels et les conditions qui les satisfont. Mais il existe au moins un facteur, que nous appellerons la *composante sociale* (*social component*), qui se retrouve dans la grande majorité des situations capables de stimuler les êtres humains. Cette composante sociale résulte des conditions impliquées par leur qualité de membres d'un groupe organisé et de la parfaite accoutumance de l'individu à ces conditions. On l'a déjà dit, les modèles de comportement humain ne sont généralement pas des réponses à un seul besoin, mais à un agrégat de besoins. Or le besoin d'obtenir des autres des réponses favorables en est une composante à peu près constante. On n'exagérerait certainement pas en disant qu'il y a fort peu de comportements humains organisés qui ne visent en quelque façon à le satisfaire. Même si l'intensité de ce besoin de réponse varie dans le temps, il lui manque le caractère manifestement cyclique des besoins qui résultent directement des tensions physiologiques : aussi bien peut-il agir comme motivation de comportement à peu près en permanence. On a du mal à concevoir une situation où le désir qu'éprouve l'individu d'obtenir d'autrui une réponse favorable serait si pleinement satisfait *qu'il* ne chercherait plus à en susciter d'autres ou à en éviter de défavorables.

Étant donné que les autres individus constituent un élément permanent de l'environnement humain, les conditions qui pourraient amener l'enregistrement de ce besoin sont presque constamment présentes. Bien plus, les êtres humains sont si totalement conditionnés par la présence d'autrui qu'ils ont une forte tendance à projeter ce facteur humain jusque dans les situations où il n'est pas présent. Nous sommes enclins à jouer pour autrui, même sans public. Ce type de comportement peut être rationalisé de deux manières, pour autant qu'il y ait Coin de rationalisation : ou bien justifié comme anticipation des réactions d'autrui s'il découvrait ou quand il découvrirait ce que l'individu a fait, ou encore justifié par rapport à un public invisible ; c'est alors que l'on admet, incorporés au milieu social, des êtres sans doute fort différents des hommes par d'autres attributs, mais qui leur ressemblent pourtant en ceci qu'ils répondent à certaines formes de comportement et qu'ils sont capables d'affecter le bien-être de l'individu. Dans l'animisme primitif, dans la croyance aux esprits des ancêtres, dans le culte d'une divinité toute-puissante et toute attentive, c'est bien ce second type de rationalisation qui a été choisi.

On aurait peine à surestimer l'importance que cette composante sociale peut avoir pour la compréhension du comportement humain. Sa présence explique que des modèles de comportement en train de se constituer puissent être récompensés ou découragés, non pas seulement selon qu'ils atteignent leurs buts manifestes, mais aussi selon les méthodes par lesquelles l'individu s'efforce de les atteindre. Qu'il adopte des formes de comportement approuvées socialement, il est assuré de recevoir en récompense une réponse favorable, même si par rapport à ses fins manifestes son comporte-

ment s'avère inefficace. L'attitude d'autrui envers un échec de ce genre se trouve résumée dans la phrase coutumière : « Bon, il a toujours essayé. » Inversement, s'il atteint ses fins à l'aide de formes de comportement hétérodoxes et socialement réprouvées, il provoque des réponses défavorables qui dépouillent ces fins de l'essentiel de leur valeur. C'est donc cette composante sociale qui détermine essentiellement la transmission, d'une génération à l'autre, des modèles de comportement complexe pris dans leur ensemble. Grâce à elle, l'individu attache presque autant d'importance à la manière d'atteindre ses fins qu'au succès lui-même. La pression sociale maintient la formation des comportements individuels à l'intérieur des limites imposées par les modèles culturels, et elle garantit que les habitudes individuelles qui apparaissent seront de nature à rendre le comportement prévisible en fonction de la position dans la société. Elle garantit encore que ces habitudes seront compatibles avec les habitudes que les membres de la société auront constituées par des mécanismes identiques. Bref, sans cette composante sociale, la culture ne pourrait se transmettre ni les sociétés se perpétuer en tant que totalités fonctionnelles.

III. - LES RÉPONSES.

I. Classification.

[Retour à la table des matières](#)

En résumé, les situations qui éveillent des réponses chez l'individu sont, à quelques rares exceptions près, des configurations *qui* comprennent à la fois un agrégat donné de besoins et un ensemble donné de conditions dans lesquelles ils doivent se satisfaire. Une fois ce fait établi, nous pouvons procéder à l'examen des réponses elles-mêmes. Il est possible de classer les réponses de bien des manières différentes selon le critère que l'on choisit ; aussi bien la question n'est pas qu'un système particulier de classification soit valable absolument, mais plutôt qu'il soit utile par rapport à un ensemble de problèmes donnés. Quand il s'agit de comprendre les relations entre personnalité et culture, on peut répartir les réponses en deux grands groupes :

- 1° Les réponses émergentes (*emergent responses*)
- 2° Les réponses établies (*established responses*).

Autrement dit, il y a les réponses qui sont en voie de développement et d'organisation et celles qui sont parvenues à une organisation et à une automatisation totales. Les premières finissent par devenir insensiblement les secondes, mais les deux pôles de la série des réponses possibles sont suffisamment nets : à l'extrémité « réponses émergentes » de l'échelle, on trouve les comportements provoqués par des situations nouvelles et inhabituelles ; ce sont en général des tentatives prudentes, sans organisa-

tion ni modèle cohérents ; du côté « réponses établies », on trouve les comportements provoqués par des situations familières ; ils sont parfaitement organisés et modelés (*patterned*). Tandis que les réponses émergentes impliquent toujours à quelque degré la conscience de la situation et un effort pour résoudre le problème rencontré, les réponses établies sont automatiques, elles peuvent être produites sans que la situation soit enregistrée ni que le comportement associé atteigne le niveau de la conscience.

2. Les réponses établies sont les plus nombreuses et les plus fréquentes.

[Retour à la table des matières](#)

Les réponses qu'un individu peut produire s'étalent d'un bout à l'autre de l'échelle, mais leur distribution n'y est pas du tout uniforme. La masse des réponses se regroupe toujours du côté du pôle « réponses établies », et l'on observe une brusque chute de fréquence quand on va vers le pôle « réponses émergentes ». La plupart des situations que l'individu rencontre dans le train ordinaire de la vie lui sont devenues familières à la suite d'une longue répétition, il y pourvoit par des réponses automatiques, par ce qu'on nomme des habitudes. Quand même ces habitudes offriraient un gaspillage considérable de mouvements et s'avéreraient peu efficaces par rapport à leurs fins manifestes, elles demeurent cependant supérieures aux réponses non habituelles pour la conservation de l'énergie nerveuse et pour la diminution de la tension émotionnelle. Il est plus facile de vivre avec des habitudes qu'avec des intentions conscientes, et c'est avec des habitudes que nous vivons la plupart du temps. Quel malaise peut produire au contraire la nécessité d'élaborer, face à des situations nouvelles, un grand nombre de comportements nouveaux, c'est ce qu'illustre abondamment le sort des réfugiés européens : privés de leur milieu familial, leurs habitudes s'avèrent désormais inefficaces ; il est évident, pour quiconque a eu affaire avec eux, que cette situation provoque souvent des troubles graves de la personnalité. Dans des conditions normales, il est rare que l'individu soit appelé à répondre à des situations nouvelles, et quand elles se présentent à lui, c'est en petite quantité à la fois. La capacité de poursuivre la plupart de nos activités sur le plan des habitudes nous permet de conserver de l'énergie, et d'utiliser la vigueur économisée pour élaborer de nouvelles formes de comportement quand le besoin s'en fait sentir.

Il y a correspondance à peu près constante entre la position qu'une réponse comportementale donnée occupe sur l'échelle qui va de l'émergent à l'établi, et sa position dans la dynamique continue (*developmental sequence*) par laquelle des réponses d'abord tâtonnantes et plus ou moins conscientes se transforment enfin en habitudes. Il faut bien en effet qu'une situation soit enregistrée une première fois par l'individu, et qu'il fasse un premier essai pour y répondre. A mesure que la situation se répète, les comportements qui y répondent s'organisent davantage et requièrent un effort de

moins en moins conscient. A la fin, Ces réponses apparaissent à la manière d'un modèle de comportement unique et intégré, que l'enregistrement de la situation met automatiquement en route. L'agrégat organise des habitudes qui se sont constituées chez l'individu compose la masse de sa personnalité et lui donne forme, structure et continuité. Et de fait, nous pouvons imaginer la personnalité comme un noyau d'habitudes, organisé, relativement persistant, enveloppe d'un halo de réponses comportementales en train de se réduire en habitudes. Par conséquent, la signification fonctionnelle essentielle des processus par lesquels de nouveaux comportements se constituent vient de ce qu'ils sont capables de contribuer à la constitution de nouvelles habitudes efficaces. Nous avons tendance à tenir les processus intellectuels pour les manifestations les plus hautes de la psychologie individuelle ; et il est certain qu'avec eux le sens de l'évolution des capacités psychologiques, tel qu'on peut le discerner depuis l'animal jusqu'à l'homme, atteint son point culminant. Nous devons pourtant admettre qu'en général ils n'opèrent que comme préambules à la formation des habitudes ; ils aident et accélèrent la constitution de réponses comportementales explicites, mais ces réponses ne parviennent à leur pleine utilité qu'après avoir été réduites à des automatismes, à des habitudes.

3. Formation des réponses émergentes.

a) RÔLE DE L'IMITATION.

[Retour à la table des matières](#)

Puisqu'au début de la constitution d'une habitude il y a toujours un essai pour résoudre la situation nouvelle, les processus impliqués dans cet essai sont toujours d'une grande importance si l'on veut comprendre la formation de la personnalité. Que des processus de nature différente puissent être invoqués, c'est trop évident ; mais ce qu'on sait moins, c'est l'importance relative de ces différentes méthodes pour la constitution du comportement humain. Beaucoup d'écrits sur ce sujet semblent manifester une forte tendance à accorder la première place aux processus intellectuels et la seconde à la méthode par essais et erreurs. En réalité, quand un individu doit constituer un nouveau modèle de comportement pour résoudre une situation nouvelle, sa réponse *initiale* (*initial*) dépend bien plus de *l'imitation* (*imitation*) que de tout autre méthode. Par *imitation*, on veut signifier que le comportement a été copié sur autrui, sans préciser si l'imitateur a été mis au courant de ce comportement par l'observation directe, par oui-dire, ou enfin, dans des sociétés plus avancées, par la lecture. Cette technique d'imitation est inapplicable dans deux conditions seulement : quand la situation est nouvelle pour la société comme pour l'individu, et quand l'individu n'a pas eu l'occasion d'apprendre ce que les autres font dans son cas.

Mais ni l'une ni l'autre de ces conditions n'a guère de chance de se produire normalement. Tandis que toute situation rencontrée par un individu est en un sens nouvelle pour lui, il est très peu de situations qui soient en même temps nouvelles pour sa

société. Comme membre de cette société, il peut en général puiser dans un stock de modèles de comportements déjà constitués capables de résoudre à peu près toute situation éventuelle. Même les situations extrêmement rares sont conservées, avec le comportement qui leur est associé. Une éclipse totale de soleil, par exemple, se produit rarement plus d'une fois dans la vie du même individu, mais en pratique toutes les sociétés savent qu'il y a des éclipses et disposent de modèles de comportement stéréotypés pour y répondre ; et l'efficacité de ces modèles n'est pas difficile à démontrer, puisque le soleil réapparaît toujours. Il est beaucoup plus vraisemblable que l'individu vienne à se trouver dans des conditions d'isolement qui l'obligent à résoudre une situation nouvelle sans le secours direct de personne ; mais même alors, il est rare qu'il soit réduit à ses seules ressources. Toutes les sociétés consacrent en effet une grande partie de leur temps et de leur énergie à entraîner leurs membres les plus jeunes à se conduire dans des conditions supposées. On n'apprend pas seulement aux enfants les comportements adéquats à ces situations, mais encore les signes qui doivent leur permettre de les reconnaître. Même si des réponses imitées de cette façon n'ont pas la rapidité et la sûreté que donne une expérience répétée, elles n'en sont pas moins extrêmement précieuses dans les cas d'urgence : quand, par exemple, dans une tribu de chasseurs, un jeune garçon se trouve isolé à la tombée du jour, il saura comment faire pour construire un abri et s'installer commodément, même s'il n'a jamais eu à le faire auparavant ; un citadin, qui ne l'a jamais appris, s'en tirerait sûrement moins bien. En somme, quand l'individu affronte une situation nouvelle, c'est en général muni d'un bagage de modèles de comportement déjà élaborés et éprouvés par les membres de sa société. C'est seulement quand cet acquis lui fait défaut qu'il doit recourir à ses seules forces pour résoudre laborieusement le problème.

b) RÔLE DE LA MÉTHODE DES ESSAIS ET ERREURS.

Même dans les cas très rares où l'imitation est impossible, les adultes n'ont presque jamais recours aux techniques pures d'essais et erreurs qui se fondent exclusivement sur le comportement explicite et sur ses résultats observés, car cette méthode s'adapte très mal aux situations complexes. La tendance à s'en servir que manifeste le jeune enfant est rapidement anéantie par ses fréquents échecs. Inversement, sa tendance à imiter est récompensée d'une manière si systématique qu'il finit bientôt par répondre automatiquement à toute situation nouvelle. Il se peut que les adultes reviennent de temps à autre à la méthode des essais et erreurs, mais c'est en général dans des conditions de tension émotive, comme dans les moments de rage et de panique : dans sa lutte contre une valise rétive, par exemple, un adulte même très intelligent peut finir par y recourir. Mais ces défaillances ne durent pas. Quand il n'a pas de modèles à imiter, la technique qu'un adulte emploie normalement pour résoudre des problèmes nouveaux consiste à apprécier la situation à la lumière de son expérience passée et à imaginer ce qu'il croit devoir être une réponse adéquate, avant de commencer à se comporter explicitement. En termes familiers : nous pensons d'abord et nous agissons ensuite. Les processus et les mécanismes impliqués dans la pensée sont complexes et mal connus, il n'est pas besoin de chercher à les discuter ici. Pour autant qu'ils intéressent la constitution d'un comportement nouveau, ils paraissent

impliquer l'anticipation des résultats des différents actes et l'inhibition de ceux qui seraient inefficaces. On a appelé ce processus « méthode des essais et erreurs symboliques ». C'est là une définition de la pensée probablement trop simple pour être vraie, mais elle exprime assez bien l'aspect fonctionnel du processus. Il est certain que la pensée est une attitude de substitution qui remplace des essais et erreurs effectués et qui remplit les mêmes fonctions en économisant du temps et de l'énergie.

c) RÔLE DES PROCESSUS INTELLECTUELS ; SAVOIR ET FAITS.

Quant aux processus intellectuels, ils opèrent essentiellement au niveau de la conscience et ils impliquent la manipulation des résidus conscients de l'expérience, que nous appelons savoir (*knowledge*). La compréhension actuelle de ce terme est si vaste que, si l'on prétendait en discuter la nature, on serait entraîné hors du domaine de la psychologie et de l'anthropologie dans celui de la philosophie. Disons cependant que dans les résidus conscients d'expérience individuelle, on peut distinguer deux sortes d'éléments en fonction du rôle qu'ils remplissent dans la constitution des modèles de comportement nouveaux : il y a chez tout individu une certaine familiarité avec une série de modèles comportementaux déjà constitués par autrui ; il y a d'autre part chez lui un stock d'éléments d'information plus ou moins bien reliés ensemble, que nous appellerons faits (*facts*). Savoir comment construire un abri est une connaissance du premier type, savoir que l'eau dévale les pentes relève du second. Le savoir du premier type fonctionne comme base du comportement d'imitation, son usage requiert davantage de mémoire que de réflexion ; on ne peut rattacher le savoir du second type au comportement que par l'intermédiaire d'un processus d'organisation et de mise en rapport qui permet de prévoir le lien de certains faits avec le résultat probable de certaines formes de comportement. On peut sans doute employer pour cette mise en rapport la connaissance de certains modèles de comportement et de leurs résultats, qui fonctionne alors comme une connaissance des faits ; mais en retour une connaissance des faits ne peut fonctionner comme base pour les comportements d'imitation. Par exemple, savoir comment construire un abri et savoir que l'eau dévale les pentes peuvent pareillement influencer la constitution d'un modèle de comportement nouveau ; mais le premier savoir seul peut servir de base à un comportement d'imitation.

L'individu n'acquiert pas seulement son fonds de connaissance à partir de l'observation directe et de l'expérience, mais aussi grâce à l'instruction. Or celle-ci peut avoir des conséquences fort curieuses. La connaissance qui concerne les modèles de comportement d'autrui au sein de la société représente en général une appréhension très fidèle de la réalité. D'un autre côté, quand des éléments appartenant à la connaissance des faits finissent par trouver une expression parlée définitive et par être transmis régulièrement dans la société, ils acquièrent une sorte d'existence indépendante. Il faut alors les considérer comme de véritables modèles culturels (*culture patterns in their own right*). Or il est très fréquent que des modèles de ce genre en viennent au

point que les faits établis par la culture, non seulement cessent d'être d'accord avec la réalité, mais finissent même par être immunisés contre les démentis que leur infligent l'observation et l'expérience directes. Il n'est pas de société dont le stock de savoir transmis ne comprennent quantité d'éléments manifestement faux. C'est notamment le cas de la connaissance des événements passés : il n'y a pas de société qui ait jamais enseigné à ses jeunes générations la vérité sur sa propre histoire. Mais la remarque s'applique aussi à de nombreux cas où le savoir transmis pourrait recevoir de l'observation la plus ordinaire un démenti flagrant : c'est ainsi que la société occidentale s'est transmis, depuis ARISTOTE jusqu'à GALILÉE, la certitude que des objets de poids différents tombent à des vitesses différentes. Il a fallu le développement d'un scepticisme sans exception et l'usage des procédés expérimentaux dans l'étude des phénomènes naturels pour que cette certitude fût soumise méthodiquement à l'épreuve de l'observation et cessât d'être un savoir.

Vrais ou faux, les faits fournissent aux processus de pensée les outils nécessaires à leur fonctionnement. On raisonne toujours à partir de prémisses données, c'est-à-dire d'éléments de savoir qu'on ne met pas en question, et la nature des prémisses se reflète dans les conclusions. Autant qu'on peut le constater, les processus intellectuels en eux-mêmes sont identiques pour tous les êtres humains normaux en tous les temps et en tous les lieux. En tout cas, quand plusieurs individus partent des mêmes prémisses, il semble qu'ils parviennent toujours aux mêmes conclusions. Il est une expérience que tous les anthropologues ont faite : quand ils ont vécu dans une société « primitive » assez longtemps pour en connaître les prémisses, ils n'ont aucune peine à penser « indigène ». Les conclusions apparemment illogiques auxquelles arrivent les membres des groupes *non-européens* ont fait naître quantité de traités sur les propriétés spéciales de la mentalité primitive ; mais il est significatif qu'aucun de ces travaux n'ait été écrit par des personnes qui aient *connu directement* et intimement des « primitifs ». En réalité, les conclusions dont nous parlons témoignent, non pas de différences dans les processus mentaux, mais bien dans la connaissance des faits. Quand une tribu cherche à enrayer une épidémie de typhoïde en organisant une vaste chasse aux sorciers, elle opère d'une façon logique par rapport au fait, admis par sa culture, que les sorciers sont responsables de la maladie. Lorsque nous tentons d'obtenir le même résultat en inoculant du vaccin et en faisant bouillir l'eau, nous agissons également dans la logique du savoir admis par notre culture, qui impute la maladie aux bactéries. Les membres de notre société n'ont pour la plupart jamais vu un germe, mais on leur a appris qu'il y a des germes, et ils acceptent leur existence sans preuve. Nos proches ancêtres eussent jugé la chasse aux sorciers plus logique que les inoculations.

L'individu, la première fois qu'il affronte une situation nouvelle, peut donc y répondre par imitation, par réflexion ou par essais et erreurs ; mais les cas sont très rares qui n'admettent que l'une de ces méthodes. Aurait-il observé à maintes reprises un modèle de comportement particulier, l'individu qui prétend l'imiter pour la première fois ne s'en trouve pas moins embarrassé quant à certains détails de procédure. Et son embarras est multiplié s'il n'en a été informé qu'oralement. Des embarras

de ce genre constituent une série de problèmes mineurs qui doivent être résolus par la réflexion ou par essais et erreurs. Pour comprendre comment ces différents processus peuvent *fonctionner* à la foi pour constituer un nouveau modèle de comportement, que le lecteur se rappelle ses premiers essais d'électricien amateur : on a beau s'aider de ces manuels destinés à guider le néophyte, on est étonné par le nombre de questions qu'ils laissent sans réponse.

d) RÔLE DES RÉPONSES HABITUELLES GÉNÉRALISÉES.

Les premières tentatives accomplies pour résoudre une situation nouvelle sont également influencées par ce *qu'on eut* appeler les réponses habituelles généralisées (*generalized habitual responses*). On discutera la nature de ce phénomène un peu plus bas. Comme nous l'avons déjà noté, toute situation est une configuration qui comporte une multiplicité d'éléments. Même lorsque la *configuration que* constitue une situation donnée est nouvelle pour un individu, il se peut que certains éléments qui la composent lui soient familiers dans d'autres contextes. A partir de similitudes de ce genre, il tendra, fût-ce *inconsciemment*, à emprunter certains détails de comportement à ses modèles de réponse déjà constitués pour les transférer dans le modèle émergent qui s'associe avec la situation nouvelle. Personne n'ignore, par exemple, qu'il existe plusieurs sortes de situations impliquant rapport avec une autorité. Chacune d'elles a beau avoir son propre modèle de réponse automatisée, tous ces modèles n'en ont pas moins certains éléments communs. Ces éléments impliqueront des attitudes spécifiques à l'égard de l'autorité en elle-même, ils entraîneront aussi certains actes qui signifient que l'individu reconnaît l'autorité et qu'il entend s'y soumettre. Si une situation nouvelle se présente qui contienne ce facteur d'autorité déjà connu, il est à peu près certain qu'en essayant, même pour la première fois de résoudre cette situation, l'individu introduira dans son comportement les éléments communs empruntés à ses réponses automatisées.

4. Formation des réponses établies.

a) RÔLE DE L'ADAPTATION CONSCIENTE,

[Retour à la table des matières](#)

La déduction des réponses émergentes à des réponses automatisées paraît suivre la même voie, si du moins l'on ne tient pas un compte exact des méthodes qui président à la constitution de la première réponse efficace. A mesure que situation et réponse se répètent, la réponse subit des modifications qui accroissent son efficacité quant aux fins manifestes et qui d'autre part l'adaptent aux caractères propres de l'individu. Puisque le comportement qui constitue cette réponse demeure en général

conscient pendant toute la période d'adaptation, il est possible que les modifications soient intentionnelles et délibérées. Le ou les processus qui étaient présents dans la constitution des réponses initiales peuvent aussi se retrouver dans leur adaptation ultérieure. Dans le modèle de la réponse émergente, divers éléments peuvent être modifiés ou remplacés par l'action de l'imitation ou des essais et erreurs ; quant aux processus intellectuels, leur rôle dans cette adaptation semble être plus important que dans la constitution des réponses initiales. C'est lorsqu'ils affrontent une situation nouvelle que les individus sont tentés de recourir à l'imitation des modèles de leur culture, mais par la suite, à mesure que la situation se répète, ils en viennent à réfléchir, à adapter ces modèles à leurs propres besoins. Les modèles culturels se présentent en effet à l'individu comme des complets de confection : ils sont approximativement à la mesure de leurs exigences, mais ils ne leur vont pas vraiment tant qu'ils n'ont pas été diminués ici et lâchés là. Tout comme pour les complets, les modèles réels constituent les limites extrêmes dans lesquelles ces modifications restent possibles, mais d'habitude ces limites sont assez larges pour pourvoir à toute éventualité, sauf anomalie remarquable.

b) RECHERCHE DE L'EFFICACITÉ.

Ce qui se passe au juste pendant cette période où les réponses sont retravaillées et adaptées, on ne le sait pas bien, et c'est là, semble-t-il, un terrain fertile pour la recherche. Les adaptations qui visent à accroître l'efficacité des réponses par rapport à leur but manifeste paraissent rarement poussées aussi loin qu'il se pourrait. En tout cas, dans le domaine du comportement explicite, il est clair que les actes qui ne contribuent pas directement à la réalisation des fins manifestes ne sont pas automatiquement éliminés pendant la période adaptative. C'est ce qui ressort à chaque instant des études faites sur les mouvements pour différentes occupations : les gestes pourraient presque toujours être simplifiés et abrégés, et gagner ainsi en efficacité. Il semble bien que quand des actes qui ne sont pas réellement néfastes se trouvent associés à une réponse, ils finissent généralement par s'intégrer à sa configuration et par s'y perpétuer de façon purement passive.

c) INTÉGRATION DE LA RÉPONSE AUX AUTOMATISMES ANTÉRIEURS.

Quant aux modifications qui visent à adapter la réponse aux caractères propres de l'individu, elles paraissent avoir une portée plus grande. Des adaptations de ce genre doivent tenir compte de facteurs physiologiquement déterminés comme la force, l'acuité et la rapidité de la perception, la puissance de coordination musculaire, etc. Elles doivent tenir compte, et elles tiennent effectivement compte, du complexe global des réponses précédemment établies. En d'autres termes, il faut que la réponse nouvelle soit compatible avec la configuration déjà constituée de la personnalité, de

façon qu'elle puisse y être intégrée sans conflits ni déséquilibres sérieux. Ainsi les réponses déjà automatisées jouent-elles un rôle important dans la mise en forme de la réponse nouvelle. Même au niveau du simple comportement explicite, il semble bien qu'il y ait une forte tendance à incorporer aux réponses en train de se constituer l'ensemble des configurations de mouvements qui ont été constituées lors des précédentes réponses. C'est ainsi que l'on observe souvent, dans les techniques des cultures simples, des séries de mouvements qui tendent à être utilisées dans des fabrications de type fort différent. Et cela, même quand les matériaux employés diffèrent remarquablement du point de vue de leur manipulation : si, par exemple, un groupe a coutume de fabriquer des paniers circulaires, il emploiera aussi des techniques circulaires pour fabriquer ses poteries.

Quand il s'agit de réponses plus complexes et généralisées, l'individu paraît encore avoir tendance à adapter ses premières réponses en fonction de ses attitudes constituées. Il la modifiera aussi et l'ajustera en fonction des réponses, réelles ou anticipées, que son comportement provoque chez autrui. Pendant la période où elle se constitue et se transforme en comportement automatisé, toute réponse est modifiée de manière à produire le minimum de conflits affectifs chez l'individu et le maximum de réponses favorables chez les autres membres de la société. Et comme les cas sont rares où les deux fins peuvent être atteintes en même temps, le résultat est d'habitude un compromis. Ce compromis penche normalement dans un sens ou dans l'autre selon que l'individu juge plus valable la paix intérieure ou l'approbation sociale. Si elle veut être efficace, toute réponse doit comporter un peu des deux, mais les proportions du mélange qui satisfait l'extraverti déçoivent l'introverti, et réciproquement.

Les processus qui interviennent dans la constitution d'une habitude nouvelle : modification, intégration dans la configuration déjà constituée de la personnalité, accroissement de l'automatisme, semblent marcher de pair. Le produit final est une réponse automatique adaptée à la fois à ses propres fins manifestes et aux autres réponses automatiques de l'individu. La configuration globale des réponses de ce type tient compte de la quasi-totalité de la vie quotidienne, laquelle peut ainsi se poursuivre à peu près sans conflits ni complications affectives sérieuses et sans que les capacités intellectuelles aient à s'exercer. L'organisation de la configuration de la personnalité en fonction des modèles culturels est si complexe, nos techniques d'analyse si rudimentaires à cet égard, qu'il est plus sage de ne pas chercher à étudier ce problème ; mais il paraît possible en revanche d'analyser le contenu des configurations de personnalité déjà constituées en fonction des différentes espèces de réponses automatisées qu'elles comprennent.

5. Spécificité des réponses établies.

a) DÉFINITION.

[Retour à la table des matières](#)

Si l'on recherche un critère qui permette de différencier les réponses automatisées de l'individu, il semble bien que le facteur le plus important, sous l'angle des relations entre personnalité et culture, soit celui de la *spécificité des réponses*. Autrement dit, on peut prendre comme point de départ le degré de liaison entre une réponse particulière et une situation particulière à l'exclusion des autres situations. Pour comprendre la nature de ce type de relation, il faut se souvenir que toute réponse complète et que toute situation qui la provoque forment ensemble une configuration composée de plusieurs éléments. Quand les réactions habituelles sont le plus spécifique possible, la situation comme totalité provoque la réponse comme totalité, cette réponse étant propre à résoudre toutes les conditions instituées par la situation. Mais il y a des réponses automatisées, c'est-à-dire habituelles, qui ont moins d'envergure ; elles sont plutôt provoquées par certains éléments de la situation que par sa configuration globale comme telle. N'importe quelle situation peut alors mettre en route une réponse de ce genre pourvu qu'elle contienne les éléments avec lesquels elle est liée. La réponse peut même être provoquée par une situation nouvelle en tant que totalité, mais où les éléments en question sont perçus au sein de la configuration. Il y a, par exemple, un grand nombre de situations qui peuvent provoquer une réponse d'inquiétude, mais elles ont toutes en commun le même élément de menace pour l'individu. Des réponses de ce type sont trop généralisées pour être efficaces par elles-mêmes. Du point de vue fonctionnel, ce sont des réponses partielles qui opèrent essentiellement en qualité d'éléments dans différentes configurations de réponses spécifiques. Mais elles jouent pourtant un rôle important dans la mise en forme de réponses plus spécifiques auxquelles elles finissent par s'intégrer. Une réponse initiale d'inquiétude influencera par exemple les différentes formes de comportement explicite provoqué par une situation particulière et finalement la forme définitive de la réponse spécifique à cette situation.

Pour nous résumer, nous dirons qu'une réponse spécifique est celle que provoque une situation unique ou un très petit nombre de situations, et qui est par elle-même efficace par rapport à ces situations ; tandis qu'une réponse généralisée est celle que peut provoquer un certain nombre de situations différentes présentant des facteurs communs, mais qui n'est pas par elle-même efficace par rapport à ces situations. Sur la base de cette distinction, on peut ranger les réponses automatisées selon une série : à une extrémité se situeraient celles qui sont extrêmement spécifiques, à l'autre celles qui sont si généralisées qu'elles colorent de vastes zones du comportement individuel. Soulignons qu'en proposant cette échelle notre dessein reste purement descriptif : la position que les différentes réponses y occupent ne correspond à aucune espèce de phase dans leur développement.

b) RÉPONSES SPÉCIFIQUES.

Le type de réponse le plus spécifique serait constitué par un modèle de comportement étroitement adapté aux conditions qu'une situation particulière instituerait et provoqué par celle-ci à l'exclusion de tout autre. En réalité, il est difficile d'en trouver des exemples et ceux qu'on pourrait invoquer concernent généralement des comportements très simples. On pourrait peut-être citer, pour ce qui intéresse notre société, les mouvements répétés du pagayeur sur un canoë à deux places ; mais il ne serait pas valable pour d'autres sociétés où le même comportement explicite est lié à d'autres situations, la danse du canoë par exemple. Beaucoup plus communes sont les réponses habituelles dans lesquelles le comportement explicite est parfaitement structure, mais qui peuvent être provoquées par un petit nombre de situations : quand, par exemple, les Américains se rasent ou prennent une douche. ils se comportent de manière automatisée et stéréotypée, jusque dans les rengaines dont ils s'accompagnent, mais ce comportement peut être provoqué par des situations différentes : ce peut-être en se levant et en entamant une journée de travail, ou bien parce qu'il leur faut s'apprêter pour un dîner, que cette configuration de réponses est mise en marche.

C'est un fait d'expérience courante que les réponses les plus spécifiques, quand elles sont entièrement constituées, paraissent pour la plupart dépourvues de contenu affectif. Cette remarque reste valable même quand les situations qui les provoquent ont suscité au début de fortes réponses affectives. Il est, par exemple, fréquent que l'on éprouve une forte réaction de peur la première fois que l'on a à parler en public, et qu'à mesure que l'expérience se reproduit, la réaction diminue et finisse par disparaître. Il ne semble pas du reste qu'on soit d'accord sur l'explication à en donner, et l'ensemble du domaine affectif est si mal exploré que j'hésite à proposer cet exemple. Un fait est pourtant établi : les états émotifs sont généralement accompagnés par des modifications physiologiques, et les sensations qui permettent à l'individu de reconnaître ces états sont liées à ces modifications. Dans le cas des émotions actives comme la peur, les réactions physiologiques servent à mobiliser les réserves d'énergie de l'organisme et à préparer l'individu à une activité décuplée. A mesure que la situation se reproduit et qu'une réponse efficace se constitue jusqu'à devenir automatique, la nécessité de mobiliser de l'énergie va diminuant. Le fait qu'on évalue mieux la situation, c'est-à-dire que l'on saisisse qu'elle est moins difficile ou moins menaçante qu'on ne le supposait d'abord, doit également aider l'énergie mobilisée à décroître. Sous l'action simultanée de ces deux facteurs, la réponse physiologique peut diminuer jusqu'à n'être plus enregistrée sous forme de sensations, c'est-à-dire jusqu'à supprimer l'émotion. Cette explication paraît s'appliquer correctement à la disparition des émotions associées à la menace, mais moins bien aux situations qui provoquent au début des émotions de plaisir, encore que la aussi les réponses émotives semblent aller diminuant avec la répétition.

c) RÉPONSES GÉNÉRALISÉES.

A mesure que l'on va des réponses spécifiques vers des réponses de plus en plus généralisées, il semble que le comportement explicite intéressé diminue progressivement en étendue et en élaboration. Une réponse généralisée est celle qui est provoquée par quelques situations ou plus exactement par un facteur commun à toutes ces situations. La réponse généralisée est par elle-même rarement capable de résoudre toutes les situations en question. Elle apparaît comme un élément des réponses inorganisées que l'individu adresse pour la première fois aux situations nouvelles, et elle fonctionne comme composante dans les configurations de réponses *spécifiques* qui se constituent par répétition. On peut admettre pour principe que plus un comportement explicite impliqué dans une réponse généralisée est simple, plus est important le nombre des réponses spécifiques dans lesquelles il peut être intégré. Un modèle très simple de mouvements musculaires peut ainsi être incorporé dans un nombre très important de réponses techniques habituelles, bien plus qu'un modèle rempli de longueurs et de complications.

d) LES ATTITUDES ; SYSTÈMES VALEUR-ATTITUDE.

En réalité les réponses très généralisées ne comportent qu'une petite part de comportement explicite qui soit organisé et automatique. A mesure que l'on approche de cette extrémité de notre échelle, on rencontre de plus en plus des réponses implicites dont les expressions explicites peuvent emprunter des formes différentes. En d'autres termes, on passe alors du domaine des habitudes au sens courant du mot, à celui des *valeurs* (*values*) et des *attitudes* (*attitudes*). Ces termes sont empruntés aux sciences sociales ; pour confus que soit leur emploi sur ce terrain, ils recèlent quand même un noyau de signification communément admis qui les rend plus aptes à notre propos que des termes nouveaux et peu familiers. Dans notre perspective, on peut définir la *valeur* comme un élément commun à plusieurs situations et qui peut provoquer chez l'individu une réponse implicite ; et *l'attitude* comme la réponse implicite provoquée par cet élément. Il semble que le contenu de telles réponses soit essentiellement affectif, mais en réalité on y trouve d'autres types de réponse, comme les anticipations par exemple (*anticipations*). Valeur et attitude prises ensemble forment une configuration stimulus-réponse que nous appellerons *système valeur-attitude* (*value-attitude system*). Des qu'il est constitué chez un individu, un tel système agit de façon automatique et le plus souvent subconsciente. Un seul système de ce genre peut servir de fondement à plusieurs modèles de comportement explicite, en fournissant à chacun d'eux une motivation. Par exemple, un système valeur-attitude concernant la cruauté peut amener le même individu à s'écarter d'une situation et à intervenir dans une autre.

L'importance fonctionnelle des systèmes valeur-attitude provient essentiellement de leur contenu affectif. Si un comportement ne s'accorde pas avec le système d'un individu, il suscite des réponses de peur, de colère ou tout au moins de réprobation ; et cela, que le comportement soit le sien propre ou celui d'autrui. Quand, par exemple, un individu accomplit un acte qui contredit l'un de ses systèmes valeur-attitude déjà constitués, il éprouvera un trouble affectif considérable aussi bien avant d'agir qu'après ; et cette réaction se produit souvent lors même qu'il est assuré que l'acte n'entraînera pas de châtement. Le trouble ira en diminuant à mesure que l'acte sera répété, mais il réapparaîtra en même temps que toute situation nouvelle intéressant le système considéré. De la même façon, les actes des autres susciteront des réponses affectives s'ils contredisent un système de cette espèce et même s'ils n'exercent sur l'individu aucune sorte de menace. Cet aspect projectif des systèmes valeur-attitude, quiconque a été obligé de s'adapter à la vie d'une société et d'une culture étrangères le connaît bien. Même si les membres de cette société manifestent une bienveillance et un souci de coopération complets, la simple observation de certains de leurs modèles de comportement risque de placer l'observateur dans une situation tout à fait pénible. Quand, par exemple, les Américains se trouvent dans les pays latins, ils réagissent souvent de façon violente à certaines coutumes locales qui ne concordent pas avec leurs valeurs de réserve ou d'hygiène ; ils ont également beaucoup de mal à s'accommoder de la cruauté occasionnelle et inconsciente que mainte culture manifeste à l'endroit des animaux, et des pratiques comme celle du plumage des volailles vivantes ne laissent pas de les affecter profondément au début.

Les systèmes valeur-attitude admettent des variations considérables dans leur spécificité. Le critère grâce auquel nous avons fixé la position des réponses sur notre échelle est purement objectif: nous considérons qu'une réponse est plus spécifique à mesure que le nombre de situations qui la provoquent est plus petit. A partir de là, il est des réponses-attitudes qui sont plus spécifiques que des comportements spécifiques simples. Mais il est aussi des attitudes qui atteignent un degré de généralisation rarement, voire même jamais égalé par les réponses explicites. C'est ainsi que certaines attitudes sont provoquées par tant de situations qu'elles finissent par influencer l'ensemble du comportement individuel. C'est en nous appuyant sur des attitudes de ce genre, largement généralisées, que nous caractérisons certaines personnes comme optimistes ou pessimistes, confiantes ou soupçonneuses, introverties ou extraverties. Dans ces cas-là, il suffit qu'une situation nouvelle à résoudre soit enregistrée, quelles que soient par ailleurs ses particularités propres, pour que des réponses affectives et des anticipations, les unes et les autres caractéristiques, soient mises en marche. De telles attitudes généralisées servent de fondement à des systèmes valeur-attitude plus spécifiques et exercent une influence sur leur constitution, tout de même que ceux-ci fondent et influencent à leur tour les modèles habituels de comportement explicite. Un homme instable, par exemple, finit par considérer comme menaçante toutes les situations où il a affaire à des supérieurs, et par y réagir automatiquement sur le mode de la crainte et de l'hostilité.

Il est significatif que les systèmes valeur-attitude partagés et transmis par les membres d'une société importent bien davantage au bon fonctionnement du groupe

qu'a celui de l'individu. Normalement, le poltron risque beaucoup moins de périr que le brave, ce qui n'empêche pas toutes les sociétés de vouloir constituer chez leurs membres des systèmes valeur-attitude qui prônent le courage. Comme celui-ci est nécessaire à la défense efficace du groupe, les systèmes dont il s'agit contribuent sans doute à la conservation de la société, mais c'est aux dépens des individus. L'individu n'acquiert ce type de systèmes qui s'avèrent socialement souhaitables et personnellement néfastes que grâce aux récompenses sociales qui le sanctionnent quand il les assume et les intègre aux modèles spécifiques de réponse explicite. Bien qu'a se conduire en brave, un homme puisse à la longue y laisser sa vie, il en retire en attendant respect et admiration. L'objectif que représente la réponse favorable d'autrui accompagne tous les objectifs plus immédiats et plus spécifiques que peut viser l'individu, et nul modèle de comportement ne peut satisfaire pleinement ce dernier ni le récompenser s'il ne sert à atteindre les deux sortes d'objectifs à la fois.

6. Mobilité des réponses en fonction de leur spécificité.

[Retour à la table des matières](#)

Jusqu'ici notre discussion a porté sur la constitution la nature et les propriétés opératoires (*operation*) des réponses comportementales automatisées. Il nous reste à examiner un autre aspect du problème : leur disparition. La personnalité n'est pas seulement un continuum, c'est encore un continuum qui ne cesse de changer. Le processus par lequel se constituent et s'intègrent de nouvelles réponses et par lequel les plus anciennes disparaissent se poursuit pendant toute la vie de l'individu. Sans cette plasticité, il lui serait impossible de vivre dans un monde où rien ne cesse de devenir, l'environnement externe comme ses propres possibilités. Reste que l'aisance avec laquelle une réponse donnée peut disparaître semble étroitement liée à sa position sur l'échelle de spécificité. En règle générale, plus une réponse est spécifique et plus il est facile de la faire disparaître. La raison en est assez évidente : les expériences de laboratoire ont montré que les habitudes disparaissent ou bien parce qu'elles ne parviennent pas à atteindre leur fin ou bien parce qu'elles exposent l'individu à des punitions excessives. En raison de changements dans l'environnement ou ailleurs, une réponse associée avec une situation unique ou un petit nombre de situations peut facilement être soumise à des conditions qui l'amèneront à disparaître. En revanche, des réponses très généralisées ont toute chance de trouver leur récompense dans plusieurs situations, même si d'autres situations les déçoivent ou les punissent. C'est un fait d'expérience courante que les systèmes valeur-attitude sont extrêmement difficiles à supprimer, tandis que les modèles spécifiques de comportement explicite ne le sont pas du tout. Les systèmes valeur-attitude tendent à persister alors même que leur expression explicite s'est trouvée inhibée en mainte situation, et ils tendent à se réaffirmer avec une vigueur à peine décriée dès que se présentent des situations où l'élément de valeur considéré est saisi.

Il semble bien qu'il y ait aussi corrélation entre la position d'une réponse sur l'échelle de spécificité et la facilité avec laquelle elle peut être constituée à un mo-

ment donné au cours de la vie. Mais cette corrélation est moins nette que dans le cas de la disparition des réponses et c'est pourquoi l'ensemble du problème mérite quelque éclaircissement. En général, il semble assez facile de constituer des réponses spécifiques, surtout si elles sont essentiellement faites d'un comportement explicite, et quelle que soit l'époque dont il s'agisse. On admet couramment qu'elles sont constituées avec plus de facilité au cours de l'enfance que plus tard, mais je ne suis pas sûr qu'on l'ait prouvé. D'un autre côté, les réponses généralisées du type valeur-attitude paraissent faciles à établir durant l'enfance et extrêmement difficiles à constituer à l'âge adulte. La raison n'en est pas claire, mais on peut risquer une ou deux explications possibles. Nous avons déjà noté que les systèmes valeur-attitude servent de fondement à une multitude de réponses lus spécifiques et qu'ils y fonctionnent en qualité d'éléments. Il est possible qu'un adulte, s'il adopte un nouveau système valeur-attitude, soit conduit à rajuster tellement ses réponses spécifiques déjà constituées qu'il en éprouve finalement plus de trouble que de bénéfice. En termes psychologiques, on dirait que la punition qui résulte de cette réponse outrepassé les récompenses possibles. Ce seraient les mêmes conditions qui agiraient sur la disparition des systèmes valeur-attitude chez les adultes, la complexité de leur intégration dans un grand nombre de réponses spécifiques rendant leur élimination perturbante par elle-même. Il est encore possible que la tendance marquée de la première enfance à constituer des attitudes extrêmement généralisées soient liée à l'incapacité du petit enfant de différencier des situations apparentées. A cela s'ajouterait son inaptitude à constituer des configurations de comportement spécifique qui soient clairement définies par rapport à chacune de ces situations. Ainsi la péréquation d'un certain nombre de situations à partir d'un facteur qui leur est commun, par exemple la présence d'un adulte, et la constitution d'une réponse simplement généralisée à l'ensemble pourraient, si la réponse est récompensée, aboutir à la constitution d'une attitude particulière. Cette attitude pourrait, à son tour, se réfléchir dans les modèles de réponse spécifique à mesure qu'ils se constitueraient ultérieurement. Quoi qu'il en soit, dans l'état actuel des connaissances, il s'agit là de pures conjectures.

IV. - CONFRONTATION DE CETTE DESCRIPTION AVEC LE BEHAVIORISME ET LA PSYCHOLOGIE DES PROFONDEURS.

[Retour à la table des matières](#)

La formulation de la formation de la personnalité et de son contenu, telle que nous venons de la présenter, est une simple tentative pour organiser une collection de faits et pour les placer dans un ordre quelque peu intelligible. Mais il est possible d'organiser les mêmes faits autrement ; aussi bien la valeur de ces classements réside-t-elle

dans leur seule utilité. Il n'est point d'étalon absolument vrai dont on puisse mesurer les différents systèmes, et tel, qui s'avère le plus fructueux pour un ensemble de problèmes, peut être sans usage pour un autre. Si la psychologie retentit de discussions si vives, c'est en général, semble-t-il, ou bien parce que les esprits systématiques tendent tout naturellement à s'identifier avec leur système, ou bien parce que les chercheurs n'arrivent pas à reconnaître des phénomènes qu'ils connaissent bien, quand ils sont décrits en des termes qu'ils connaissent mal. Ces difficultés se trouvent aggravées du fait que les différentes écoles psychologiques ont des centres d'intérêt différents. Les Behavioristes qui se vouent exclusivement aux techniques d'expérimentation contrôlée ont concentré toute leur attention sur l'aspect « comportement explicite » de la réponse ; la Psychologie des Profondeurs de son côté ne s'intéresse qu'à son aspect implicite, ce qui est fort compréhensible étant donné la nature des matériaux dont elle s'occupe ; elle a débuté comme sous-produit de la psychothérapie et il faut bien que le praticien prenne ses patients comme il les trouve.

Dans notre précédente formulation, nous avons admis que toute réponse est une configuration impliquant à la fois des éléments explicites et implicites. Nous avons souligné en même temps que la proportion de chacun de ces types d'éléments par rapport au contenu total de la configuration qui constitue la réponse peut admettre des variations considérables. On peut poser en principe, à quelques exceptions près, que plus la réponse est spécifique, plus la proportion de l'explicite par rapport à l'implicite est importante ; et qu'inversement, plus la réponse est généralisée, plus grande est la proportion des éléments implicites par rapport aux explicites. C'est ainsi que d'un côté de l'échelle de spécificité on trouve les habitudes, qui ont essentiellement intéressé les Behavioristes, et de l'autre les attitudes, chères à la Psychologie des Profondeurs. En général, on peut identifier ce concept de Profondeur (*depth*) et celui de généralisation tel que nous nous en servons ici. Mais on n'a jamais essayé d'isoler des groupes de réponse « en profondeur » (ou généralisées) en fonction de leur rôle particulier ; cela signifie que des concepts comme le Ça, le Moi et le Surmoi ne peuvent avoir d'équivalents dans notre description. Nous ne mettons pas en question ici la valeur de ces discriminations sur le plan fonctionnel, simplement elles ne paraissent pas nécessaires à notre dessein. J'ajoute enfin que dans ma formulation, une névrose serait rangée dans la catégorie des réponses généralisées, c'est-à-dire des systèmes valeur-attitude ; elle ne différerait des autres systèmes valeur-attitude qu'en ceci qu'elle serait *individuelle*, qu'elle ne serait pas partagée par la majorité des membres de la société considérée. Normalement, les systèmes valeur-attitude, qui sont au contraire largement partagés par les membres de la société, se trouvent adaptés aux modèles de comportement explicite admis par la culture de cette société. L'individu peut ainsi les exprimer à travers son comportement sans qu'il en résulte des difficultés et des conflits. Au contraire, quand un individu possède des systèmes valeur-attitude non partagés, il est conduit à constituer des réponses spécifiques de forme explicite qui ne sont pas adaptées au milieu culturel et social où il doit agir. Ce manque de jugement donne naissance à des conflits internes et à des frustrations en même temps qu'il suscite chez autrui des réponses défavorables.

Il me semble que la relation entre ma formulation et le concept de système projectif individuel (*the individual's Projective System*) établi par le Dr A. KARDINER¹ mérite une attention spéciale ; en particulier, parce que je dois l'essentiel de mon intérêt pour la psychologie de la personnalité, et l'essentiel de ce que j'en sais, à ma collaboration avec le Dr KARDINER dans différentes recherches sur les relations entre personnalité et culture. Le système projectif individuel peut, à mon sens, être identifié avec l'ensemble des réponses les plus généralisées, donc de contenu essentiellement implicite, qui se sont constituées chez l'individu à partir de ses propres expériences. Ces réponses fonctionnent à la fois comme composantes dans la manière dont l'individu apprécie les situations nouvelles à mesure qu'elles se présentent et comme composantes dans sa manière de constituer des réponses principalement explicites et plus spécifiques à ces situations. Les réponses généralisées qui constituent le système projectif semblent constituées pour la plupart au cours de la première période de formation. Puisque l'expérience qui en est cause résulte principalement du comportement d'autrui, lequel prend la forme des modèles culturels, les normes qui déterminent le système projectif tendent à différer d'une société à l'autre. Ce fait a des implications considérables pour la compréhension de toute une catégorie de phénomènes sociaux et culturels observables en des lieux et en des temps différents.

V. - CULTURE ET PERSONNALITÉ : PARALLÈLE FORMEL.

[Retour à la table des matières](#)

Les formulations que j'ai proposées ont surtout pour but de faciliter la mise en relation des phénomènes culturels et psychologiques. Puisque nous consacrerons le prochain chapitre à discuter le rôle de la culture dans la formation de la personnalité, nous pouvons nous en tenir pour l'instant à leurs relations statiques. Les cultures tout comme les personnalités sont des continuums qui ne cessent de Changer et qui, comme telles, se développent, constituent de nouveaux modèles de réponse et éliminent les anciens selon des processus qui leur sont propres. Ces processus sont parallèles à ceux qui se produisent dans la personnalité et dépendent en dernière analyse du fait que les membres d'une société sont capables de constituer, d'apprendre, d'oublier de nouvelles formes de comportement. Mais normalement les processus culturels agissent sur des durées beaucoup plus longues que celle de la vie d'un homme. Ils diffèrent encore des processus qui interviennent dans la formation de la personnalité sous d'autres aspects non moins importants. Ainsi l'invention de nouvelles formes de comportement ne semble pas relever de la société dans son ensemble, mais d'un ou de quelques individus qui y appartiennent : pour le dire couramment, il ne peut pas y avoir d'invention sans inventeur. D'autre part, la stabilisation définitive et l'intégration

¹ A. KARDINER, *Psychological frontiers of society* (New York, Columbia University Press, 1944).

d'un nouveau modèle de réponse au sein de la culture sociale ne se font pas toujours par la modification et l'adaptation progressives d'un modèle individuel ; elles sont bien plutôt précédées d'une période pendant laquelle plusieurs modèles qui permettent de répondre d'une manière relativement bien organisée et bien adaptée à la situation en question, rivalisent pour se faire accepter par la société.

Il est significatif que les processus culturels, que la culture dans sa totalité paraissent avoir un effet négligeable sur les processus relatifs à la constitution et au fonctionnement de la personnalité. Les processus de la personnalité dérivent des propriétés inhérentes à l'organisme humain ; ils représentent les capacités psychologiques de l'individu en action. A travers l'expérience que l'individu tire de son contact avec la culture, celle-ci ne détermine en partie que les matériaux sur lesquels les processus de personnalité agissent. Nous en avons déjà donné des exemples en discutant le rôle des processus intellectuels dans la constitution de nouveaux modèles de réponse. Il ressortait de cette discussion combien des matériaux culturellement déterminés influencent, dans le cas du savoir, l'action des processus de personnalité dans leurs résultats. Mais c'est du contenu de la culture, non de ses processus eux-mêmes, que de tels matériaux relèvent. Les processus culturels sont parallèles aux processus de personnalité en bien des points, mais on peut se demander s'il est possible de les mettre en relation de façon rigoureuse.

Si l'on cherche maintenant à comparer culture et personnalité selon leur contenu, les rapports sont beaucoup plus évidents. Aussi bien dans ses qualités propres que dans ses rapports avec une configuration dont elle est une partie, la réponse individuelle quand elle est pleinement constituée et automatisée représente un équivalent presque parfait d'un modèle culturel réel¹. Afin d'abrégé, nous nommerons ces réponses individuelles pleinement automatisées, des habitudes. Or l'habitude et le modèle culturel représentent tous deux une catégorie définie de réponses comportementales provoquée par une série définie de situations. Ces situations sont péréquées sur la base de leurs éléments communs, et leurs variations singulières ne sont pas liées à des variations spécifiques correspondantes dans la série des réponses. Pour l'habitude comme pour le modèle culturel, il est possible d'établir statistiquement une moyenne des réponses dans chaque catégorie. On a vu dans un précédent chapitre qu'en général la réponse moyenne représentant une habitude individuelle ne correspond pas exactement à la réponse moyenne représentant le modèle culturel dont elle est l'équivalent. L'habitude et le modèle culturel réel sont tous deux toujours adaptés aux autres éléments de la configuration dont ils font partie. Pour l'une comme pour l'autre, la constitution de ces adaptations s'accompagne constamment de processus de stabilisation et d'intégration.

Dans aucune des formulations actuelles du contenu de la culture, on n'a tenté de classer les modèles culturels en catégories fondées sur leur degré de spécificité, et pourtant ce critère peut leur être appliqué tout aussi bien qu'aux habitudes. Les modè-

¹ Pour la définition du modèle culturel réel, voir p. 44.

les culturels s'échelonnent depuis ceux qui fournissent une réponse adéquate à une situation unique, en passant par les systèmes valeur-attitude, jusqu'aux réponses les plus généralisées. On se souvient que dans un précédent chapitre, j'ai distingué les aspects implicites et explicites de la culture. La valeur essentielle de cette distinction, c'est qu'elle permet de différencier nettement les éléments culturels dont la présence est garantie par l'observation directe et ceux dont la présence ne peut qu'être déduite. De fait, tout modèle culturel contient à la fois des éléments explicites et des éléments implicites qui sont organisés en une totalité fonctionnelle. On serait tenté de projeter sur les modèles culturels la corrélation entre spécificité et contenu subjectif que l'on constate pour les habitudes. Un esprit bien ordonné tirerait grande satisfaction à constater que des Modèles culturels spécifiques contiennent en général une faible proportion d'implicite, et les modèles culturels les plus généralisés une forte proportion. Or il semble bien qu'il y ait une tendance dans ce sens ; il est certain que le contenu implicite d'un système culturel valeur-attitude est la plupart du temps plus développé que celui d'un modèle culturel comme le modèle de la fabrication des paniers par exemple. Cependant, on pourrait invoquer de nombreuses exceptions à cette règle, et la corrélation est à coup sûr beaucoup moins étroite pour les modèles culturels que pour les habitudes. On pourrait encore ajouter qu'au point de vue de l'affectivité - qu'il ne faut pas confondre avec la culture implicite -, il ne paraît pas y avoir corrélation entre le degré d'affectivité et la spécificité du modèle culturel : dans beaucoup de sociétés par exemple, on trouve des modèles tout à fait spécifiques pour traiter les délits tels que le meurtre ou l'inceste, ce qui n'empêche pas les membres du groupe intéressé de manifester des réactions émotionnelles de la dernière vigueur. En ce cas il y a vraisemblablement intervention d'un facteur de fréquence lorsque des événements sont rares, même s'ils sont liés à des modèles culturels très spécifiques, ils semblent plus capables de provoquer une réponse affective que des faits courants.

Les rapports entre contenu de la culture et contenu de la personnalité que nous venons de signaler sont pour la plupart d'un intérêt purement académique. Les rapports qui ont une signification réelle sont ceux qui expriment l'influence de la culture sur la constitution de la personnalité. Nous allons essayer de les examiner dans le prochain chapitre, qui sera le dernier.

CHAPITRE V

LE RÔLE DE LA CULTURE DANS LA FORMATION DE LA PERSONNALITÉ

[Retour à la table des matières](#)

L'une des acquisitions scientifiques les plus importantes des temps modernes a été la reconnaissance du fait de la culture. Ce qu'un habitant du fond des mers découvrirait en dernier, a-t-on dit, c'est l'eau : il ne pourrait en prendre conscience que s'il se trouvait par accident entraîné vers la surface et jeté à l'air. L'homme, tout au long de son histoire, n'a eu qu'une conscience vague de l'existence de la culture, et cette conscience, il ne l'a due qu'aux contrastes entre les coutumes de sa propre société et celles des autres sociétés que le hasard lui a fait rencontrer. Être capable de voir sa propre culture dans son ensemble, d'en évaluer les modèles et d'en apprécier les implications, exige un niveau d'objectivité rarement atteint, s'il l'a jamais été. Ce n'est pas un hasard si le savant moderne a tiré pour une grande part sa compréhension de la culture de l'étude de cultures non-européennes, où le contraste pouvait aider son observation : on ne peut pas connaître sa propre culture si l'on n'en connaît pas d'autres. Jusqu'à ces tout derniers temps, les psychologues mêmes n'étaient pas parvenus à comprendre que tous les êtres humains, à commencer par eux-mêmes, se constituent et fonctionnent dans un environnement qui est pour l'essentiel culturellement déterminé. Aussi longtemps qu'ils ont borné leurs recherches à des individus élevés dans le cadre d'une seule culture, ils ne pouvaient manquer d'aboutir à des concepts de nature humaine fort éloignés de la vérité. Même un maître tel que FREUD invoque souvent les instincts pour interpréter des réactions dont nous savons à présent qu'elles relèvent directement d'un conditionnement culturel. Maintenant que nous disposons d'un cer-

tain nombre de connaissances relatives aux sociétés et aux cultures autres que la nôtre, il nous est possible d'aborder l'étude de la personnalité avec moins d'idées pré-conçues et d'approcher davantage la vérité.

I. - DIFFICULTÉS DE L'ANTHROPOLOGIE PSYCHOLOGIQUE.

[Retour à la table des matières](#)

On admettra sans discussion que l'observation et la notation des données relatives à la personnalité dans les sociétés non-européennes sont pleines de difficultés considérables. Il est déjà suffisamment difficile de rassembler dans notre propre société un matériel auquel on puisse se fier. La constitution de techniques objectives rigoureuses applicables à l'étude de la personnalité est encore dans l'enfance ; des outils comme les tests de RORSCHACH ou les T.A.T. de MURRAY ont sans doute prouvé leur valeur, mais ceux qui s'en sont servi pour travailler sont les premiers à reconnaître leurs limites. Dans l'état actuel des connaissances, nous devons encore nous en remettre pour une large part à des observations non systématiques (*informal*) et aux jugements subjectifs de l'observateur. Pour compliquer les choses un peu plus, les informations dont nous disposons sur la personnalité dans les sociétés non-européennes ont été rassemblées, non pas en totalité certes, mais pour la plupart, par des anthropologues qui avaient de la psychologie une connaissance assez vague. Ces observateurs, dont j'étais à l'époque où j'ai effectué le plus gros de mon travail ethnologique, sont sérieusement handicapés par le fait qu'ils ignorent ce qu'ils ont à rechercher et par conséquent à enregistrer. Il existe d'autre part une regrettable pénurie de matériel pour comparer les différentes sociétés non-européennes déjà étudiées. La rapidité avec laquelle, au cours des cent dernières années, les sociétés primitives ont été assimilées ou détruites, a favorisé la constitution d'un type de recherche original en ethnologie : comme il y avait beaucoup plus de sociétés à étudier que d'anthropologues pour le faire, et que la recherche devait être entreprise tout de suite ou jamais, chaque chercheur se mettait en quête d'un groupe nouveau, inconnu jusqu'alors. Le résultat de cette procédure, c'est que la plupart des informations dont nous disposons ont été rassemblées pour chaque société par un seul chercheur. Il est bien évident que c'est là un handicap pour n'importe quelle étude, mais ce l'est particulièrement pour celle de la personnalité : dans un domaine où tant de choses dépendent à la fois du jugement subjectif de l'observateur et des individus avec lesquels il est parvenu à établir des contacts personnels, la personnalité de l'observateur finit par intervenir dans toutes ses notations. Il faut espérer qu'avec la multiplication des anthropologues et la diminution du nombre des sociétés pas encore étudiées, cet exclusivisme disparaîtra, ce qui ne manquerait pas de profiter aux recherches sur la personnalité.

Mais nous avons beau reconnaître franchement ces difficultés et ces limites, auxquelles le temps seul pourra remédier, certains faits n'en sont pas moins bien établis. Certains points reçoivent en effet de tous les anthropologues qui ont vécu intimement avec les membres de sociétés non-européennes, une confirmation substantielle ; ce sont les suivants (1) les normes de la personnalité diffèrent selon les sociétés (2) les membres d'une société présenteront toujours des variations individuelles considérables quant à leur personnalité ; (3) on doit trouver dans toutes les sociétés à peu près la même marge de variation et les mêmes types de personnalité. Même si les anthropologues n'ont pas fondé leurs conclusions sur des observations systématiques, elles paraissent trouver confirmation dans les résultats obtenus grâce à certains tests objectifs : par exemple, des séries de Rorschach pratiquées dans des sociétés différentes révèlent la présence de normes différentes d'une série à l'autre ; elles révèlent également qu'il y a une vaste échelle de variations individuelles au sein de chaque série et bon nombre de similitudes entre les séries. Mais même sans admettre cette confirmation, on ne saurait écarter à la légère des opinions unanimement partagées par des gens qui sont bien placés pour en connaître. Et en l'absence d'informations plus complètes et plus rigoureuses, on est justifié à recevoir ces conclusions comme des faits et à les prendre comme base pour analyser le rôle de la culture dans la formation de la personnalité.

II. - PERSONNALITÉ DE BASE ET PERSONNALITÉ STATUTAIRE.

[Retour à la table des matières](#)

Que les normes de la personnalité varient d'une société à l'autre, on n'en peut douter pour peu qu'on ait l'expérience d'autres sociétés que la sienne propre. Et du reste, l'individu a tendance, en moyenne, à exagérer ces variations plutôt qu'à les minimiser. La seule question qui se pose à ce sujet, c'est s'il convient de penser qu'une société donnée admet une seule norme de personnalité, ou au contraire une série de normes différentes dont chacune serait associée à un groupe qui posséderait un statut particulier dans la société. Toutes les difficultés que l'on éprouve à concilier ces deux points de vue disparaîtront si l'on examine chacun d'eux dans sa perspective propre. On constatera toujours que les membres d'une société ont en commun un grand nombre d'éléments de personnalité. Le degré de spécificité de ces éléments peut être très variable, allant de simples réponses explicites, comme la façon de se tenir à table, jusqu'aux attitudes les plus généralisées. Les réponses de ce dernier genre peuvent servir de fondement, chez l'individu, à un grand nombre de réponses plus spécifiques. De la même façon, les systèmes valeur-attitude qui sont partagés par les membres de la société considérée peuvent se traduire en plusieurs formes de comportement explicite associé à un statut : ainsi les hommes et les femmes d'une société peuvent avoir la même attitude à l'égard de la pudeur féminine ou du courage masculin, cependant

que le comportement qui se trouvera lié à ces attitudes sera bien sûr différent pour chaque sexe. Les attitudes communes envers la pudeur s'exprimeront chez les femmes par une manière de s'habiller ou de se conduire relevant de modèles particuliers, chez les hommes par des réponses généralisées d'approbation ou de réprobation à l'endroit des vêtements ou des conduites des femmes. Ces éléments de personnalité commune forment ensemble une configuration bien intégrée que l'on peut appeler la *Personnalité de base (Basic Personality Type)* pour la société globale. L'existence de cette configuration dote les membres de la société de manières de comprendre et de valeurs communes, et leur permet de répondre affectivement de façon unifiée aux situations qui intéressent leurs valeurs communes.

On peut aussi constater qu'il existe dans toute société des configurations de réponses supplémentaires (*additional*) qui sont liées à certains groupes socialement délimités au sein de la société : c'est ainsi que des configurations différentes caractérisent presque toujours les hommes et les femmes, les adolescents et les adultes, etc. Dans une société hiérarchisée, on peut observer des différences semblables dans les réponses caractéristiques des individus appartenant à des niveaux sociaux différents : nobles, bourgeois, esclaves. Ces configurations de réponses liées au statut peuvent être nommées *Personnalités statutaires (Status Personalities)*. Elles jouent un rôle extrêmement important dans le bon fonctionnement de la société, en permettant à ses membres d'agir avec succès les uns envers les autres sans se fonder sur rien d'autre que le rôle indiqué par leur statut. Ainsi, même quand il s'agit des rapports de deux personnes totalement étrangères l'une à l'autre, il suffit à chacune de connaître la position sociale de l'autre pour pouvoir prévoir comment elle réagira à la plupart des situations.

Les personnalités statutaires admises dans une société sont superposées à sa personnalité de base, et elles y sont profondément intégrées. Mais elles en diffèrent en ce qu'elles contiennent surtout des réponses explicites spécifiques. Ce contenu est si net que l'on peut se demander si les personnalités statutaires comportent des systèmes valeur-attitude distincts de ceux que comporte la personnalité de base. Il me paraît tout de même légitime de distinguer entre la *connaissance (knowledge)* d'un système valeur-attitude particulier et la *participation (participation)* à ce système. Il est rare qu'une personnalité statutaire comporte un système valeur-attitude ignoré des membres des autres groupes statutaires, encore que cela puisse se produire lorsqu'une extrême hostilité règne entre les groupes. Mais il n'est pas rare par ailleurs qu'elle comprenne des systèmes valeur-attitude auxquels les membres des autres groupes statutaires ne participent pas. Ainsi les hommes libres peuvent connaître les attitudes des esclaves et en tenir compte sans y prendre part effectivement. De toute manière, ce sont bien les réponses explicites spécifiques qui donnent aux personnalités statutaires l'essentiel de leur signification sociale. Aussi longtemps que l'individu élabore des réponses de ce type, il peut agir avec succès dans son statut, indépendamment de sa participation aux systèmes valeur-attitude associés. L'observation non systématique (informal) nous conduit à penser que les cas de ce genre sont assez nombreux dans toutes les sociétés. Les modèles de réponse spécifique caractérisant

une personnalité statutaire se présentent à l'individu en termes simples et concrets qui les rend faciles à apprendre. La pression que la société exerce pour qu'ils soient adoptés est constante, leur observation socialement récompensée, et leur violation punie. Même lorsqu'un modèle de réponse spécifique se trouve en désaccord avec un système valeur-attitude individuel, les conflits internes qui peuvent se produire pendant la phase d'assimilation du modèle ne provoquent pas de troubles trop graves. Seraient-ils violents au début, qu'ils tendent ensuite à diminuer pour disparaître finalement en même temps que la réponse devient automatique et inconsciente.

III. - DIVERSITÉ DES PERSONNALITÉS DE BASE ET DES PERSONNALITÉS DE STATUT.

1. L'interprétation biologique.

[Retour à la table des matières](#)

Chaque société a son propre type de personnalité de base et sa propre gamme de personnalités de statut, lesquels diffèrent toujours en quelque manière de ce qu'ils sont dans une autre société. A peu près toutes les sociétés reconnaissent ce fait tacitement, et beaucoup en donnent une interprétation. Récemment encore la nôtre fondait son interprétation sur les facteurs biologiques : on imputait les différences dans les types de personnalité de base à un quelconque lien entre personnalité et race, et les différences entre personnalités statutaires à des facteurs sexuels, dans le cas des statuts masculins et féminins, ou encore à l'hérédité. Cette dernière interprétation est mal connue des Américains, dont c'est un modèle culturel que d'ignorer l'existence des personnalités statutaires quand elles ne sont pas liées au sexe ; mais en revanche, elle fait partie intégrante de la culture européenne. Les contes populaires hérités de l'époque où la hiérarchie sociale y était rigide, sont émaillés d'épisodes dans lesquels l'enfant de noble lignage élevé dans une humble famille est aussitôt reconnu de ses parents réels à cause de sa noble personnalité. Ces interprétations biologiques sont un bon exemple de cette espèce de « savoir » culturellement transmis dont nous avons parlé dans le précédent chapitre. Elles sont passées dans notre société depuis bien des générations, et ce n'est que tout récemment qu'on a eu l'audace de les soumettre à l'épreuve de l'investigation scientifique. Une investigation de ce type doit se poser trois sortes de questions différentes : (1) jusqu'à quel point la personnalité est-elle déterminée par des facteurs physiologiques ? (2) jusqu'à quel point ces déterminants physiologiques sont-ils héréditaires ? (3) Quelle probabilité y a-t-il pour que ces déterminants héréditaires finissent par se diffuser si largement dans une société qu'ils affectent son type de personnalité de base ou, dans les sociétés hiérarchisées, ses personnalités statutaires ?

2. Discussion de l'interprétation biologique; question (1)

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons déjà vu que la personnalité est essentiellement une configuration de réponses que l'individu constitue à partir de son expérience. Cette expérience résulte à son tour de son interaction avec son environnement. Les qualités innées de l'individu influencent fortement la nature de l'expérience qu'il tire de cette interaction : par exemple, un environnement donné peut produire chez un enfant un type d'expérience très différent selon qu'il est vigoureux ou chétif. Pareillement bien des situations produiront un type d'expérience chez un enfant intelligent et un tout autre type chez un sujet borné. Mais il est évident que deux enfants d'intelligence ou de force égale peuvent retirer de situations fort différentes des expériences elles-mêmes différentes. Si l'un est le sujet le plus brillant de sa famille et l'autre le plus effacé, leurs expériences respectives et les configurations de réponses qui en résulteront seront complètement différentes. Autrement dit, même s'il est vrai que les qualités innées d'un individu influencent la constitution de sa personnalité, la manière dont cette influence s'exerce est fortement conditionnée par les facteurs de l'environnement. Tout ce que nous savons présentement sur les processus de formation de la personnalité nous invite à substituer à la vieille formule : « nature contre nurture » la nouvelle que voici : « nature avec plus ou moins de nurture »¹. Il semble absolument évident que ni les aptitudes innées ni l'environnement ne peuvent être considérés comme des dominantes constantes dans la formation de la personnalité. Il apparaît en outre que des combinaisons différentes des deux éléments peuvent produire des résultats sensiblement semblables pour autant qu'ils intéressent la personnalité constituée ; ainsi une combinaison des facteurs innés et des facteurs d'environnement qui placerait l'individu dans une position prédominante et sûre aboutira à la constitution de certaines attitudes de base, tandis qu'une combinaison des mêmes éléments qui le placerait dans une position incertaine et subordonnée amènerait la constitution d'autres attitudes.

Il serait prudent de conclure que les facteurs innés, c'est-à-dire biologiquement déterminés, ne peuvent pas rendre compte ni des configurations de personnalité prises dans leur ensemble, ni des différents modèles de réponse inclus dans ces configurations. Ils n'agissent que comme l'un des différents ordres de facteurs qui interviennent dans leur formation. Mais il y a plus dans la configuration de personnalité que des modèles de réponse ; elle contient certains traits d'organisation globale que l'on désigne du terme vague de tempérament individuel (*individual's temperament*). Les définitions habituelles de ce terme supposent que ces facteurs sont innés et physiologiquement déterminés, mais il reste à savoir dans quelle mesure c'est exact. Nous ignorons, par exemple, si un caractère comme l'instabilité nerveuse est effectivement inné ou bien s'il résulte au contraire des influences exercées par l'environnement, ou

¹ Le mot « nurture » désigne, dans les sciences humaines, tout ce qui est appris et assimilé : c'est la « seconde nature » d'Aristote, ou le « devenir-nature » de Marx. (*N.d.T.*)

encore, ce qui paraît le plus probable, s'il est produit par l'interaction des facteurs innés et des facteurs d'environnement. Sans vouloir préjuger de la réponse, il paraît sage d'éliminer le tempérament de notre discussion, tout en admettant que nos conclusions risquent de s'en trouver incomplètes.

Outre les modèles de réponse et les facteurs de « tempérament », une configuration de personnalité comporte l'aptitude à mettre en œuvre certains processus psychologiques. Il vaut mieux parler d'aptitudes, parce qu'il est évident qu'un individu donné peut présenter des différences considérables de facilité selon les différents processus : une intelligence médiocre peut être associée à une aptitude exceptionnelle pour certaines formes d'apprentissage et de mémoire. Il n'est pas non plus douteux que les individus diffèrent par leurs aptitudes particulières, encore que ces différences paraissent être de degré plutôt que de nature : tous les individus sont en quelque mesure capables d'apprendre et de penser, mais la facilité qu'ils y manifestent diffère profondément ; quand même on pourrait l'accroître par l'entraînement et la pratique, les différences qu'on observe sont trop fortes pour que l'on puisse en rendre compte sur cette seule base : on peut se demander par exemple si la moyenne des individus, après tout l'entraînement que l'on voudra, serait capable de se souvenir de la Bible en entier, ou d'égaliser les records des machines à calculer. Nous sommes bien obligés de conclure qu'il existe certains facteurs innés qui constituent des limites au-delà desquelles le développement des aptitudes psychologiques particulières devient impossible, et que ces facteurs varient d'un individu à l'autre. Nous pouvons encore admettre que ces facteurs ont une base physiologique en quelque manière, mais sans pouvoir en préciser la nature.

3. Discussion de l'interprétation biologique; question (2)

[Retour à la table des matières](#)

En résumé, il ne paraît pas possible d'imputer aux facteurs physiologiques les modèles de réponse qui constituent l'ensemble de la personnalité, mais ils peuvent intervenir partiellement dans les aptitudes psychologiques individuelles. Nous sommes ainsi conduits à notre second problème : « jusqu'à quel point ces déterminants physiologiques sont-ils héréditaires ? » Nous ne sommes malheureusement pas capables de répondre à cette question sur la base de nos connaissances ou de nos techniques actuelles ; nous ne disposons en effet d'aucun moyen pour mener à bien l'analyse des aptitudes psychologiques à l'état « pur ». Nous n'en pouvons juger que par leurs manifestations explicites, lesquelles sont influencées par l'expérience passée. C'est ce que montrent clairement les résultats fort peu satisfaisants que l'on obtient lorsqu'on applique les tests d'intelligence, seraient-ils les meilleurs, à des groupes dont le fondement culturel n'est pas le même. Il est donc impossible d'établir les aptitudes innées d'un individu dans les termes requis par une véritable étude génétique. On ne peut ainsi jamais dire dans quelle mesure le niveau apparent d'intelligence d'un individu donné est dû à son hérédité ou bien aux circonstances. Admis que les aptitudes

psychologiques ont un fondement physiologique, il semble très probable qu'au moins certains de ces facteurs physiologiques sont affectés par l'hérédité. En même temps la certitude qu'il existe différents niveaux d'aptitude psychologique semble indiquer qu'ils ne sont pas directement hérités. Leur apparition chez des individus dont l'hérédité est connue ne peut cependant pas être prévue selon les mêmes lois mathématiques simples que, par exemple, la couleur des yeux. Attendu qu'il existe une série presque infinie de degrés dans les aptitudes individuelles, il serait bien étonnant qu'elles soient directement héritées. L'explication la plus vraisemblable est, semble-t-il, que les facteurs physiologiques qui déterminent un niveau donné d'aptitude résultent de certaines combinaisons de gènes extrêmement complexes et que ces combinaisons ne se transmettent pas héréditairement comme des unités indissociables.

Aussi correcte que soit notre explication, elle n'interdit pas que la personnalité de base pour une société donnée puisse en certains cas être influencée par des facteurs héréditaires. Les membres d'une société tendent en effet normalement à se marier entre eux ; en admettant que cette société demeure isolée pendant une période assez longue, tous Ses membres finiront par avoir la même hérédité. Le temps nécessaire pour parvenir à ce résultat dépend à la fois du volume du groupe originel dont descendent les membres de la société et de l'homogénéité des ascendants. Plus ce groupe est vaste, plus ses origines sont hétérogènes, et plus long sera le temps qu'il faudra pour qu'une hérédité homogène s'institue chez les descendants. Quand les gènes nécessaires pour produire une combinaison particulière sont présents chez la plupart de membres de la société, il y a de fortes chances pour que cette combinaison apparaisse chez les générations suivantes. Il est donc tout à fait possible que dans une population restreinte et longtemps isolée, on finisse pas trouver une forte proportion d'individus à un même niveau d'aptitude psychologique. Sans doute une marge considérable de variations individuelles demeure-t-elle présente, fût-ce dans des sociétés rigoureusement consanguines, au point que le membre le plus stupide d'un groupe intelligent peut être encore plus sot que le plus intelligent d'un groupe stupide. Mais le type de personnalité de base pour une société donnée est affaire de moyenne, et ces moyennes peuvent différer d'une société à l'autre en tant que résultats de facteurs héréditaires. Pour les raisons que nous avons dites, de telles différences héréditaires dans les aptitudes psychologiques n'interviennent en général que dans des sociétés « primitives » restreintes, comme celles que l'anthropologie a le plus souvent étudiées.

Il pourrait sembler que la discussion précédente sur la possibilité des différences héréditaires dans les normes psychologiques d'une société à l'autre soit inutilement détaillée. C'est qu'en réalité de sérieux désaccords divisent les anthropologues eux-mêmes sur ce point. Les uns tiennent pour assuré qu'il existe de profondes différences héréditaires d'une société à l'autre, tandis que les autres en refusent purement et simplement la possibilité. Mais ni les uns ni les autres ne se sont apparemment inquiétés de reconsidérer leur position à la lumière des connaissances génétiques récentes, et la vérité se situe à coup sûr quelque part entre ces deux extrêmes. Des sociétés restreintes, longtemps isolées, diffèrent probablement par leurs capacités psychologiques héréditaires ; mais d'autre part les membres des grandes sociétés, notamment

de celles qui sont civilisées (*civilized*), ont des hérédités tellement hétérogènes qu'il ne peut être question d'expliquer les différences qu'on y observe entre les normes de personnalité par la seule physiologie : les différences génétiques entre Français et Allemands, par exemple, sont tellement plus minces que celles qui séparent leurs normes de personnalité qu'il serait ridicule de vouloir rendre compte de celles-ci par la génétique. Et du reste les Allemands les plus racistes ont bien été obligés d'introduire la conception mythique d'une âme nordique susceptible de s'incarner dans un corps méditerranéen ou alpin pour étayer leur notion de supériorité raciale.

Les anthropologues américains, sous la direction du regretté Dr BOAS, furent parmi les premiers à montrer que les facteurs physiologiques héréditaires étaient incapables d'expliquer les différences entre les normes de personnalité des différentes sociétés. Mais leur ardeur à combattre les doctrines de l'inégalité raciale et à souligner l'unité essentielle de notre espèce les conduisit à sous-estimer un point important. Les processus par lesquels la science progresse, si l'on excepte la simple acquisition des faits, sont essentiellement des processus de substitution : lorsqu'en s'accumulant, les connaissances finissent par rendre indéfendable une interprétation donnée, une nouvelle interprétation doit être construite, qui soit meilleure; il ne suffit pas de montrer simplement que l'explication précédente était fautive. Or c'est un fait d'observation courante que les normes de personnalité diffèrent avec les sociétés ; mais au lieu d'accepter franchement ce fait et d'essayer d'en rendre compte, certains anthropologues se sont contentés de chercher à minimiser l'étendue et l'importance de ces différences. Ils ont montré à l'évidence que les différences qu'ils consentaient à admettre ne pouvaient être attribuées à des facteurs raciaux, mais ils ont fort peu contribué à élaborer une interprétation meilleure. La conviction que les différences entre normes de personnalité sont dues à des facteurs héréditaires innés est profondément enracinée dans l'esprit populaire ; et la science ne l'en extirpera que si elle est prête à fournir une meilleure interprétation. Pour se convaincre que tous les groupes humains possèdent les mêmes capacités psychologiques sans chercher en même temps à expliquer les différences qu'ils manifestent si évidemment dans le comportement explicite et jusque dans les systèmes valeur-attitude, il faut une confiance dans l'autorité scientifique dont peu d'esprits sont capables. Affirmera-t-on simplement que les différences observées sont dues aux facteurs culturels, qu'on ne convaincra pas encore, aussi longtemps qu'on ne précisera pas leur nature et leur modalité d'action.

4. La personnalité comme résultat de la culture.

[Retour à la table des matières](#)

En discutant le rôle que les facteurs héréditaires peuvent jouer dans la détermination des normes de personnalité de chaque société, nous espérons avoir montré clairement qu'il n'est pas possible en général de rendre compte des différences observables au moyen de ces facteurs. Il n'est donc pas d'autre solution que d'admettre que ces différences sont imputables aux environnements particuliers dans lesquels les membres des diverses sociétés sont élevés. Comme on l'a noté ailleurs, les facteurs

d'environnement qui paraissent avoir la plus grande importance dans la formation de la personnalité sont les personnes et les objets. Le comportement des membres d'une société quelconque et la forme des objets qu'ils utilisent sont fortement stéréotypés, et l'on peut les décrire en termes de modèles culturels. Lorsque nous disons qu'en se constituant, une personnalité individuelle reçoit sa forme de la culture, ce que nous voulons dire exactement, c'est qu'elle reçoit sa forme de l'expérience qu'elle tire de ses contacts avec ces stéréotypes. On ne peut guère douter que de tels contacts lui donnent forme en effet et dans une très large mesure, pour peu qu'on soit sensible à l'évidence ; reste que la littérature sur le sujet paraît avoir singulièrement ignoré un aspect pourtant important de ce processus de mise en forme.

a) LES DEUX ACTIONS DE LA CULTURE SUR LA PERSONNALITÉ.

Les influences que la culture exerce sur la personnalité au cours de son développement sont de deux sortes : les unes proviennent des comportements culturellement modelés qui *s'adressent (toward)* directement à l'enfant ; elles commencent à agir dès la naissance et conservent une importance considérable pendant l'enfance. Les autres résultent du fait que les modèles de comportement qui caractérisent la société sont observés par l'individu ou lui sont enseignés ; ces modèles, en général, ne l'affectent pas directement, ils lui servent d'exemples (*models*) pour constituer ses propres réponses habituelles ; leur influence est négligeable dans la première enfance, mais elle se poursuit tout au long de la vie. Faute d'avoir distingué ces deux types d'influence culturelle, on a fait quantité de confusions.

Il faut, pour commencer, admettre que ces deux types d'influence se recouvrent en certains points. Quand un comportement culturellement modelé s'adresse directement à l'enfant, il peut lui servir d'exemple pour constituer quelques-uns de ses propres modèles de comportement. Ce facteur entre en action dès que l'enfant est assez âgé pour observer ce que les autres font et pour s'en souvenir ; et lorsque plus tard il se trouve, devenu adulte, en face des innombrables problèmes que pose l'élevage (*rearing*) de ses propres enfants, il fait appel à ses propres souvenirs d'enfance pour se guider. Dans presque toutes les communautés américaines on trouve ainsi des parents qui envoient leurs enfants à l'instruction religieuse parce qu'ils y sont allés dans leur enfance. Et ils ont beau, une fois adultes, préférer le golf au service religieux, cela n'atténue nullement le modèle. Mais cet aspect-là reste mineur en ce qui concerne l'influence des modèles d'élevage des enfants sur la formation de la personnalité. Il garantit tout au plus que les enfants qui sont nés dans une société donnée seront élevés à peu près de la même manière de génération en génération. L'importance réelle des modèles qui régissent les premiers soins et la formation des enfants réside dans leurs effets sur les niveaux les plus profonds de la personnalité des individus qui ont été élevés selon ces modèles.

b) ÉLEVAGE DES ENFANTS ET PERSONNALITÉ.

On admet généralement que les toutes premières années sont d'une importance décisive pour la constitution des systèmes valeur-attitude très généralisés qui forment les couches profondes du contenu de la personnalité. On a pris conscience de ce fait pour la première fois lorsqu'on a étudié dans notre société des individus atypiques (*atypical*) et qu'on a découvert que certaines de leurs singularités paraissaient liées de façon constante à certaines formes d'expérience infantine elles-mêmes atypiques. Quand l'étude de la personnalité s'est ensuite étendue à d'autres sociétés, où les modèles normaux d'élevage des enfants et les configurations normales de personnalité sont les uns et les autres fort différents des nôtres, le conditionnement des premières années en est apparu plus important encore. Quantité d'aspects « normaux » de la personnalité européenne, dont on admettait tout d'abord qu'ils relevaient de facteurs instinctifs, se révèlent à présent comme des résultats de nos modèles propres d'élevage des enfants. Bien qu'on ait à peine commencé à étudier les relations entre les techniques d'élevage des enfants dans les différentes sociétés et les types de personnalité de base qu'on y constate chez les adultes, on est cependant en mesure d'admettre entre les deux faits des corrélations certaines. Il n'est pas question, dans une discussion aussi brève que celle-ci, de dresser la liste complète de ces corrélations, mais nous les illustrerons de quelques exemples.

Dans les sociétés où le modèle culturel prescrit aux enfants une obéissance absolue envers les parents comme condition préalable à toute récompense, l'adulte normal tendra à être un individu soumis, dépendant et dénué d'initiative. Même s'il a dans une large mesure oublié les expériences enfantines qui l'ont conduit à fixer ces attitudes, sa première réaction devant une situation nouvelle sera de se tourner vers quelque autorité pour en obtenir soutien et orientation. Il convient de noter à ce propos qu'il existe plusieurs sociétés où le modèle d'élevage des enfants produisent des personnalités adultes de ce type avec une telle efficacité que des techniques spéciales ont été constituées pour entraîner quelques individus sélectionnés à remplir des fonctions dirigeantes : ainsi, chez les Tanala de Madagascar, les fils aînés reçoivent à partir de leur naissance un traitement original, destiné à développer leur initiative et leur volonté d'assumer des responsabilités, cependant que les autres enfants sont systématiquement soumis à une discipline répressive. Autre exemple : quand les individus sont élevés dans des groupes familiaux très restreints, comme c'est le cas chez nous, ils ont tendance à cristalliser leurs émotions et leur attente des récompenses et des punitions sur quelques personnes. C'est qu'inconsciemment ils reviennent à leur enfance où toutes les satisfactions et les frustrations avaient pour source leur père et leur mère. Dans les sociétés au contraire où l'enfant est élevé dans un environnement familial étendu, où de nombreux adultes l'entourent qui peuvent le récompenser ou le punir, la personnalité normale s'orientera dans un sens opposé. Ici l'individu moyen est incapable d'attachement ou de haine profonde et durable envers une personne déterminée ; toutes les relations personnelles concrétisent une attitude inconsciente du type : « un de perdu, dix de retrouvés ». On aurait peine à concevoir qu'une

société de ce genre puisse incorporer à sa culture des modèles comparables à notre conception de l'amour romantique ou encore de cette âme-sœur dont la rencontre peut seule donner un sens à la vie.

On pourrait multiplier ces exemples à l'infini, mais ceux qu'on a donnés permettent de voir quel genre de corrélations se dégage à présent des études sur la personnalité et la culture. Ces corrélations expriment des liens simples et transparents, et il est bien évident que de telles causalités univoques sont la minorité. On a en général affaire à des configurations complexes de modèles d'élevage des enfants dont l'action globale produit chez l'adulte des configurations complexes de personnalité. Il reste que, quand on connaît les résultats déjà obtenus, on ne peut douter qu'ils donnent la clé de nombreuses différences entre les types de personnalité de base, qu'on attribuait jusqu'à présent aux facteurs héréditaires. Les membres « normaux » de n'importe quelle société doivent beaucoup moins la configuration de leur personnalité à leurs gènes qu'à leurs nourrices (*nurseries*).

c) MODÈLES ACTUELS ET PERSONNALITÉ.

La culture d'une société détermine sans doute les couches profondes de la personnalité de ses membres par le canal des techniques spécifiques d'élevage auxquelles elle soumet les enfants, mais son influence ne s'arrête pas là ; elle continue à informer le reste de la personnalité en fournissant à l'individu des exemples de réponse spécifique. Ce processus se poursuit pendant toute la vie. A mesure que l'individu mûrit et prend de l'âge, il lui faut constamment désapprendre des modèles de réponse qui ont cessé d'être efficaces et apprendre de nouveaux modèles qui soient mieux adaptés à la place qu'il occupe alors dans la société. A chaque phase de ce processus, la culture lui sert de guide ; elle ne se contente pas de lui fournir des exemples pour ses rôles successifs, elle garantit encore que ces rôles seront au total compatibles avec ses systèmes valeur-attitude les plus fondamentaux. En effet, à l'intérieur d'une culture donnée, les modèles tendent tous à manifester une espèce de cohérence psychologique, sans parler de leurs rapports fonctionnels intrinsèques. A quelques exceptions près, l'individu « normal » qui donne son adhésion à ces modèles ne sera jamais obligé de rien faire qui soit incompatible avec les couches profondes de sa structure de personnalité. Et lorsqu'une société emprunte à une culture étrangère certains modèles, ils sont en général transformés et retravaillés jusqu'à ce qu'ils soient compatibles avec le type de personnalité de base des débiteurs. La culture peut bien contraindre l'individu atypique à accepter des formes de comportement auxquelles il répugne, mais quand ce comportement répugne à la société tout entière, c'est à la culture de s'incliner.

Si maintenant l'on examine l'autre aspect de cette influence, on constate que l'acquisition de nouveaux modèles de comportement compatibles avec les systèmes valeur-attitude de l'individu tend à renforcer ces derniers et à les consolider davantage à mesure que le temps passe. Un individu dont l'existence s'écoule dans une société à

culture relativement stable voit sa personnalité devenir de plus en plus solidement intégrée à mesure qu'il vieillit. Ses doutes d'adolescent, les questions qu'il se posait sur les attitudes impliquées dans sa culture disparaissent à mesure qu'en adhérant aux comportements explicites que sa culture lui assigne, il en réaffirme les attitudes. Il se manifestera à l'occasion comme l'un des piliers de sa société, incapable désormais de comprendre qu'on puisse entretenir à son sujet de tels doutes. Ce processus peut fort bien ne pas contribuer au progrès, mais il contribue sûrement au bonheur de l'individu. Une personne qui se trouve dans cet état est en effet infiniment plus heureuse que celle qui se voit contrainte d'observer des modèles de comportement explicite avec lesquels les systèmes valeur-attitude issus de ses premières expériences sont incompatibles. Le résultat d'une incompatibilité de ce genre, on peut l'observer chez les individus qui ont dû s'adapter à des modifications rapides dans les conditions culturelles, comme on le constate dans notre société. Il est encore plus manifeste chez ceux qui ont commencé par vivre dans une culture et qui ont ensuite essayé de s'adapter à une autre : « hommes marginaux » (« marginal men ») dont la condition est bien connue de tous les chercheurs qui ont travaillé sur le phénomène d'acculturation. Leurs systèmes valeur-attitude les plus anciens s'étiolent, s'obscurcissent, faute de pouvoir se renforcer en s'exprimant constamment dans des comportements explicites. Mais en même temps il est rare, voire exclu, qu'ils soient éliminés, et plus encore qu'ils soient remplacés par de nouveaux systèmes compatibles avec le milieu culturel dans lequel l'individu se trouve placé. Dans ces conditions d'acculturation, un individu peut sans doute apprendre à agir et même à penser en fonction de la nouvelle culture, mais ce qu'il ne peut pas apprendre, c'est à sentir selon elle (to feel in these terms). Chaque fois qu'il a une décision à prendre, il se retrouve sans directive, sans système de référence fixe.

En résumé, le fait que les normes de personnalité diffèrent avec les sociétés peut s'interpréter à partir des expériences différentes que les membres de ces sociétés acquièrent au contact de leurs cultures respectives. Dans le cas des sociétés très restreintes, ou les individus ont une hérédité homogène, l'influence des facteurs physiologiques sur les capacités psychologiques de la majorité d'entre eux ne peut pas être rigoureusement définie, mais les cas de ce genre sont certainement peu nombreux. Et même s'il y a présence de facteurs héréditaires communs, ils ne peuvent affecter que les possibilités de réponse ; ils ne sont par eux-mêmes jamais suffisants pour expliquer les différences de contenu et d'organisation que l'on rencontre dans les différents types de personnalité de base.

IV. - VARIATIONS DE PERSONNALITÉ À L'INTÉRIEUR D'UNE CULTURE.

[Retour à la table des matières](#)

Nous avons cité au début de ce chapitre les trois conclusions auxquelles parviennent les anthropologues après avoir étudié la personnalité sur nombre de sociétés et de cultures. Que les normes de personnalité diffèrent selon les sociétés n'est que la première de ces conclusions. Il nous reste à expliquer pourquoi les membres d'une société donnée présentent toujours des variations individuelles considérables dans leur personnalité, et aussi pourquoi l'on constate dans toutes les sociétés à peu près la même marge de variation et à peu près les mêmes types de personnalité. Le premier de ces problèmes présente peu de difficulté. Deux individus, seraient-ils des jumeaux vrais, ne sont jamais rigoureusement identiques. Quel que soit leur degré de parenté, les membres d'une société n'ont jamais sur le plan génétique les mêmes capacités de croissance et de développement. De plus, la façon dont ces capacités s'exercent se trouve affectée par toutes sortes de facteurs de l'environnement. Des leur naissance, les individus diffèrent par la taille et par la vigueur, tandis que les différences d'intelligence et d'aptitude à apprendre ne se manifestent que plus tard. On l'a déjà dit, le processus de formation de la personnalité semble être essentiellement un processus d'intégration de l'expérience, laquelle à son tour résulte de l'interaction de l'individu avec son environnement. Il s'ensuit que des environnements même identiques, pour autant que ce soit concevable, fournissent à des individus différents des expériences différentes et finalement leur constituent des personnalités différentes.

En fait, la situation est beaucoup plus compliquée que nous ne le disons. La société et la culture, seraient-elles les mieux intégrées du monde, fournissent aux individus qui sont élevés en elle des environnements fort peu uniformes. La culture se donne elle-même à l'individu sous la forme des comportements d'autrui et de contacts avec des objets que les membres de la société ont coutume de fabriquer et d'utiliser. Cette dernière forme de l'environnement culturel est peut-être constante dans quelques sociétés très simples où une pauvreté générale et des modèles d'appropriation commune peuvent, en se combinant, interdire que se développent des différences marquées dans les niveaux de vie, mais ces sociétés-là sont à coup sûr la minorité. Dans la plupart des communautés, les habitations familiales sont équipées de façon différente et constituent ainsi pour les enfants qui y sont élevés des environnements physiques quelque peu différents. Nous ignorons dans quelle mesure exacte des différences de ce genre importent à la formation de la personnalité, mais tout indique que leur signification est assez médiocre. Les personnes ont un retentissement autrement plus profond que les objets sur le développement de la personnalité ; en particulier, le contact étroit et permanent de l'enfant avec les membres de sa famille, ses parents ou ses frères et sœurs, paraît jouer un rôle décisif dans la constitution des systèmes valeur-attitude les plus généralisés. Inutile de le dire, l'expérience qu'il peut

tirer de contacts de ce genre est aussi différente que les individus peuvent l'être. Les modèles culturels les plus rigides admettent une certaine latitude dans le comportement individuel, et les modèles qui régissent les rapports familiaux ne peuvent dans la pratique être trop rigides. On a dit que « rien n'est plus continu que l'état conjugal », et on le dirait aussi bien des rapports entre enfants et parents. A force de reproduire les mêmes rapports avec les mêmes personnes, l'individu est conduit à constituer des modèles de comportement qui varient dans les seules limites imposées par la peur du « qu'en dira-t-on ». Il est toujours possible aux parents, tout en demeurant dans les limites permises par la culture de leur société, de se montrer affectueux ou indifférents, stricts ou tolérants, d'aider et de rassurer l'enfant dans ses rapports avec les étrangers ou au contraire de signifier une menace supplémentaire dans un monde déjà plein d'hostilité. Les différences d'individu et les différences d'environnement peuvent entrer dans une quantité à peu près infinie de permutations et de combinaisons, et l'expérience que des individus eux-mêmes différents peuvent en retirer ne peut que varier pareillement. Voilà qui suffit parfaitement à rendre compte des différences de contenu de la personnalité, telles qu'on les constate chez les membres d'une même société.

V. - SIMILITUDE DES MARGES DE VARIATION ET DES TYPES DE PERSONNALITÉ D'UNE CULTURE À L'AUTRE.

[Retour à la table des matières](#)

Mais savoir pourquoi l'on trouve à peu près la même marge de variation et à peu près les mêmes types de personnalité dans toutes les sociétés constitue un problème autrement difficile. Les anthropologues eux-mêmes ne parviennent pas sur cette question à l'unanimité qu'ils manifestent dans les précédentes. Ceux qui ont eu des rapports personnels avec un certain nombre de sociétés différentes pensent en général que la formule est exacte, mais pour la confirmer ou la réfuter effectivement, il faut attendre que les techniques de diagnostic de la personnalité soient devenues bien meilleures qu'elles ne sont. Il faut bien voir que lorsque les anthropologues affirment la présence dans toutes les sociétés de types de personnalité à peu près semblables, malgré des différences de fréquence extrêmement marquées, ils emploient le mot *personnalité* dans un sens spécial. Les réponses spécifiques des individus entrent toujours, pour la plupart, dans le cadre institué par la culture, et l'on ne saurait s'attendre qu'il puisse en exister des copies chez les membres de sociétés différentes. Ce que les anthropologues veulent dire, c'est que, quand on connaît bien une culture étrangère et les individus qui la partagent, on s'aperçoit que ces individus sont fondamentalement semblables à des personnes que l'on a connues dans sa propre société. Encore que les

réponses spécifiques et culturellement modelées des uns et des autres soient différentes, leurs aptitudes et leurs systèmes valeur-attitude fondamentaux sont extrêmement semblables. Cette espèce de confrontation n'exige pas que l'on élabore en toute rigueur des types de personnalité ; elle exige seulement que l'on ait, des individus et des cultures en question, une connaissance intime et pénétrante : il est nécessaire de bien connaître la culture d'un groupe étranger si l'on veut que les différences entre les normes individuelles et les normes culturelles de comportement deviennent assez perceptibles pour pouvoir servir de critères quand on juge les niveaux les plus profonds de la personnalité individuelle.

Il n'est pas difficile d'expliquer que les membres de sociétés différentes présentent des niveaux d'aptitude semblables. Après tout, les êtres humains appartiennent tous à une même espèce, et la marge possible des variations qu'ils présentent de ce point de vue doit être la même pour toutes les sociétés. Mais il est plus difficile d'interpréter les similitudes de systèmes valeur-attitude chez des individus qui ont été élevés dans des environnements culturels différents ; en tout cas il ne peut pas être question d'en douter. Dans l'état actuel des connaissances l'interprétation la plus probable semble devoir être la suivante : ces similitudes résulteraient de l'action exercée par des situations familiales semblables sur des individus présentant des niveaux d'aptitude semblables. On a déjà noté que les modèles culturels régissant les rapports des membres de la famille entre eux admettent toujours une marge considérable de variation individuelle. Dans toutes les sociétés, les personnalités engagées dans la situation familiale tendent à se disposer selon un ordre de prépondérance à peu près semblable et à constituer les mêmes modèles de rapports privés et concrets. C'est ainsi que l'on rencontre, jusque dans les sociétés les plus patriarcales, un nombre étonnant de familles où la femme, comme épouse et comme mère, occupe une place prédominante ; elle peut bien manifester publiquement à son mari les signes du plus extrême respect, ni lui ni les enfants ne peuvent avoir le moindre doute sur la question de savoir qui détient le pouvoir réel. Il existe d'autre part des séries de situations qui obéissent à des conditions biologiques et qui se répètent indépendamment du milieu culturel : dans n'importe quelle société, il y a de grands enfants et des petits, des enfants uniques et des enfants qui sont élevés parmi leurs frères et leurs sœurs, des enfants chétifs, délicats et des enfants solides et bien portants. Même remarque pour les relations entre parents et enfants : il y a les enfants référés, ceux que l'on voulait et ceux qu'on n'attendait pas, les bons fils et les brebis galeuses qu'il faut constamment surveiller et sanctionner. Tout en restant dans les limites admises par la culture, les parents peuvent exercer leur autorité de manière affectueuse et tolérante ou prendre au contraire un plaisir sadique à imposer une discipline sans relâche. Chacune de ces situations produira chez l'individu une espèce particulière d'expérience enfantine. Lorsque des individus essentiellement semblables, mais qui appartiennent à des sociétés différentes se trouvent placés dans des situations familiales semblables, il en résulte une ressemblance notable dans les couches profondes de leur configuration de personnalité.

Sans doute, les situations familiales dont nous venons de parler agissent-elles à un niveau que nous pourrions appeler subculturel (a subcultural *level*) ; mais la fréquence selon laquelle une situation donnée apparaît dans une société donnée est pour sa

part déterminée par des facteurs proprement culturels. Il est ainsi beaucoup plus difficile à l'épouse d'exercer un ascendant dans une société fortement patriarcale que dans un système matriarcal ; dans le premier cas, il lui faut travailler à l'encontre des principes qui régissent les rapports conjugaux, et affronter toutes sortes de pressions sociales ; seule une femme de caractère, ou bien dont le mari serait la faiblesse même, peut parvenir à établir sa prépondérance, tandis que dans le second cas, n'importe quelle femme dotée d'une énergie moyenne peut dominer son mari en prenant appui sur les pressions sociales. Dans toutes les sociétés, les rapports que les membres des différentes familles entretiennent entre eux se rapprochent des normes admises par la culture. Il s'ensuit que les enfants élevés dans une société donnée sont pour la plupart engagés dans des situations familiales semblables et que leurs personnalités présentent quantité d'éléments communs jusque dans leurs niveaux les plus profonds. Ces conclusions paraissent confirmées par les études faites sur un grand nombre de sociétés : dans chaque cas en effet, on a pu établir des corrélations entre les modèles culturels qui régissent l'organisation familiale et l'élevage des enfants d'une part, et d'autre part le type de personnalité de base des adultes.

En résumé, la culture doit être considérée comme le facteur prédominant dans la constitution de la personnalité de base pour chaque société, et aussi dans la constitution des séries de personnalités statutaires caractéristiques de chacune. Rappelons que les personnalités de base et les personnalités statutaires, tout comme les modèles culturels construits, représentent des moyennes à l'intérieur d'un éventail de variations possibles. Il est dans ces conditions douteux que la personnalité réelle d'un individu soit jamais accordée en tous points avec l'une ou l'autre de ces deux abstractions. En ce qui concerne la formation des personnalités individuelles, la culture agit comme un facteur dans un ensemble, qui comprend également les possibilités génétiquement déterminées de l'individu et ses relations avec autrui. On ne peut guère douter qu'en certains cas, ce soient des facteurs autres que culturels qui déterminent au premier chef la configuration d'une personnalité donnée. Reste que dans la plupart des cas les facteurs culturels paraissent bien prédominants. On s'aperçoit que dans toutes les sociétés il est possible d'interpréter en termes culturels la personnalité des individus « moyens » ou « normaux », de ceux par qui la société continue de fonctionner selon sa matière habituelle. On constate en même temps qu'il existe dans toutes les sociétés des individus atypiques, dont la personnalité n'entre pas dans la marge normale de variation. On connaît mal les causes de ces personnalités aberrantes, mais il est hors de doute qu'elles résultent en partie d'accidents survenus dans l'environnement et les expériences de la première enfance ; reste que nous ne sommes pas capables de dire dans quelle mesure d'autres facteurs, génétiques par exemple, interviennent dans leur formation.

Au moment de mettre un terme à cette discussion, je suis pleinement conscient d'avoir soulevé quantité de problèmes auxquels je n'ai pu donner de solution. Je n'ignore pas non plus combien les techniques auxquelles il m'a fallu faire appel paraîtront peu scientifiques à ceux pour qui la science ne saurait être dissociée du laboratoire et de la règle à calcul. C'est que les chercheurs qui travaillent sur la cultu-

re, la société et l'individu, et sur les relations complexes qui unissent ces trois phénomènes, sont comme des pionniers, et qu'ils doivent, comme des pionniers, vivre de méthodes expéditives et peu raffinées. Ils luttent dans les avant-postes solitaires que la science a placés aux lisières d'un continent nouveau, et leurs expéditions les plus lointaines dans l'inconnu n'ont été que de simples traversées, laissant de part et d'autre de vastes zones inexplorées. Ceux qui les suivent pourront en dresser la carte selon les règles d'une science exacte, et en exploiter les richesses. Mais les pionniers ne peuvent que pousser plus avant, soutenus par la conviction que quelque part sur ce vaste territoire se dissimule le savoir qui armera l'homme pour sa victoire la plus grande : la conquête de lui-même.

INDEX

[Retour à la table des matières](#)

Adolescents.

Âge-sexe (catégories d'); leur base; - en tant que commodité de classification; - et participation à la culture; leur universalité.

Anthropologie (comme domaine de recherche).

Apprentissage, évolution de l' -; stimulants pour l' -.

Aptitudes (hérédité des).

Associations

Attitudes

Behavioristes

Besoins; fonction des -, intensité des; - de nouveauté, leurs origines; - psychiques; - de réponse; - de sécurité.

Classes sociales.

Communautés.

Comportement : - appris; facteurs qui influencent le -; organisation du -; résultats du -.

Composante sociale.

Configurations.

Culture : - comme configuration; contenu de la -; - comme continuum; définition; délimitation par l'usage ; différences de -, échantillonnage de la -, enregistrement de la -, - comme environnement ; étude de la - comme totalité; - explicite; - implicite; - et formation de la personnalité; - matérielle; participation à la -; phénomènes inclus dans la -; processus de -; - réelle; similitudes dans les -, transmission de la -..

Culture construite; - et diagnostic de la personnalité; - et formation de la personnalité.

Cultures.

Données (collection de - culturelles).

Émotions.

- Enfants, comportement envers les - ;
formation des -.
- Environnement.
- Essais et erreurs.
- Europe (normes de personnalité en -).
- Expérience.
- Famille; - et ajustement de la
personnalité, comportement à
l'intérieur de la - ; - étendue,
influence sur ses membres; - et
participation à la culture; -
restreinte; situation à l'intérieur de
la -.
- Femmes (prédominance des -).
- Freud.
- Génétiques (différences).
- Habitudes.
- Hérédité; - sociale.
- Imitation; récompenses de l' -.
- Individu; son rôle culturel; sa
socialisation; sa subordination à la
société; variations de la
personnalité de l' -.
- Individualisation.
- Instincts : humains, des insectes.
- Institutions.
- Instruction.
- Intellectuels (processus).
- Marginal (« homme - »).
- Mesures.
- Modèles culturels; cohérence
psychologique des -; comme
comportement attendu, - et
expérience; idéaux; - partagés; - et
personnalité ; - réels; - transmis.
- Méthodes expérimentales. Mobilité, en
Angleterre, - sociale.
- Murray (TAT).
- Nécessités sociales.
- Névroses.
- Obéissance.
- Occupation (groupes d' -),
comportement prescrit aux -.
- Pensée.
- Personnalité, aberrante; - comme
configuration; contenu de la - ;
définition de la - ; données
anthropologiques sur la - ; échelles
de variations de la - ; - et environ-
nement; - et facteurs
physiologiques; fonctions de la - ;
normes de la - ; opération de la - ;
organisation de la - ; processus de -
; similitudes des - ; variations de la
-.
- Personnalité de base.
- Personnalité de statut. Prestige (séries
de).
- Psychanalyse.
- Psychologie des Profondeurs.
- Psychologiques (processus).
- Récompenses sociales.
- Renforcement.
- Réponses, ajustement des ; -
automatisées, ; comportement
explicite impliqué dans les - ;
disparition des - ; - émergentes ; -
établies ; - généralisées ; -
habituelles; - spécifiques.
- Rôles ; leur ajustement mutuel ; conflit
de - ; - dans la société moderne.
- Romantique (amour).
- Rorschach (test de).

Savoir ; faux - ; son rôle dans les réponses.

Science du comportement humain.

Situation, ; enregistrement des - ; - évoquant des réponses ; - nouvelle.

Sociétés ; - anthropoïdes ; division des activités dans les - ; - d'insectes ; organisation des - ; perpétuation des ; persistance des – primaires ; - comme unités fonctionnelles.

Société, et culture; définition de la -.

Statut ; - actuel ; - latent.

Stimulus.

Structure sociale ; - et individu ; - et participation à la culture.

Systèmes sociaux.

Tanala.

Techniques de recherche.

Tests psychologiques.

Valeur-attitude (systèmes -). fonctions des - ; spécificité des -.